

PERSONNAGES

LA PROSTITUÉE	<i>Pascale Roze</i>
LE SOLDAT	<i>Nan Arousseau</i>
LA BONNE	<i>Capucine Ruat</i>
LE JEUNE HOMME	<i>Jean-Éric Boulin</i>
LA JEUNE FEMME	<i>Blandine Le Callet</i>
LE MARI	<i>Pierre-Louis Basse</i>
LA GRISETTE	<i>Colombe Schneck</i>
L'ÉCRIVAIN	<i>Michel Besnier</i>
LA COMÉDIENNE	<i>Laurence Tardieu</i>
LE COMTE	<i>Bernard Chapuis</i>

MISE EN SCÈNE PAR JUSTINE HEYNEMANN
ASSISTÉE DE PIERRE GRIVAZ

Ce projet a été réalisé grâce à la complicité
de la compagnie Soy Création
dirigée par Sonia Leplat et Justine Heynemann

*Représentée le 4 février 2008
au Théâtre Édouard VII
dirigé par Bernard Murat*

I

LA PROSTITUÉE ET LE SOLDAT

Tard le soir. Près d'un pont. LE SOLDAT entre en sifflant.

LA PROSTITUÉE

Tu viens, le bel ange ?

LE SOLDAT se retourne puis poursuit sa route.

LA PROSTITUÉE

T'as pas envie ?

LE SOLDAT

Ah, c'est moi le bel ange ?

LA PROSTITUÉE

À ton avis ? Viens chez moi. J'habite tout près.

LE SOLDAT

J'ai pas le temps. Faut que je rentre à la caserne.

LA PROSTITUÉE

T'y seras bien assez tôt ! Chez moi c'est mieux.

LE SOLDAT

Ça, je veux bien te croire.

LA PROSTITUÉE

Allez, viens chez moi... Viens.

LE SOLDAT

Fiche-moi la paix. De toute façon, je n'ai pas d'argent.

LA PROSTITUÉE

Pas besoin d'argent.

LE SOLDAT

Pas besoin d'argent ? Alors, qu'est-ce que tu veux ?

LA PROSTITUÉE

Les civils je les fais payer, mais pour un gars comme toi c'est gratuit !

LE SOLDAT

Ah ! Mais c'est toi dont Huber m'a parlé...

LA PROSTITUÉE

Je ne connais pas de Huber.

LE SOLDAT

Mais si... l'autre soir au café de la Schiffgassen, il m'a dit qu'il était rentré avec une fille dans ton genre.

LA PROSTITUÉE

Mon pauvre chéri ! Il y en a tellement que j'ai ramassés dans ce café !

LE SOLDAT

Bon ! Alors on y va.

Ils se mettent à marcher, LE SOLDAT marche très vite.

LA PROSTITUÉE

Tiens ! T'es pressé tout d'un coup ?

LE SOLDAT

Je dois être à la caserne avant dix heures, figure-toi.

LA PROSTITUÉE

Ça fait combien de temps que t'es soldat ?

LE SOLDAT

Ça te regarde ? Et toi tu habites où ?

LA PROSTITUÉE

Dix minutes à pied.

LE SOLDAT

Ça me fait trop loin. Tiens, embrasse-moi.

Ils s'embrassent.

LA PROSTITUÉE

Moi quand j'aime quelqu'un c'est ce que je préfère.

LE SOLDAT

Eh bien, pas moi. Désolé, mais chez toi c'est trop loin, je ne peux pas y aller.

LA PROSTITUÉE

Tu sais quoi, viens demain dans l'après-midi.

LE SOLDAT

Ça marche. Donne-moi ton adresse.

LA PROSTITUÉE

Tu parles ! Tu ne viendras pas.

LE SOLDAT

Si je te le dis ! Je viendrai.

LA PROSTITUÉE

Tu sais quoi... si ce soir c'est trop loin... Là... *Elle montre les quais.* Il y a un banc un peu plus loin.

LE SOLDAT

Un banc, ça me dit rien !

LA PROSTITUÉE

Allez, viens avec moi, maintenant. Qui sait si demain on sera encore en vie.

LE SOLDAT

D'accord ! Mais alors vite.

Ils recommencent leur marche.

LA PROSTITUÉE

Fais attention, il fait sombre... Tu sais, c'est un gars comme toi que je voudrais pour amoureux.

LE SOLDAT

Crois-moi, tu déchanterais vite !

LA PROSTITUÉE

Tu parles ! C'est plutôt toi qui ferais moins le malin !

LE SOLDAT

Viens par ici. Là, contre le mur.

LA PROSTITUÉE

Mais qu'est-ce qui te prend ? Si on glisse on se retrouve à la flotte.

LE SOLDAT

Laisse-toi faire.

LA PROSTITUÉE

Accroche-toi bien.

LE SOLDAT

N'aie pas peur.

LA PROSTITUÉE
Ça aurait été mieux sur le banc, quand même.

LE SOLDAT
Ici ou ailleurs... Allez, allez, grouille-toi.
LE SOLDAT veut reprendre sa route. Il remet sa ceinture et tente de repartir.

LA PROSTITUÉE
Eh, doucement... Où tu cours comme ça ?

LE SOLDAT
Je dois rentrer, je suis déjà en retard.

LA PROSTITUÉE
Dis, comment tu t'appelles ?

LE SOLDAT
Ça te regarde comment je m'appelle ?

LA PROSTITUÉE
Moi, c'est Léocadia.

LE SOLDAT
Tu parles d'un nom, Léocadia !
Il veut partir, elle l'arrête.

LA PROSTITUÉE
Attends !

LE SOLDAT
Qu'est-ce que tu veux encore ?

LA PROSTITUÉE

T'as pas un petit billet ?

LE SOLDAT

Et puis quoi encore ? Allez, bien le bonsoir Léocadia !

Il disparaît.

LA PROSTITUÉE, *elle crie.*

Donne-moi au moins une cigarette !

Il ne répond pas.

LA PROSTITUÉE

Salaud !

II

LE SOLDAT ET LA BONNE

Dans un parc. On entend en fond sonore les bruits et la musique provenant d'un bal populaire.

LA BONNE

Maintenant dites-moi pourquoi vous avez voulu partir si vite... On était si bien ! J'aime tellement danser.

LE SOLDAT la prend par la taille.

LA BONNE

Pourquoi me serrez-vous comme ça ! On ne danse plus maintenant.

LE SOLDAT

Comment vous vous appelez ? Cathy ?

LA BONNE

Cathy ? Vous n'avez que ce nom-là en tête !

LE SOLDAT

Je sais... Marie ?

LA BONNE

Dites donc il fait noir ici ! Ça fait un peu peur !

LE SOLDAT

Près de moi, vous n'avez rien à craindre ! Et puis regardez ! *Il allume son cigare.* Comme ça il fait déjà plus clair, non ?

Elle rit, il essaie de l'embrasser. Elle se dégage.

LA BONNE

Mais qu'est-ce que vous faites ?

LE SOLDAT

Que le diable m'emporte, mademoiselle Marie ! Mais, ce soir, chez Swoboda, c'était vous la mieux roulée !

LA BONNE

Merci bien ! Ça veut dire que vous les avez toutes tâchées !

LE SOLDAT

Vous savez, en dansant, on se rend compte de pas mal de choses !

LA BONNE

N'empêche que la blonde, celle avec la figure de travers, vous l'avez fait danser plus que moi.

LE SOLDAT

C'est une vieille connaissance d'un ami à moi.

LA BONNE

Le caporal à la moustache entortillée ?

LE SOLDAT

Non, le type qui était assis à ma gauche ! Celui qui a une voix rauque.

LA BONNE

Ah ! C'est un coquin celui-là !

LE SOLDAT

Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il vous a fait ? S'il vous a touchée, il aura affaire à moi !

LA BONNE

Oh, moi il ne m'a rien fait ! Mais j'ai bien vu comment il était avec les autres.

LE SOLDAT

Dites, mademoiselle Marie ?

LA BONNE

Vous finirez par me brûler avec votre cigare !

LE SOLDAT

Pardon... Dites, mademoiselle Marie, si on se tutoyait ?

LA BONNE

On ne se connaît pas assez bien.

LE SOLDAT

Il y a des tas de gens qui se détestent et qui se tutoient.

LA BONNE

Écoutez, monsieur Franz...

LE SOLDAT

Vous vous souvenez de mon nom ?

LA BONNE

Écoutez, monsieur Franz...

LE SOLDAT

Appelez-moi Franz.

Il tente à nouveau de l'embrasser.

LA BONNE

Arrêtez ! Si quelqu'un venait ?

LE SOLDAT

Et alors, qu'est-ce que ça peut faire, on n'y voit rien !

Et puis tenez, regardez là-bas, il y en a deux qui font comme nous !

LA BONNE

Qu'est-ce que vous voulez dire par « ils font comme nous » ?

LE SOLDAT

Eh bien ils s'aiment... voilà tout.

Ils s'embrassent.

LA BONNE

Attention... j'ai failli tomber. Il y a quelque chose par terre ?

LE SOLDAT

C'est la clôture de la pelouse.

LA BONNE

Arrêtez... Mais qu'est-ce que vous faites... Mais...

LE SOLDAT

Personne ne peut nous voir.

LA BONNE

Justement, retournons là où il y a du monde !

LE SOLDAT

Nous n'avons besoin de personne, hein, Marie... nous n'avons besoin de personne... pour ça...

LA BONNE

Mais, monsieur Franz, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu... oh... oh... viens !...

.....

LE SOLDAT
Allons mam'selle Marie, faut pas rester comme ça dans
l'herbe.

LA BONNE
Tu m'aides, Franz.

LE SOLDAT
Bon, tu viens ou tu prends racine ?

LA BONNE
Oh, mon Dieu, Franz.

LE SOLDAT
Quoi Franz ?

LA BONNE
Tu es vilain garçon, Franz.

LE SOLDAT
C'est ça, c'est ça. Attends deux secondes.

LA BONNE
Tu ne veux pas me prendre dans tes bras ?

LE SOLDAT
Tu permets que j'allume mon cigare ?

LA BONNE
Il fait si sombre.

LE SOLDAT
Demain il fera jour.

LA BONNE
Dis... tu m'aimes ?

LE SOLDAT

Ben tu as bien dû le sentir ? Hein mam'selle Marie.

LA BONNE

Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

LE SOLDAT

Eh bien, on y retourne.

LA BONNE

Oh, je t'en supplie, pas si vite !

LE SOLDAT

Ça ne me dit rien de traîner dans le noir.

LA BONNE

Dis, Franz, tu m'aimes ?

LE SOLDAT

Mais puisque je viens de te le dire !

LA BONNE

Tu ne veux pas me donner un baiser ?

LE SOLDAT, *condescendant.*

Voilà... *Il entend la musique de la fête qui semble battre son plein.* Écoute... ça a l'air de faire sacrément la fête là-bas.

LA BONNE

Alors tu veux vraiment retourner danser ?

LE SOLDAT

Et pourquoi pas ?

LA BONNE

Oui mais moi je dois rentrer... Ma patronne c'est une vraie... elle ne veut jamais qu'on s'amuse...

LE SOLDAT

Ben si tu dois rentrer, rentre !

LA BONNE

Mais monsieur Franz je pensais que vous alliez me raccompagner.

LE SOLDAT

Vous raccompagner ? Ah !

LA BONNE

Allez, c'est tellement triste de rentrer seule.

LE SOLDAT

Bon, où est-ce que vous habitez ?

LA BONNE

Pas très loin... Porzellangasse.

LE SOLDAT

Ah bon ? C'est mon chemin... Mais il est trop tôt pour moi... c'est encore la fête là-bas, j'ai envie d'y retourner. Pour une fois que je ne dois pas être à la caserne avant minuit.

LA BONNE

Bien sûr... Maintenant c'est le tour de la blonde qui a la figure de travers.

LE SOLDAT

Pas tant de travers que ça.

LA BONNE

Mais il vous les faut toutes ! C'est ça, toutes !

LE SOLDAT

Ça m'en ferait trop.

LA BONNE

Franz je vous en prie... pas ce soir... Ce soir, restez avec moi.

LE SOLDAT

Bon si tu veux m'attendre je te raccompagnerai chez toi... sinon... salut...

LA BONNE

Très bien j'attendrai.

LE SOLDAT

Faites-vous servir une bière, c'est ma tournée.

III

LA BONNE ET LE JEUNE HOMME

Une chaude après-midi d'été. LE JEUNE HOMME tente de lire un roman français en fumant maladroitement un cigare. Il sonne. LA BONNE entre.

LA BONNE

Monsieur a sonné ?

LE JEUNE HOMME

Ah oui Marie oui... Oui, j'ai sonné, oui... Qu'est-ce que je voulais vous... Ah oui, baissez les stores, Marie... Il fait plus frais quand les stores sont baissés...

LA BONNE va à la fenêtre et baisse les stores.

LE JEUNE HOMME

Oui... c'est bien... merci Marie.

LA BONNE sort.

LE JEUNE HOMME essaie de continuer sa lecture. Il laisse bientôt tomber son livre et sonne à nouveau.

LA BONNE revient.

LE JEUNE HOMME

Marie... oui, qu'est-ce que je voulais dire déjà ? Ah oui... savez-vous... s'il y a du cognac à la maison ?

LA BONNE

Oui, mais il est sous clef.

LE JEUNE HOMME

Je vois... et qui a la clef ?

LA BONNE

C'est Linna qui l'a.

LE JEUNE HOMME

Qui est Linna ?

LA BONNE

La cuisinière, Monsieur Alfred.

LE JEUNE HOMME

Eh bien, demandez à Linna.

LA BONNE

C'est que... Linna est de sortie aujourd'hui.

LE JEUNE HOMME

Ah...

LA BONNE

Voulez-vous que j'aille en chercher au café ?

LE JEUNE HOMME

Oh non... je veux dire... finalement, il fait bien assez chaud comme ça. Pas besoin de cognac. Vous savez quoi Marie ? Apportez-moi plutôt un bon verre d'eau.

LA BONNE va pour sortir.

LE JEUNE HOMME

Marie ?

Elle se retourne.

LA BONNE

Monsieur Alfred ?

LE JEUNE HOMME

Laissez bien couler l'eau... pour qu'elle soit très fraîche.

LA BONNE

Bien, Monsieur Alfred.

LA BONNE ouvre la porte pour sortir. Leurs regards se croisent.

Elle sort, puis revient avec un verre d'eau.

LE JEUNE HOMME se redresse à moitié. LA BONNE lui donne le verre ; leurs doigts se frôlent.

LE JEUNE HOMME

Ah, merci...

Il boit puis redonne le verre à LA BONNE, ses mains tremblent.

Faites attention... reposez le verre sur la soucoupe...

Il se rallonge et s'étire.

Quelle heure est-il exactement ?

LA BONNE

Cinq heures, Monsieur Alfred.

LE JEUNE HOMME

Cinq heures... Ah bon... c'est bien.

LA BONNE *s'en va.*

LE JEUNE HOMME *reste un moment allongé, puis se lève tout d'un coup. Il va jusqu'à la porte, revient sur ses pas, s'allonge sur le divan. Il essaie à nouveau de lire.*

Après quelques minutes, il sonne à nouveau.

LA BONNE *apparaît avec un sourire qu'elle ne cherche pas à dissimuler.*

LE JEUNE HOMME

Marie... Oui... Tiens c'est drôle, j'ai oublié ce que je voulais vous demander... Ah si ! Ça y est, ça me revient ! Le professeur Schüller est-il venu ce matin ?

LA BONNE

Non, ce matin il n'est venu personne.

LE JEUNE HOMME

Ah, c'est étrange. Alors le professeur Schüller n'est pas venu ? Je parie que vous ne savez même pas à quoi il ressemble.

LA BONNE

Bien sûr. C'est le grand monsieur avec une grande barbe toute noire.

LE JEUNE HOMME

C'est ça. Donc il n'est pas venu ?

LA BONNE

Non Monsieur Alfred, aujourd'hui il n'est venu personne.

LE JEUNE HOMME

Venez par ici Marie.

LA BONNE, *s'approche un peu.*
Monsieur Alfred désire ?

LE JEUNE HOMME
Plus près... là... ah... j'avais cru...

LA BONNE
Qu'est-ce que Monsieur Alfred croyait ?

LE JEUNE HOMME
J'ai... j'ai cru... j'avais cru... C'est votre corsage... qu'est-ce que c'est comme...

Eh bien, venez plus près. Je ne vais pas vous manger.

LA BONNE
Qu'est-ce qu'il a mon corsage ? Il ne plaît pas à Monsieur Alfred ?

LE JEUNE HOMME *attrape son chemisier.*

LE JEUNE HOMME
Il est bleu. D'un très beau bleu... J'aime beaucoup votre façon de vous habiller, Marie.

LA BONNE
Mais Monsieur Alfred...

LE JEUNE HOMME
Quoi, qu'y a-t-il ? *Il a ouvert sa blouse. D'un ton objectif.* Vous avez une très belle peau Marie, si blanche...

LA BONNE
Monsieur Alfred me flatte.

LE JEUNE HOMME, *l'embrasse sur la poitrine.*
Je ne vous fais pas mal au moins ?

LA BONNE

Oh non.

LE JEUNE HOMME

Mais pourtant vous soupirez ? Êtes-vous sûre que tout va bien ?

LA BONNE

Oh oui Monsieur Alfred tout va très bien...

LE JEUNE HOMME

Et ces jolies petites chaussures que vous avez aux pieds !

LA BONNE

Mais Monsieur Alfred, si on sonne à la porte ?

LE JEUNE HOMME

Qui pourrait sonner à cette heure ?

LA BONNE

Mais Monsieur Alfred... Attendez... il fait si clair...

LE JEUNE HOMME

Pourquoi voulez-vous vous cacher Marie ? Vous êtes si jolie. Je vous jure... Vous êtes... Vos cheveux sentent si bon.

LA BONNE

Oh Monsieur Alfred...

LE JEUNE HOMME

Et puis vous savez... j'en ai déjà vu plus que vous ne le pensez. Il y a une semaine, je suis rentré très tard à la maison, je suis allé me chercher un verre d'eau ; et la porte de votre chambre était restée ouverte... et là...

LA BONNE

Mon Dieu, je ne pensais pas que Monsieur Alfred était si coquin...

LE JEUNE HOMME

J'ai vu beaucoup de choses... ça... et ça... et ça... et...

LA BONNE

Mais Monsieur Alfred si on sonne à la porte !

LE JEUNE HOMME

Arrêtez un peu maintenant... On n'ouvrira pas voilà tout !

.....
On sonne à la porte.

LE JEUNE HOMME

Nom de Dieu... mais qu'est-ce qu'il fait comme boucan ce type ! Peut-être qu'il sonne depuis longtemps et qu'on n'a rien entendu.

LA BONNE

Oh non, moi j'ai fait attention tout le temps.

LE JEUNE HOMME

Eh bien allez voir qui c'est !

LA BONNE

Monsieur Alfred... vous êtes... si méchant.

LA BONNE sort.

LE JEUNE HOMME relève rapidement les stores.

LA BONNE *réapparaît.*

LA BONNE

Il n'y a plus personne. Il doit être reparti. C'était peut-être le professeur Schüller ?

LE JEUNE HOMME

C'est bien.

LA BONNE *s'approche de lui.*

LE JEUNE HOMME *s'éloigne d'elle.*

LE JEUNE HOMME

Bon, Marie je vais au café.

LA BONNE, *tendre.*

Déjà ? Monsieur Alfred...

LE JEUNE HOMME

Je vais au café. Si jamais le professeur Schüller se décide enfin à venir...

LA BONNE

Il ne viendra plus personne aujourd'hui.

LE JEUNE HOMME

Si le professeur Schüller me demande... je... je suis... au café.

Il sort.

LA BONNE *vole un cigare qu'elle met dans sa poche et sort.*

IV

LE JEUNE HOMME ET LA JEUNE FEMME

La scène se passe dans un appartement qu'a emprunté LE JEUNE HOMME à un ami. Il ne maîtrise donc pas l'espace dans lequel il est.

LE JEUNE HOMME ouvre la porte à LA JEUNE FEMME. Celle-ci est essoufflée et porte une épaisse voilette.

LE JEUNE HOMME, *doucement.*

Je vous remercie.

LA JEUNE FEMME

Alfred... Alfred !

LE JEUNE HOMME

Venez chère madame... Entrez... Emma.

LA JEUNE FEMME

Pas tout de suite ! Laissez-moi reprendre mes esprits.

LE JEUNE HOMME lui prend la main.

LA JEUNE FEMME

Où suis-je exactement ?

LE JEUNE HOMME

Euh... chez moi.

LA JEUNE FEMME

Cet immeuble m'a l'air totalement mal famé.

LE JEUNE HOMME

Mais non voyons, nous sommes dans un quartier très correct.

LA JEUNE FEMME

J'ai rencontré deux hommes dans l'escalier.

LE JEUNE HOMME

Des connaissances à vous ?

LA JEUNE FEMME

Je ne sais pas. Peut-être !

LE JEUNE HOMME

De toute façon, personne ne peut vous reconnaître. Même moi, j'ai eu comme un instant de doute lorsque je vous ai vue... Cette voilette...

LA JEUNE FEMME

Il y en a deux.

LE JEUNE HOMME

Vous ne voulez pas entrer ?... Ôtez au moins votre chapeau.

LA JEUNE FEMME

Vous n'y pensez pas Alfred ? Je vous ai dit : Cinq minutes... non pas plus... je vous jure...

LE JEUNE HOMME

Alors la voilette.

LA JEUNE FEMME

Il y en a deux.

LE JEUNE HOMME

Eh bien les deux. Je vous en prie Emma, laissez-moi au moins le plaisir de vous contempler.

LA JEUNE FEMME

Vous tenez donc à moi ?

LE JEUNE HOMME, *profondément blessé.*

Emma, vous me demandez...

LA JEUNE FEMME

Il fait si chaud ici.

LE JEUNE HOMME

Mais vous avez gardé votre manteau de fourrure. Vous risquez de prendre froid en ressortant.

LA JEUNE FEMME entre finalement dans la pièce, se laisse tomber sur le fauteuil.

LA JEUNE FEMME

Je suis morte de fatigue.

LE JEUNE HOMME

Permettez.

Il lui enlève son voile ; retire l'épingle du chapeau. LA JEUNE FEMME se laisse faire. LE JEUNE HOMME est debout devant elle et secoue la tête.

LA JEUNE FEMME

Qu'avez-vous ?

LE JEUNE HOMME

Jamais vous n'avez été plus belle.

LA JEUNE FEMME

Comment donc ?

LE JEUNE HOMME

Seul... seul avec vous... Emma... Je...

Il se met sur un genou devant le fauteuil, lui prend les deux mains et les couvre de baisers.

LA JEUNE FEMME

Et maintenant... laissez-moi repartir. Je vous en prie Alfred, je suis venue parce que vous m'avez suppliée de le faire, mais il faut me laisser repartir...

LE JEUNE HOMME embrasse ses mains de plus belle.

LA JEUNE FEMME

Vous m'aviez promis d'être sage.

LE JEUNE HOMME

Oui.

LA JEUNE FEMME

On étouffe dans cette pièce.

LE JEUNE HOMME

Vous n'avez toujours pas enlevé votre manteau... Ôtez-le, vous serez plus à l'aise.

LA JEUNE FEMME

Oui vous avez raison, posez-le avec mon chapeau.

LE JEUNE HOMME prend le manteau et le pose sur le divan.

LA JEUNE FEMME

Et maintenant, adieu Alfred !

LE JEUNE HOMME

Emma... ! Emma !

LA JEUNE FEMME

Les cinq minutes sont passées depuis longtemps.

LE JEUNE HOMME

Pas même une seule !

LA JEUNE FEMME

Alfred, dites-moi, quelle heure est-il exactement ?

LE JEUNE HOMME

Sept heures moins le quart.

LA JEUNE FEMME

Je devrais être chez ma sœur depuis longtemps.

LE JEUNE HOMME

Mais pourquoi ? Elle, vous pouvez la voir tous les jours, alors que moi...

LA JEUNE FEMME

Oh mon Dieu Alfred, pourquoi me faites-vous subir cela ?

LE JEUNE HOMME

Parce que je vous... adore, Emma.

LA JEUNE FEMME

À combien de femmes l'avez-vous déjà dit ?

LE JEUNE HOMME

À aucune, depuis que je vous ai rencontrée.

LA JEUNE FEMME

Quelle femme légère je fais ! Si l'on m'avait dit... il y a encore huit jours... hier encore...

LE JEUNE HOMME

Mais vous m'avez promis avant-hier déjà.

LA JEUNE FEMME

Sous la torture. Mais je ne voulais pas le faire. Dieu m'est témoin je ne voulais pas le faire... Hier j'étais décidée. Savez-vous que je vous ai même écrit une longue lettre hier soir ?

LE JEUNE HOMME

Je n'ai rien reçu.

LA JEUNE FEMME

Je l'ai déchirée. Oh, j'aurais dû vous l'envoyer.

LE JEUNE HOMME

C'est mieux ainsi, non ?

LA JEUNE FEMME

Non, c'est honteux. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Adieu Alfred, laissez-moi.

LE JEUNE HOMME

Encore un baiser, un seul.

LA JEUNE FEMME

Le dernier.

Il l'embrasse, elle répond à son baiser. Leurs lèvres restent un long moment l'une contre l'autre.

LA JEUNE FEMME

Maintenant Alfred, je vais vous poser une question, et jurez-moi de me dire la vérité.

LE JEUNE HOMME

Je le jure.

LA JEUNE FEMME

Une autre femme est-elle déjà venue ici ?

LE JEUNE HOMME

Enfin Emma, cet immeuble a vingt ans.

LA JEUNE FEMME

Vous m'avez très bien comprise... Avec vous ! Chez vous !

LE JEUNE HOMME

Avec moi... ici... Emma ! Comment pouvez-vous penser une chose pareille ? Je ne suis pas comme ces jeunes don juans qui savent faire la cour, je...

LA JEUNE FEMME

Mais si justement vous étiez comme eux ?

LE JEUNE HOMME

Vous ne seriez pas ici... car vous, vous n'êtes pas comme les autres.

LA JEUNE FEMME

Qu'est-ce que vous en savez ?

LE JEUNE HOMME l'a attirée sur le divan, et s'est assis tout près d'elle.

LE JEUNE HOMME

J'ai beaucoup pensé à vous. Je sais que vous êtes malheureuse.

LA JEUNE FEMME, *satisfaite.*

Oui.

LE JEUNE HOMME

La vie est si vide, si futile... et puis... si courte, si affreusement courte ! Il n'y a qu'une chose qui compte : trouver quelqu'un qui vous aime.

Il se fait plus hardi.

LA JEUNE FEMME

Alfred qu'est-ce que vous faites ? Vous m'aviez promis d'être sage.

LE JEUNE HOMME

La vie est si courte.

LA JEUNE FEMME

Ce n'est pas une raison...

LE JEUNE HOMME

Si c'en est une !

LA JEUNE FEMME

Mais Alfred vous m'aviez promis...

LE JEUNE HOMME

Oh Emma mon adorée, ma colombe, mon amour...

LA JEUNE FEMME

Alfred... Alfred !

LE JEUNE HOMME

Emma...

.....
LE JEUNE HOMME

Je crois que je t'aime trop c'est ça le problème.

LA JEUNE FEMME

...

LE JEUNE HOMME

Toute la journée, j'étais comme fou, alors forcément...

LA JEUNE FEMME

Ne t'en fais pas.

LE JEUNE HOMME

Oh sûrement pas. C'est compréhensible quand on aime trop.

LA JEUNE FEMME

Mais oui... Bien sûr.

Temps.

LE JEUNE HOMME

Connais-tu Stendhal ?

LA JEUNE FEMME

Stendhal ?

LE JEUNE HOMME

« De l'amour ».

LA JEUNE FEMME

Non, pourquoi tu me demandes cela ?

LE JEUNE HOMME

Il y a là une histoire très caractéristique.

LA JEUNE FEMME

Quelle histoire ?

LE JEUNE HOMME

Ce sont des officiers de cavalerie...

LA JEUNE FEMME

Ah.

LE JEUNE HOMME

Ils se parlent de leurs aventures amoureuses. Et chacun raconte qu'auprès de la femme qu'il a le plus aimée... tu

sais... le plus passionnément aimée... ils... elles... enfin pour faire bref il leur est arrivé la même chose qu'à moi à la seconde.

LA JEUNE FEMME

Oui.

LE JEUNE HOMME

C'est très caractéristique.

LA JEUNE FEMME

Oui. Mais tu sais il n'y a rien de très grave là-dedans, puisque tu m'avais promis d'être sage. Tu tiens ta promesse, voilà tout.

LE JEUNE HOMME

Ne te moque pas, ça n'arrange rien.

LA JEUNE FEMME

Mais je ne me moque pas. Je trouve cette histoire de Stendhal vraiment très édifiante. Je croyais que ce genre de chose n'arrivait qu'aux personnes âgées, ou, au contraire, à celles qui n'ont que très peu d'expérience.

LE JEUNE HOMME

Mais n'importe quoi ! Ça n'a rien à voir ! Ah, j'ai oublié le plus beau de l'histoire. Un de ces officiers de cavalerie raconte qu'il a passé près de six nuits à pleurer avec une femme qu'il avait désirée pendant des années. Tu te rends compte ? Ils n'ont rien fait d'autre que de pleurer de bonheur.

LA JEUNE FEMME

Tous les deux ?

LE JEUNE HOMME

Oui. Cela t'étonne ?

LA JEUNE FEMME

Mais il y en a sans doute beaucoup qui ne pleurent pas.

LE JEUNE HOMME, *nerveux*.

Sans doute. Il s'agit là d'un cas exceptionnel.

LA JEUNE FEMME

Ah bon... je croyais que Stendhal disait que tous les officiers de cavalerie pleuraient en de pareilles circonstances.

LE JEUNE HOMME

Tu vois, tu te fiches encore de moi !

LA JEUNE FEMME

Mais non, je trouve cela charmant que nous soyons restés bons amis.

LE JEUNE HOMME

Eh bien pas moi.

LA JEUNE FEMME

Tu ne te souviens pas ? C'était une de nos premières conversations. C'était ce que nous voulions être, de bons amis. Rien de plus. Oh c'était si agréable... chez ma sœur ; en janvier, au bal, pendant le quadrille... Oh mon Dieu... ma sœur, je devrais être chez elle depuis longtemps... Qu'est-ce que je vais lui dire... Adieu Alfred.

LE JEUNE HOMME

Emma ! Tu veux me quitter comme ça !

LA JEUNE FEMME

Oui... Ainsi !

LE JEUNE HOMME

Encore cinq minutes...

LA JEUNE FEMME

Bon d'accord encore cinq minutes. Mais tu dois me promettre de rester tranquille... Je te donne encore un baiser et puis c'est fini... Chut... calme-toi... reste sage... sinon je m'en vais tout de suite... Oh Alfred !

LE JEUNE HOMME

Emma mon adorée...

.....
LA JEUNE FEMME

Mon Alfred.

LE JEUNE HOMME

Je suis au paradis.

LA JEUNE FEMME

Il faut vraiment que je parte.

LE JEUNE HOMME

Ah ! Laisse ta sœur attendre.

LA JEUNE FEMME

Mais c'est à la maison que je dois rentrer. Pour ma sœur il doit être beaucoup trop tard. Quelle heure est-il, au fait ?

LE JEUNE HOMME

Huit heures.

LA JEUNE FEMME, *se lève vite.*

Huit heures ! Oh mon Dieu... Vite Alfred, passe-moi mes bas. Qu'est-ce que je vais leur dire ? Tout le monde doit être en train de m'attendre à la maison...

LE JEUNE HOMME

Quand est-ce que je te revois ?

LA JEUNE FEMME

Jamais.

LE JEUNE HOMME

Emma ! Tu ne m'aimes donc plus ?

LA JEUNE FEMME

Si, justement. Passe-moi mes bottines. Que se passera-t-il si nous nous rencontrons par hasard dans une soirée ?

LE JEUNE HOMME, *il rit.*

Comment cela par hasard ! Tu es sans doute invitée chez les Lobheimer demain soir ?

LA JEUNE FEMME

Oui. Toi aussi ?

LE JEUNE HOMME

Bien sûr. Laisse-moi t'inviter pour la première valse.

LA JEUNE FEMME

Oh je ne viendrai pas. Pour qui me prends-tu ? Je me sentirai trop mal.

LE JEUNE HOMME

À demain donc chez les Lobheimer.

LA JEUNE FEMME

Non, non... je vais décliner l'invitation. C'est sûr...

LE JEUNE HOMME

Alors après-demain... ici.

LA JEUNE FEMME

Tu n'y penses pas !

LE JEUNE HOMME

À six heures...

LA JEUNE FEMME

On en reparlera demain, pendant la première valse.
Adieu...

LA JEUNE FEMME s'en va.

LE JEUNE HOMME, *seul.*

Ça y est ! Me voilà enfin l'amant d'une femme mariée.

V

LA JEUNE FEMME ET LE MARI

Dans la chambre à coucher. LA JEUNE FEMME lit dans le lit. Entre LE MARI.

LA JEUNE FEMME

Tu ne travailles plus ?

LE MARI

Non, trop fatigué... et puis...

LA JEUNE FEMME

Quoi ?

LE MARI

Tout à coup je me suis senti très seul, devant ma table de travail. Tu me manquais.

LA JEUNE FEMME

Tiens donc.

LE MARI

Tu ne devrais pas lire le soir, tu t'abîmes les yeux.

LA JEUNE FEMME

Mais qu'est-ce que tu as ?

LE MARI

Rien, mon enfant, je suis simplement amoureux de toi.

LA JEUNE FEMME

Parfois je serais tentée de l'oublier.

LE MARI

Il faut l'oublier parfois.

LA JEUNE FEMME

Comment ça ?

LE MARI

Sinon le mariage serait quelque chose d'imparfait. Il perdrait... Il perdrait de sa magie sacrée.

LA JEUNE FEMME

Oh.

LE MARI

Crois-moi. Nous sommes mariés depuis cinq ans. Eh bien si durant ces cinq années nous n'avions pas oublié, parfois, que nous étions amoureux l'un de l'autre, nous ne le serions plus du tout.

LA JEUNE FEMME

C'est trop compliqué pour moi.

LE MARI

C'est pourtant simple. Depuis le début de notre mariage combien avons-nous eu de relations intimes ? Une douzaine, il me semble.

LA JEUNE FEMME

Je n'ai pas compté.

LE MARI

Si je m'étais abandonné à ma passion pour toi, nous aurions consommé notre désir à tort et à travers dès le début de notre mariage. Nos corps se seraient alors lassés l'un de l'autre et il en aurait été fini de notre amour.

LA JEUNE FEMME

Ah c'est ça que tu voulais dire.

LE MARI

Crois-moi Emma, au début de notre mariage, j'avais peur de ce que nous allions devenir.

LA JEUNE FEMME

Moi aussi.

LE MARI

Ah, tu vois ! Je pense vraiment que nous avons bien fait d'alterner des périodes de lune de miel avec des moments de chasteté. À condition bien sûr que ces moments...

LA JEUNE FEMME

Ne soient pas interminables.

LE MARI

Tout à fait.

LA JEUNE FEMME

Donc, si je comprends bien, une de ces périodes de chasteté touche aujourd'hui à sa fin, pour laisser la place à une nouvelle lune de miel ?

LE MARI, *se rapprochant.*

Cela se pourrait.

LA JEUNE FEMME

Et... si je n'étais pas d'accord avec ce... programme ?

LE MARI

Tu ne peux pas ne pas être d'accord, car tu es une jeune femme intelligente et sensible. Je sais d'ailleurs à quel point je suis chanceux de t'avoir trouvée.

LA JEUNE FEMME

Mais dis-moi... tu me fais très bien la cour... Dommage que cela soit si rare.

LE MARI

Pour un homme qui a un peu roulé sa bosse de par le monde... Pose donc ta tête sur mon épaule... Pour un homme qui a un peu roulé sa bosse le mariage apparaît comme quelque chose de bien plus mystérieux que pour vous, jeunes filles de bonne famille. Vous venez à nous en toute innocence et la vision que vous avez de l'amour est beaucoup plus pure que la nôtre.

LA JEUNE FEMME, *riant*.

Quoi ?

LE MARI

Je t'assure. Nous les hommes, nous nous égarons. Nous sommes obligés de connaître des expériences avant le mariage. Nous perdons notre candeur et nos illusions dans des aventures sordides. Notre vision de l'amour est alors altérée à cause de ces créatures vers lesquelles nous sommes entraînés.

LA JEUNE FEMME

Quelles créatures ?

LE MARI

Estime-toi heureuse mon enfant, de n'avoir jamais rencontré ce genre de femmes. Elles ne méritent que de la pitié.

LA JEUNE FEMME

De la pitié ? Tu y vas un peu fort, non ?

LE MARI

Pas du tout. Les jeunes filles de bonne famille comme toi ne peuvent pas comprendre. Vous attendez paisiblement chez des parents protecteurs l'homme honorable qui viendra vous épouser. Vous ignorez tout de la détresse qui pousse ces pauvres créatures dans les bras du péché.

LA JEUNE FEMME

Elles se vendent toutes ?

LE MARI

Je ne parle pas seulement de la détresse matérielle. Il existe également une détresse morale. Une conception faussée du bien et du mal.

LA JEUNE FEMME

Mais pourquoi les plaindre, si elles sont heureuses comme ça ?

LE MARI

Tu te fais de drôles d'idées mon enfant ! Tu sembles oublier que ces êtres sont voués à tomber de plus en plus bas : une chute irréversible !

LA JEUNE FEMME

Apparemment, une chute pas trop désagréable.

LE MARI

Comment peux-tu dire cela Emma ? Je croyais que ce genre de créatures représentait ce qu'il y a de plus abject pour une honnête femme comme toi.

LA JEUNE FEMME

Allons Karl, je disais ça comme ça. Parle-moi encore, j'aime tellement quand tu parles. Raconte.

LE MARI

Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

LA JEUNE FEMME

Parle-moi de ta jeunesse.

LE MARI

Mais en quoi ma jeunesse t'intéresse-t-elle ?

LA JEUNE FEMME

Tu es mon mari... Franchement c'est injuste que j'ignore tout de ton passé.

LE MARI

Tu ne crois pas que j'aurais le mauvais goût de... Arrête, ce serait comme un sacrilège pour moi.

LA JEUNE FEMME

Pourtant tu as tenu d'autres femmes dans tes bras, comme moi en ce moment.

LE MARI

Ne dis pas femmes ! La femme c'est toi.

LA JEUNE FEMME

Je veux que tu répondes à une question sinon, adieu la lune de miel.

LE MARI

Tu as une de ces façons de parler ! Pense donc que tu es mère et que notre petite fille se trouve dans la chambre à côté.

LA JEUNE FEMME

J'aimerais aussi avoir un petit garçon !

LE MARI

Emma !

LA JEUNE FEMME

Allons ne sois pas si... bien sûr je suis ta femme mais j'aimerais être aussi un peu ta maîtresse.

LE MARI

C'est vrai ?

LA JEUNE FEMME

Mais d'abord, réponds à ma question.

LE MARI

Bon...

LA JEUNE FEMME

Parmi ces créatures que tu fréquentais, y avait-il une femme mariée ?

LE MARI

Pourquoi cette question ?

LA JEUNE FEMME

C'est-à-dire... Je sais que ce genre de femmes existe... Mais je voudrais savoir si toi...

LE MARI

Connais-tu une femme dans ce cas-là ?

LA JEUNE FEMME

Je ne sais pas.

LE MARI

Parmi tes amies y a-t-il une telle femme ?

LA JEUNE FEMME

Comment veux-tu que je te réponde avec certitude ?

LE MARI

L'une d'entre elles t'aurait-elle fait des confidences ?

LA JEUNE FEMME

Mais non.

LE MARI

As-tu des soupçons ?

LA JEUNE FEMME

Je t'assure Karl, aucune d'elles ne me semble capable d'une chose pareille.

LE MARI

Aucune, tu en es sûre ?

LA JEUNE FEMME

Aucune... parmi mes amies.

LE MARI

Emma, tu dois me faire une promesse.

LA JEUNE FEMME

Quoi donc ?

LE MARI

De ne jamais fréquenter une femme que tu soupçonnerais d'adultère.

LA JEUNE FEMME

Tu ne me fais pas confiance ?

LE MARI

Bien sûr, je sais que tu ne fréquentes pas ce genre de femmes. Mais le hasard pourrait te faire rencontrer l'une

d'entre elles. De plus, ces créatures recherchent souvent la compagnie des honnêtes femmes, car elles sont hantées par une... comment dire... une sorte de nostalgie de la vertu.

LA JEUNE FEMME

Ah ?

LE MARI

Oui. Je crois que c'est très juste ce que je viens de dire : une nostalgie de la vertu. Crois-moi Emma, ces femmes-là sont très malheureuses.

LA JEUNE FEMME

Pourquoi ?

LE MARI

Mais enfin Emma, imagine un peu leur existence faite de mensonges, de ruses, de méchanceté...

LA JEUNE FEMME

Oui, bien sûr, tu as raison.

LE MARI

Elles paient très cher le peu de bonheur, le peu de...

LA JEUNE FEMME

De plaisir.

LE MARI

Du plaisir ? Comment peux-tu appeler cela du plaisir ?

LA JEUNE FEMME

Eh bien, il faut bien qu'il y en ait. Sinon elles ne le feraient pas.

LE MARI

Ce n'est rien... Juste une griserie.

LA JEUNE FEMME, *pensive*.
Juste une griserie...

LE MARI
Non, ce n'en est même pas une. En tout cas, elles le paient très cher, c'est certain.

LA JEUNE FEMME
Et toi ? Tu as connu une femme mariée dans ta jeunesse ?

LE MARI
Oui Emma, et c'est un bien triste souvenir.

LA JEUNE FEMME
Qui était-ce ? Était-ce longtemps avant notre mariage ?

LE MARI
Je t'en prie, ne pose pas de questions !

LA JEUNE FEMME
Mais Karl !

LE MARI
Elle est morte.

LA JEUNE FEMME
Sérieusement ?

LE MARI
Cela peut paraître fou, mais j'ai l'impression que ce genre de femmes meurt toujours jeune.

LA JEUNE FEMME
Tu l'as beaucoup aimée ?

LE MARI

Je n'ai jamais aimé qu'une femme : toi. On n'aime que dans la pureté et la vérité...

LA JEUNE FEMME

Oh Karl...

LE MARI

Tu es belle... si belle...

LA JEUNE FEMME

Tu sais à quoi je suis en train de penser ?

LE MARI

À quoi, mon enfant ?

LA JEUNE FEMME

À... Venise.

LE MARI

Notre première nuit ?

LA JEUNE FEMME

Oui. Tu m'aimes autant que ce soir-là ?

LE MARI

Évidemment.

LA JEUNE FEMME

Ah, si tu pouvais toujours...

LE MARI

Comment ça... si je pouvais toujours ?

LA JEUNE FEMME

Eh bien je serais toujours sûre que tu m'aimes.

LE MARI

Enfin mon enfant, un mari ne peut pas toujours jouer le rôle de l'amant passionné. Il doit aussi être le chevalier qui affronte les tourments de la vie. Celui qui se bat chaque jour pour assurer le bien-être et le confort de sa famille. Il y a un temps pour tout dans le mariage et c'est là la clef de sa réussite. Crois-moi Emma, rares sont les couples qui se souviennent cinq ans après de leur Venise.

LA JEUNE FEMME

Bien sûr.

LE MARI

Et maintenant bonne nuit mon enfant.

LA JEUNE FEMME

Bonne nuit.

VI

LE MARI ET LA GRISETTE

Dans un cabinet particulier.

LE MARI fume un havane. LA GRISETTE est assise à côté de lui dans un fauteuil et mange avec plaisir la crème d'une meringue à la cuillère.

LE MARI

C'est bon ?

LA GRISETTE

Oh oui !

LE MARI

Tu en veux encore ?

LA GRISETTE

Non merci, j'ai déjà bien trop mangé.

LE MARI

Tu n'as plus de vin.

Il la sert.

LA GRISETTE

Non... non arrêtez... De toute façon je n'en veux plus.

LE MARI

Ah non ! Tu recommences à me dire vous !

LA GRISETTE

Vous savez, c'est difficile de s'habituer.

LE MARI

« Tu sais. »

LA GRISETTE

Quoi donc ?

LE MARI

« Tu sais », pas « vous savez ». Viens, à côté de moi.

LA GRISETTE

Tout à l'heure... je n'ai pas encore fini.

LE MARI se lève, se met derrière le fauteuil et serre LA GRISETTE dans ses bras.

LA GRISETTE

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MARI

Donne-moi un baiser.

LA GRISETTE, lui donne un baiser.

Vous êtes... oh pardon, tu es un grand coquin.

LE MARI

C'est maintenant que tu t'en rends compte ?

LA GRISETTE

Ah non, je l'ai vu tout de suite ! Je ne sais pas ce que vous...

LE MARI

« Ce que tu. »

LA GRISETTE

Je ne sais pas ce que tu vas penser de moi !

LE MARI

Pourquoi donc ?

LA GRISETTE

Ben... vous accompagner... comme ça... tout de suite,
dans un cabinet particulier...

LE MARI

Tout de suite ! Tu exagères un peu !

LA GRISETTE

Mais vous savez demander si gentiment.

LE MARI

Tu trouves ?

LA GRISETTE

Et puis après tout, on ne fait rien de mal !

LE MARI

Évidemment.

LA GRISETTE

Qu'on aille se promener ou qu'on reste ici : qu'est-ce
que ça change ?

LE MARI

Il fait bien trop froid pour aller se promener.

LA GRISETTE

C'est ça : il fait trop froid.

LA GRISETTE

Ici, il fait chaud, on se sent bien, non ?

LE MARI se rapproche encore de LA GRISETTE.

LE MARI

Dis-moi... Tu m'avais déjà remarqué avant, non ?

LA GRISETTE

Bien sûr. Déjà dans la Singerstrasse.

LE MARI

Pas aujourd'hui... avant-hier et le jour d'avant, quand je t'ai suivie.

LA GRISETTE

Il y en a tellement qui me suivent !

LE MARI

J'imagine bien. Mais est-ce que tu m'as remarqué ?

LA GRISETTE

Vous savez... Ah... Pardon... Tu sais ce qui m'est arrivé l'autre jour ?... Le mari de ma cousine... Il m'a suivie dans la nuit, sans me reconnaître ! C'était trop drôle !

LE MARI

Et il t'a abordée !

LA GRISETTE

Oh non... Ils ne sont pas tous comme toi !

LE MARI

Mais cela arrive parfois.

LA GRISETTE

Bien sûr que ça arrive.

LE MARI

Et qu'est-ce que tu fais dans ce cas-là ?

LA GRISETTE

Rien, je ne réponds pas... c'est tout.

LE MARI

Pourtant, moi tu m'as répondu.

LA GRISETTE

Et alors ? Ça n'a pas eu l'air de t'embêter.

LE MARI, *l'embrasse très fort.*

Tes lèvres ont un goût de crème Chantilly.

LA GRISETTE

Oh, elles sont sucrées de nature.

LE MARI

Il y en a beaucoup qui t'ont déjà dit ça ?

LA GRISETTE

Beaucoup ! Je te remercie bien ! Pour qui tu me prends ?

LE MARI

Allez, franchement. Combien de garçons ont embrassé cette jolie petite bouche ?

LA GRISETTE

Si je te le disais tu ne me croirais pas.

LE MARI

Pourquoi ?

LA GRISETTE

Eh bien... devine.

LE MARI

Alors, disons... vingt.

LA GRISSETTE, *se libérant de lui.*
Et pourquoi pas cent pendant que vous y êtes ?

LE MARI
Calme-toi, j'essayais juste de deviner.

LA GRISSETTE
Eh bien tu t'es trompé.

LE MARI
Alors dix.

LA GRISSETTE
Je vois le genre, tu te dis : celle-là c'est une fille facile, elle suit les messieurs qu'elle ne connaît pas dans des cabinets particuliers...

LE MARI la serre dans ses bras. Long baiser chaud.

LA GRISSETTE frissonne, veut se lever.

LE MARI
Que se passe-t-il ?

LA GRISSETTE
Je ne me sens pas très bien, et puis, il est temps de rentrer.

LE MARI
Plus tard.

LA GRISSETTE
Non il faut vraiment que je rentre. Qu'est-ce que va dire maman ?

LE MARI
Tu habites chez ta mère ?

LA GRISETTE

Bien évidemment que j'habite chez maman. Tu me prends vraiment pour une moins que rien !

LE MARI

Bon... chez ta mère. Tu habites seule avec elle ?

LA GRISETTE

Non ! Nous sommes cinq ! Deux garçons et encore deux filles.

LA GRISETTE tente à nouveau de s'en aller, il la retient.

LE MARI

Reste près de moi. Tu es l'aînée ?

LA GRISETTE

Non, je suis la deuxième. D'abord il y a Kathy, elle travaille au magasin, et puis il y a moi.

LE MARI

Et toi que fais-tu ?

LA GRISETTE

Je reste à la maison.

LE MARI

Et qu'est-ce que tu lui dis à ta mère lorsque tu rentres tard ?

LA GRISETTE

C'est assez rare.

LE MARI

Aujourd'hui que lui diras-tu ?

LA GRISETTE

Que je suis allée au théâtre.

LE MARI

Et elle te croira ?

LA GRISETTE

Et pourquoi pas ? J'y vais souvent au théâtre ! Tiens, dimanche dernier j'étais à l'opéra avec mon amie, son fiancé et mon grand frère.

LE MARI

Et où est-ce que vous avez trouvé les billets ?

LA GRISETTE

Mon frère est coiffeur.

LE MARI

Tu n'avais pas dit que tu avais une petite sœur ?

LA GRISETTE

Oh c'est encore un petit bout de chou ! Mais il faut déjà la surveiller. Imagine-toi un peu que l'autre jour je l'ai carrément pincée avec un garçon. Ils se promenaient comme ça tous les deux à sept heures du soir dans la Strozzigasse. Non mais je te jure !

LE MARI

Et qu'est-ce que tu as fait ?

LA GRISETTE

Je lui ai donné une fessée.

LE MARI

Tu es si sévère que ça ?

LA GRISETTE

Il faut bien ! Cette famille c'est n'importe quoi, et si je ne fais pas la loi personne ne la fait !

LE MARI

Mon Dieu que tu es mignonne. *Il l'embrasse et devient plus tendre.* Tu me rappelles quelqu'un.

LA GRISETTE

Ah bon, qui ?

LE MARI

Personne en particulier... juste une époque... ma jeunesse. Allez, bois un peu ma belle.

LA GRISETTE

Je ne sais même pas comment tu t'appelles.

LE MARI

Karl.

LA GRISETTE

Dis Karl, tu as mis quelque chose dans ce vin ou quoi ?

LE MARI

Pourquoi ?

LA GRISETTE

Mais je suis complètement... j'ai la tête qui tourne.

LE MARI

Accroche-toi bien à moi. Comme ça... *Il la serre contre lui et devient de plus en plus tendre, elle ne se défend guère.* C'est agréable, mon Dieu ce que c'est agréable.

LA GRISETTE

Mais qu'est-ce que tu fais ? *Elle embrasse ses cheveux.* Je suis sûre qu'il y avait quelque chose dans ce vin ! Je suis si fatiguée... Karl que se passerait-il si je ne pouvais plus me lever du tout... Mais, mais voyons, mais Karl... et si quelqu'un entrait... je t'en prie... le serveur.

LE MARI

Ne t'en fais pas pour le serveur, avec le pourboire que je lui ai donné, il ne risque pas de rentrer !

.....
LA GRISSETTE s'est appuyée, les yeux fermés, contre le coin du divan.

*LE MARI marche de long en large, il fume une cigarette.
Long silence.*

*LA GRISSETTE, sans ouvrir les yeux.
Il devait vraiment y avoir quelque chose dans ce vin.*

LE MARI

Je ne crois pas que ce soit la faute du vin.

LA GRISSETTE

Mais où es-tu ? Pourquoi tu es si loin ? Viens ici.

LE MARI va vers elle.

LA GRISSETTE

Maintenant dis-moi si tu m'aimes vraiment.

LE MARI

Mais tu le sais déjà... *S'interrompt soudain.* Bien sûr.

LA GRISSETTE

Dis-moi la vérité, est-ce qu'il y avait quelque chose dans le vin ?

LE MARI

Tu me prends pour un empoisonneur ?

LA GRISETTE

C'est-à-dire que d'habitude je ne suis pas comme ça...
Je ne voudrais pas que tu t'imagines que...

LE MARI

Mais je ne m'imagine rien du tout, je pense simplement
que tu m'aimes bien.

LA GRISETTE

Oui...

LE MARI

En fin de compte, quand deux jeunes gens se retrouvent
seuls dans une pièce, dînent et passent une bonne soirée...
il n'y a pas besoin de mettre quoi que ce soit dans le vin.

LA GRISETTE

Oh je disais juste ça... comme ça... pour la forme.

Silence.

LE MARI

Tu veux qu'on se revoie, ici ou ailleurs ?

LA GRISETTE

Je ne sais pas.

LE MARI

Qu'est-ce que ça veut dire encore : tu ne sais pas ?

LA GRISETTE

Mais évidemment que je veux qu'on se revoie ! Tu
poses de ces questions !

LE MARI

Alors quand ? Je n'habite pas Vienne, je dois m'organi-
ser pour venir ici.

LA GRISETTE

Tiens, tu n'es pas de Vienne, toi ? Pourtant tu as l'accent du coin.

LE MARI

Je suis né à Vienne, mais à présent je vis ailleurs.

LA GRISETTE

Où ?

LE MARI

Quelle importance !

LA GRISETTE

T'inquiète pas, je ne viendrai pas te chercher.

LE MARI

Mon Dieu, si ça te fait plaisir, tu peux venir. J'habite à Graz.

LA GRISETTE

Sérieusement ?

LE MARI

Oui... Cela t'étonne ?

LA GRISETTE

Toi, tu es marié.

LE MARI, *très surpris.*

Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

LA GRISETTE

Oh quand un type vous dit qu'il n'est pas de Vienne et qu'il ne vient là que de temps en temps...

LE MARI

Et alors, cela n'a rien d'hallucinant !

LA GRISETTE

Je ne te crois pas.

LE MARI

Et tu n'aurais pas mauvaise conscience de débaucher ainsi un homme marié ?

LA GRISETTE

Oh non, parce que je suppose que ta femme doit faire pareil de son côté.

LE MARI, *très indigné.*

Je t'interdis de dire ça !

LA GRISETTE

Mais je croyais que tu n'avais pas de femme.

LE MARI

Ce n'est pas le problème !

LA GRISETTE

Karl, mais Karl qu'est-ce qu'il y a ? Tu es fâché ? Voyons, je ne savais vraiment pas que tu étais marié. J'ai dit ça comme ça. Allez, ne fais pas la tête.

LE MARI

Alors écoute-moi bien. Parlons franchement. J'ai envie de te revoir, te revoir souvent.

LA GRISETTE

C'est vrai ?

LE MARI

Mais il faut que je puisse compter sur toi. Je ne pourrai pas m'occuper de toi tout le temps.

LA GRISETTE

Je m'occupe très bien de moi-même !

LE MARI

Tu es... bon, on ne peut pas dire inexpérimentée... mais tu es jeune et les hommes sont en général des êtres immoraux qui ne songent qu'à abuser les jeunes filles.

LA GRISETTE

Sans blague !

LE MARI

Alors si tu promets de m'aimer, de n'aimer que moi bien sûr, je pourrais m'arranger pour me libérer et venir te voir de temps en temps.

LA GRISETTE, *se blottissant contre lui.*

D'accord.

LE MARI

La prochaine fois... nous nous retrouverons ailleurs.

LA GRISETTE

D'accord.

LE MARI

Là où personne ne pourra nous déranger.

LA GRISETTE

D'accord.

LE MARI, *l'enlace ardemment.*

Nous discuterons du reste en rentrant. *Il se lève, ouvre la porte.* Garçon... l'addition !

VII

LA GRISETTE ET L'ÉCRIVAIN

L'ÉCRIVAIN et LA GRISETTE entrent dans l'appartement de L'ÉCRIVAIN.

L'ÉCRIVAIN

Et voilà mon trésor.

Il l'embrasse.

L'ÉCRIVAIN

Il faut que tu te reposes. Nous nous sommes promenés pendant trois longues heures.

LA GRISETTE

Oui enfin... en voiture.

L'ÉCRIVAIN

Assieds-toi mon petit cœur, où tu veux... Tiens, à côté de mon bureau... non, ce n'est pas assez confortable... Installe-toi plutôt là... sur le canapé... Voilà. *Il l'installe.* Si tu es très fatiguée, dors. *Il l'allonge sur le divan.* Et voilà... ta petite tête sur le coussin.

LA GRISETTE, *riant.*

Mais je ne suis pas fatiguée du tout.

L'ÉCRIVAIN

C'est ce que tu crois. Dors mon petit ange, tu verras je te veillerai en silence, ou si tu préfères je peux te jouer une berceuse de ma composition.

LA GRISETTE

De toi ?

L'ÉCRIVAIN

Oui.

LA GRISETTE

Dis donc Robert, je croyais que tu étais professeur.

L'ÉCRIVAIN

Mais non je t'ai dit que j'étais écrivain.

LA GRISETTE

Oui, mais les écrivains sont toujours professeurs à l'université.

L'ÉCRIVAIN

Non, pas tous, moi pas, par exemple. Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

LA GRISETTE

Ben, parce que tu as dit que le morceau que tu voulais me jouer était de toi.

L'ÉCRIVAIN

Oui... enfin peut-être qu'il n'est pas de moi ! Quelle importance ! On se fiche de qui a écrit quoi, il faut que ce soit beau, c'est l'essentiel.

LA GRISETTE

Oui... il faut que ce soit beau, voilà tout.

L'ÉCRIVAIN

As-tu saisi toute la quintessence de mes paroles ?

LA GRISETTE

Euh... oui.

L'ÉCRIVAIN, *se lève vers elle, lui caresse les cheveux.*

Non, tu n'en as pas compris un mot.

LA GRISETTE

Dis donc, je ne suis pas si bête que ça.

L'ÉCRIVAIN

Mais si, tu es bête. C'est justement pour cela que je t'aime. Ah, c'est tellement beau, quand vous êtes bêtes, bêtes comme toi bien sûr !

LA GRISETTE

Mais qu'est-ce que tu as à m'embêter ?

L'ÉCRIVAIN

Mon petit ange, pardon... Alors tu es bien installée sur ce tapis moelleux ?

Il la caresse.

LA GRISETTE

Oh, oui. Dis, tu ne veux pas plutôt jouer du piano ?

L'ÉCRIVAIN

Non, je préfère de loin rester près de toi.

La caresse encore.

LA GRISETTE

Dis, tu ne voudrais pas plutôt allumer la lumière ?

L'ÉCRIVAIN

Oh non... Cette pénombre est délicieuse. Nous nous sommes baignés toute la journée dans les rayons de soleil. Maintenant nous venons, pour ainsi dire, de sortir du bain et nous nous habillons de la pénombre comme d'un... d'un peignoir. *Il rit.* Ah ! Non... il faut dire cela autrement... Tu ne trouves pas ?

LA GRISETTE

Je ne sais pas.

L'ÉCRIVAIN, *s'éloignant un peu d'elle.*

Divine, cette bêtise !

Il prend un carnet et y écrit quelques mots.

LA GRISETTE

Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu écris ?

L'ÉCRIVAIN

Rien mon petit cœur ! *À voix basse.* Obscurité, soleil, bain, peignoir... voilà... *Il met le carnet dans sa poche.* *Haut.* Dis-moi, ma chérie, est-ce que tu voudrais aller dîner quelque part ?

LA GRISETTE

Oh non ! Je dois rentrer à la maison. Et puis, où irions-nous ? On pourrait nous voir.

L'ÉCRIVAIN

Nous pourrions aller quelque part où personne ne nous verrait. Il existe des établissements avec des cabinets particuliers.

LA GRISETTE, *en chantant.*

Lors d'un souper très particulier.

L'ÉCRIVAIN

Tu es déjà allée dans un cabinet particulier ?

LA GRISETTE

À vrai dire : oui.

L'ÉCRIVAIN

Et qui était l'heureux élu ?

LA GRISETTE

Oh, ce n'est pas ce que tu imagines... j'étais avec une amie et son fiancé.

L'ÉCRIVAIN

Tiens. Et tu penses que je vais croire ça ?

LA GRISETTE

Tu n'es pas obligé de me croire.

L'ÉCRIVAIN, *près d'elle.*

Tu rougis ? Comment savoir : on n'y voit rien ! C'est curieux, je ne me souviens plus de ton visage.

LA GRISETTE

Je te remercie bien !

L'ÉCRIVAIN, *sérieux.*

Écoute c'est presque inquiétant, tu es comme un rêve que j'aurais fait et dont le souvenir serait devenu flou. Et pourtant tu es là, je peux te toucher, te respirer... proche et lointaine à la fois. C'est un peu macabre comme situation.

LA GRISETTE

Mais qu'est-ce que tu racontes ?

L'ÉCRIVAIN

Rien mon petit ange, rien. Où sont tes lèvres...
Il les embrasse.

LA GRISETTE

Tu ne veux pas allumer la lumière ?

L'ÉCRIVAIN

Non... *Il devient très tendre.* Dis-moi si tu m'aimes.

LA GRISETTE

Je t'aime beaucoup... oh beaucoup !

L'ÉCRIVAIN

Est-ce que tu as déjà aimé quelqu'un autant que moi ?

LA GRISETTE

Je te l'ai déjà dit : non. *Il l'embrasse.* Mais... qu'est-ce que tu fais... arrête...

L'ÉCRIVAIN

Représentons-nous un palais de maharadjah, en Inde.

LA GRISETTE

Oui ben, ils sont plus sages les maharadjahs que toi là-bas, c'est sûr !

L'ÉCRIVAIN

Divine cette bêtise ! Dis-moi mon petit cœur ça ne t'intéresserait pas de connaître mon nom ?

LA GRISETTE

Si, comment tu t'appelles ?

L'ÉCRIVAIN

Je ne vais pas te dire comment je m'appelle, mais je vais t'apprendre qui je suis.

LA GRISETTE

Comment ça ?

L'ÉCRIVAIN

Derrière l'homme que tu vois se cache un poète, et je vais te faire l'immense honneur de te révéler son identité.

LA GRISETTE

Ah bon, tu n'écris pas sous ton vrai nom ?

L'ÉCRIVAIN se rapproche d'elle.

LA GRISETTE

Ah ! Non ! Pas ça, non non.

L'ÉCRIVAIN

Ah ! Ce parfum qui se dégage de toi... Quel délice !

LA GRISETTE

Mais arrête, tu vas déchirer ma chemise.

L'ÉCRIVAIN

Enlève, enlève... À bas le superflu, revenons à l'essence même de notre corps, laissons parler l'animal qui est en nous !

LA GRISETTE

Robert arrête !

L'ÉCRIVAIN

Et maintenant, entrons dans notre palais des Indes !

LA GRISETTE

Dis-moi d'abord si tu m'aimes vraiment.

L'ÉCRIVAIN

Mais je t'adore. *L'embrasse ardemment.* Ma chérie, mon printemps... ma colombe... mon...

LA GRISETTE

Robert... Robert...

.....

L'ÉCRIVAIN
Béatitude surnaturelle... Je me nomme...

LA GRISETTE
Robert, Robert chéri !

L'ÉCRIVAIN
Je me nomme Biebitz.

LA GRISETTE
Pourquoi tu t'appelles Biebitz ?

L'ÉCRIVAIN
Je ne m'appelle pas Biebitz, c'est ainsi que l'on me
nomme... tu ne connais pas ce nom ?

LA GRISETTE
Non.

L'ÉCRIVAIN
Tu ne connais pas Biebitz ? Ah c'est charmant vrai-
ment ? Non mais tu dis ça pour rire. Tu connais forcé-
ment Biebitz, c'est évident.

LA GRISETTE
Jamais entendu parler !

L'ÉCRIVAIN
Tu ne vas pas au théâtre ?

LA GRISETTE
Oh si... l'autre jour j'y étais avec un... tu sais, avec
l'oncle de mon amie et mon amie et nous sommes allés
voir la *Cavalleria* à l'opéra.

L'ÉCRIVAIN

Hum, donc tu ne vas jamais au Burgtheater ?

LA GRISETTE

Non, les places sont trop chères.

L'ÉCRIVAIN

Si tu veux je t'en enverrai.

LA GRISETTE

Oh oui ! Tu n'oublieras pas ! Quelque chose de drôle, d'accord ?

L'ÉCRIVAIN

Tu n'aurais pas plutôt envie de te régaler avec une excellente tragédie ?

LA GRISETTE

Bof.

L'ÉCRIVAIN

Même si elle est de moi ?

LA GRISETTE

De toi ! Tu écris pour le théâtre !

L'ÉCRIVAIN

Attends, il nous faut un peu plus de lumière, je ne t'ai pas encore vue depuis que tu es devenue ma maîtresse !

Il allume une bougie.

L'ÉCRIVAIN

Tu es belle. Tu es la beauté. Tu es la naïveté et la fraîcheur. Tu es la candeur personnifiée.

LA GRISETTE

Oh Robert !

L'ÉCRIVAIN, *déplace la bougie.*

Tu es ce que je cherche depuis toujours. Tu n'aimes que moi. Tu m'aimerais même si je n'étais qu'un marchand de tapis. C'est merveilleux. Mais j'ai encore un doute, jure-moi que tu ne savais pas que j'étais Biebitz.

LA GRISETTE

Mais enfin, arrête avec cette histoire de Biebitz !

L'ÉCRIVAIN

Qu'est-ce que la gloire ! Non, oublie ce que je t'ai dit, oublie même le nom que je t'ai dit. Pour toi, je suis et je veux rester Robert. Je plaisantais. Je ne suis pas écrivain, je suis marchand de pralines et le soir je joue du piano dans la chorale de mon quartier.

LA GRISETTE

Attends, je perds le fil, et puis tu me regardes de façon si bizarre, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qui se passe ?

L'ÉCRIVAIN

C'est très curieux ce qui m'arrive mon trésor, je suis au bord des larmes. Tu m'émeus profondément. Restons ensemble, d'accord ? Ne nous quittons plus et aimons-nous pour l'éternité.

LA GRISETTE

Dis donc, c'est vrai que tu fais du piano dans la chorale de ton quartier ?

L'ÉCRIVAIN

Ne pose plus de questions. Si tu m'aimes, ne pose plus de questions. Dis-moi, est-ce que tu pourrais partir avec moi quelque temps ?

LA GRISETTE

Mais comment je pourrais ! Que dirait ma mère ? Et puis, sans moi tout irait de travers à la maison.

L'ÉCRIVAIN

Ah bon, c'est dommage, je nous imaginais si bien : toi et moi, quelque part, loin d'ici, vivant d'amour et d'eau fraîche, tout nus, dans une clairière... Et puis, un jour : des adieux déchirants, une séparation brutale et définitive.

LA GRISETTE

Tu parles déjà de se quitter, et moi qui croyais que tu m'aimais vraiment.

L'ÉCRIVAIN

Il est temps que tu te rhabilles.

LA GRISETTE se lève.

L'ÉCRIVAIN

Dis-moi mon enfant, est-ce que tu es heureuse ?

LA GRISETTE

Ça pourrait aller mieux.

L'ÉCRIVAIN

Je crois que tu ne me comprends pas. Tu m'as déjà assez parlé de ta situation familiale. Je sais bien que tu n'es pas une princesse. Mais en dehors de cela ? Est-ce que tu te sens vivre ? Je veux dire, vivre au sens premier du terme.

LA GRISETTE

Tu n'aurais pas un peigne ?

L'ÉCRIVAIN, *se dirige vers la toilette, lui donne le peigne, observe* LA GRISETTE.

Mon Dieu, que tu es belle ! Reste ici encore un peu,
reste. Je vais aller chercher quelque chose à manger et...

LA GRISETTE

Non, il est tard.

L'ÉCRIVAIN

Il n'est même pas neuf heures.

LA GRISETTE

Oh là là ! Neuf heures ! Il faut que je me dépêche.

L'ÉCRIVAIN

Quand est-ce qu'on se revoit ?

LA GRISETTE

Quand est-ce que tu as envie de me revoir ?

L'ÉCRIVAIN

Demain.

LA GRISETTE

Quel jour sommes-nous demain ?

L'ÉCRIVAIN

Samedi.

LA GRISETTE

Oh, je ne peux pas, il faut que j'emmène ma petite sœur
voir son tuteur.

L'ÉCRIVAIN

Donc dimanche... hum... dimanche... le dimanche. Je
vais t'expliquer quelque chose. Je ne suis pas Biebitz, mais
Biebitz est mon ami. Je te le présenterai un jour.
Dimanche on joue une pièce de Biebitz au théâtre ; je t'en-
verrai un billet et je viendrai te chercher à la sortie.

LA GRISETTE

Cette histoire de Biebitz, je n'y comprends vraiment plus rien.

L'ÉCRIVAIN

Je ne te connaîtrai véritablement que lorsque je saurai ce que tu as ressenti pendant cette pièce.

LA GRISETTE

Voilà... je suis prête.

L'ÉCRIVAIN

Viens, ma chérie.

Ils s'en vont.

VIII

L'ÉCRIVAIN ET LA COMÉDIENNE

L'ÉCRIVAIN

Oh...

LA COMÉDIENNE

Que se passe-t-il ?

L'ÉCRIVAIN

Je n'arrive pas à allumer la lumière. Mais au fond nous n'en avons pas besoin. Regarde, la lune illumine la pièce de ses rayons éclatants. Magnifique !

LA COMÉDIENNE s'affale au bord de la fenêtre, les mains jointes.

L'ÉCRIVAIN

Qu'est-ce qui te prend ?

LA COMÉDIENNE se tait.

L'ÉCRIVAIN

Mais enfin qu'est-ce que tu fabriques ?

LA COMÉDIENNE, indignée.

Tu ne vois pas que je prie ?

L'ÉCRIVAIN

Tu crois en Dieu ?

LA COMÉDIENNE

Bien sûr, je ne suis pas une créature impie moi.

L'ÉCRIVAIN

Ah bon !

LA COMÉDIENNE

Viens à côté de moi, mets-toi à genoux. Prie. Cela ne te fera pas de mal.

L'ÉCRIVAIN s'agenouille à côté d'elle et la prend dans ses bras.

LA COMÉDIENNE

Sauvage ! *Elle se lève.* Sais-tu, au moins, à qui ma prière était adressée ?

L'ÉCRIVAIN

À Dieu je suppose.

LA COMÉDIENNE

Eh bien non, c'est toi que je priais en secret.

L'ÉCRIVAIN

Pourquoi as-tu regardé par la fenêtre alors ?

LA COMÉDIENNE

Dis-moi plutôt : où m'as-tu encore traînée, séducteur ?

L'ÉCRIVAIN

Mais ma chérie, c'était ton idée. C'est toi qui avais envie de campagne.

LA COMÉDIENNE

Et alors ? N'ai-je pas eu raison ?

L'ÉCRIVAIN

Certes, c'est ravissant ici. Dire qu'on est à deux heures de Vienne et pas un bruit, pas âme qui vive. C'est la solitude totale. Et quel paysage !

LA COMÉDIENNE

Dis-moi, tu sais que tu pourrais écrire de belles choses si tu avais un tant soit peu de talent.

L'ÉCRIVAIN

Tu es déjà venue ici ?

LA COMÉDIENNE

Si je suis déjà venue ici ? Ha ! J'ai vécu ici pendant des années !

L'ÉCRIVAIN

Avec qui ?

LA COMÉDIENNE

Avec Fritz bien sûr.

L'ÉCRIVAIN

Ah bon !

LA COMÉDIENNE

J'ai idolâtré cet homme.

L'ÉCRIVAIN

Tu me l'as déjà dit.

LA COMÉDIENNE

Viens ici, donne-moi un baiser !

L'ÉCRIVAIN l'embrasse.

LA COMÉDIENNE

Et maintenant nous allons nous dire bonne nuit. Adieu,
mon amour.

L'ÉCRIVAIN

Qu'est-ce que tu veux dire ?

LA COMÉDIENNE

Eh bien, je vais me coucher !

L'ÉCRIVAIN

Oui j'ai bien compris, mais où vais-je dormir, moi ?

LA COMÉDIENNE

Il y a certainement beaucoup de chambres libres dans
cet hôtel.

L'ÉCRIVAIN

Les autres ne présentent aucun attrait pour moi. Je
ferais mieux d'allumer la lumière à présent, tu ne crois
pas ?

LA COMÉDIENNE

Si cela t'amuse.

L'ÉCRIVAIN, *allume la lampe qui est posée
sur la table de nuit.*

Quelle belle chambre ! Dis-moi, les gens ont l'air très
pieux par ici, regarde : que des portraits de saints... Ce
serait intéressant de passer quelque temps parmi ces gens...
c'est un autre monde. Au fond nous sommes trop centrés
sur nous-mêmes.

LA COMÉDIENNE

Arrête de dire n'importe quoi et passe-moi mon sac, là,
sur la table.

L'ÉCRIVAIN

Voilà, mon unique.

LA COMÉDIENNE *prend une petite image encadrée du sac
et la pose sur la table de nuit.*

L'ÉCRIVAIN

Qu'est-ce que c'est ?

LA COMÉDIENNE

C'est la Madone.

L'ÉCRIVAIN

Tu l'as toujours avec toi ?

LA COMÉDIENNE

Oui, c'est un talisman. À présent, va-t'en Robert !

L'ÉCRIVAIN

Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette lubie ?

LA COMÉDIENNE

Je veux que tu t'en ailles.

L'ÉCRIVAIN

Et quand suis-je supposé revenir ?

LA COMÉDIENNE

Dans dix minutes.

L'ÉCRIVAIN, *lui fait un baisemain.*

Au revoir !

LA COMÉDIENNE

Où vas-tu ?

L'ÉCRIVAIN

Je vais faire les cent pas devant ta fenêtre. J'aime à me promener la nuit, dehors. C'est là que me viennent mes

meilleures idées. Si près de toi je serai pour ainsi dire enveloppé de ta présence, drapé de ton art...

LA COMÉDIENNE

Tu parles comme un abruti...

L'ÉCRIVAIN, *douloureux*.

Il y a des femmes qui diraient peut-être... comme un poète.

LA COMÉDIENNE

Mais va-t'en à la fin ! Et garde ta poésie pour toi, pas la peine de la faire partager à la serveuse.

LA COMÉDIENNE se déshabille. Une fois déshabillée, elle va à la fenêtre, regarde en bas, il est là ; elle lui dit à voix basse « Viens ! »

L'ÉCRIVAIN monte en courant, se précipite vers elle. Entre-temps LA COMÉDIENNE s'est mise au lit et a éteint la lumière.

LA COMÉDIENNE

Maintenant tu peux te mettre à côté de moi et me raconter quelque chose.

L'ÉCRIVAIN

Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

LA COMÉDIENNE

Eh bien, je ne sais pas... Qui trompes-tu en ce moment ?

L'ÉCRIVAIN

Malheureusement pour moi, je n'ai encore trompé personne ce soir.

LA COMÉDIENNE

Rassure-toi, moi aussi je trompe quelqu'un.

L'ÉCRIVAIN

Alors tu trompes Benno, ton partenaire.

LA COMÉDIENNE

Mais enfin ! Cet homme-là n'aime même pas les femmes... il a une liaison avec son facteur, tout le monde le sait !

L'ÉCRIVAIN

Non ? Ce n'est pas vrai ?

LA COMÉDIENNE

Donne-moi plutôt un baiser !

L'ÉCRIVAIN l'enlace.

LA COMÉDIENNE

Mais qu'est-ce que tu fais ?

L'ÉCRIVAIN

Pourrais-tu cesser de me torturer deux minutes.

LA COMÉDIENNE

Écoute-moi Robert, je te fais une proposition. Viens dans mon lit.

L'ÉCRIVAIN

J'accepte !

LA COMÉDIENNE

Viens vite.

L'ÉCRIVAIN

Oui... tu sais, si ça ne tenait qu'à moi, j'aurais déjà... Tu entends ?

LA COMÉDIENNE

Quoi ?

L'ÉCRIVAIN

Le chant des cigales.

LA COMÉDIENNE

Tu ne vas pas bien, il n'y a pas de cigales ici.

L'ÉCRIVAIN

Mais si, écoute.

LA COMÉDIENNE

Bon, tu viens ou pas !

L'ÉCRIVAIN

Me voilà.

Il se couche dans son lit.

LA COMÉDIENNE

Et maintenant reste sage... Chut... pas bouger.

L'ÉCRIVAIN

Mais qu'est-ce qui te prend ?

LA COMÉDIENNE

Tu meurs d'envie de faire l'amour avec moi, n'est-ce pas ?

L'ÉCRIVAIN

C'est assez évident, non ?

LA COMÉDIENNE

Es-tu au courant qu'il y a un nombre incalculable d'hommes qui sont dans le même cas que toi ?

L'ÉCRIVAIN

Il me semble pourtant que je suis le mieux placé à l'heure actuelle.

LA COMÉDIENNE

Alors qui est-ce que je trompe ?

L'ÉCRIVAIN

Qui ?... Moi peut-être...

LA COMÉDIENNE

Mon cœur, je crois que tu devrais te faire opérer du cerveau.

L'ÉCRIVAIN

Jamais vu... quelqu'un que tu ne connais pas, quelqu'un qui t'est destiné mais que tu ne rencontreras jamais.

LA COMÉDIENNE

Je t'en prie, cesse de parler comme dans un roman de gare.

L'ÉCRIVAIN

N'est-ce pas curieux... de penser que toi aussi tu es un être de chair et de sang... toi aussi tu attends l'âme sœur... mais je préfère ne pas le savoir... ce serait comme te démystifier... viens, viens... viens...

.....

LA COMÉDIENNE

C'est tout de même mieux que de jouer dans des pièces débiles... tu ne trouves pas ?

L'ÉCRIVAIN

Je trouve que de temps en temps tu joues aussi dans des pièces valables.

LA COMÉDIENNE

Prétentieux ! Je parie que tu fais allusion à ton chef-d'œuvre ?

L'ÉCRIVAIN

Oui !

LA COMÉDIENNE, *sérieuse.*

Tu as raison, c'est une pièce magnifique !

L'ÉCRIVAIN

Tout à fait !

LA COMÉDIENNE

Oui, tu es un génie Robert !

L'ÉCRIVAIN

À propos, pourquoi n'as-tu pas joué avant-hier soir ?

LA COMÉDIENNE

Je voulais t'agacer.

L'ÉCRIVAIN

Pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

LA COMÉDIENNE

Tu as été arrogant.

L'ÉCRIVAIN

Comment ça ?

LA COMÉDIENNE

Tout le monde au théâtre te trouve arrogant.

L'ÉCRIVAIN

Bon.

LA COMÉDIENNE

Mais je leur ai dit : cet homme-là a bien le droit d'être arrogant.

L'ÉCRIVAIN

Et qu'ont-ils répondu ?

LA COMÉDIENNE

Comment veux-tu que je le sache ? Je n'adresse la parole à personne.

L'ÉCRIVAIN

Ah bon.

LA COMÉDIENNE

D'ailleurs ils veulent tous ma mort ! Mais ils ne m'auront pas.

L'ÉCRIVAIN

Ne pense pas aux autres, et dis-moi que tu m'aimes.

LA COMÉDIENNE

Je n'ai jamais aimé vraiment qu'un seul homme.

L'ÉCRIVAIN, *la serre dans ses bras.*

Mon...

LA COMÉDIENNE

Fritz.

L'ÉCRIVAIN

Robert, je m'appelle Robert. Qu'est-ce que je représente pour toi, si tu penses encore à Fritz, en ce moment ?

LA COMÉDIENNE

Toi, tu es un caprice.

L'ÉCRIVAIN

Ravi de l'apprendre.

LA COMÉDIENNE

Tu devrais être fier.

L'ÉCRIVAIN

Je ne vois pas pourquoi.

LA COMÉDIENNE

Alors comment vont les cigales ? Est-ce qu'elles chantent encore ?

L'ÉCRIVAIN

Tu ne les entends pas ?

LA COMÉDIENNE

Non mon chou, ce sont des grenouilles !

L'ÉCRIVAIN

Tu te trompes ; les grenouilles coassent.

LA COMÉDIENNE

Tu es la chose la plus têtue que j'aie jamais vue !
Embrasse-moi ma grenouille !

L'ÉCRIVAIN

S'il te plaît, ne m'appelle pas comme ça. Ça m'énerve !

LA COMÉDIENNE

Comment veux-tu que je t'appelle ?

L'ÉCRIVAIN

Je te signale que j'ai un nom : Robert.

LA COMÉDIENNE

Ah non, c'est trop moche ce nom-là !

L'ÉCRIVAIN

Et pourtant c'est le mien.

LA COMÉDIENNE

Eh bien Robert, embrasse-moi... Ah ! *Elle l'embrasse.*
Alors, heureux, ma grenouille ? *Elle ricane.*

L'ÉCRIVAIN

Me permettrais-tu d'allumer une cigarette ?

LA COMÉDIENNE

Donne-m'en une aussi.

Il prend deux cigarettes, les allume et lui en donne une.

LA COMÉDIENNE

Tu ne m'as pas dit un mot sur hier soir.

L'ÉCRIVAIN

Je n'étais pas au théâtre.

LA COMÉDIENNE

Tu plaisantes je suppose.

L'ÉCRIVAIN

Pas du tout. Après ton annulation d'avant-hier, j'ai sup-
posé que tu étais encore malade et je suis resté chez moi.

LA COMÉDIENNE

Tu as raté quelque chose.

L'ÉCRIVAIN

Tant pis.

LA COMÉDIENNE

C'était sensationnel : un tournant dans l'histoire du
théâtre !

L'ÉCRIVAIN

Hum !... Et avant-hier encore si malade.

LA COMÉDIENNE

Oui j'étais malade et tu sais de quoi : de désir pour toi.

L'ÉCRIVAIN

Je croyais que tu n'avais pas joué pour m'agacer.

LA COMÉDIENNE

Mais qu'est-ce que tu sais de mon amour pour toi ?
Figure-toi que j'ai passé une nuit entière bouillante de
fièvre... Quarante !

L'ÉCRIVAIN

Pour un caprice, c'est beaucoup.

LA COMÉDIENNE

Un caprice ? Je meurs d'amour pour toi et tu appelles
ça un caprice !

L'ÉCRIVAIN

Et Fritz... ?

LA COMÉDIENNE

Fritz ?... Ne me parle pas de ce raté !

IX

LA COMÉDIENNE ET LE COMTE

LA COMÉDIENNE

Ah ! Monsieur le comte !

LE COMTE

Votre maman m'a autorisé, sinon je...

LA COMÉDIENNE

Je vous en prie, entrez.

LE COMTE, *lui baise la main.*

Mes hommages mademoiselle.

LA COMÉDIENNE

Asseyez-vous, monsieur le comte.

LE COMTE

Votre maman m'a dit que vous étiez malade, rien de grave, j'espère ?

LA COMÉDIENNE

Rien de grave ! J'ai failli mourir !

LE COMTE

Bonté divine ! Est-ce possible ?

LA COMÉDIENNE

En tout cas, c'est très aimable à vous de me rendre visite.

LE COMTE

Et dire qu'hier soir vous avez joué comme une déesse...

LA COMÉDIENNE

Oui, c'était une belle représentation.

LE COMTE

Fantastique !... Les spectateurs étaient tout émerveillés. Quant à moi je ne vous en parle même pas.

LA COMÉDIENNE

Merci pour vos belles fleurs.

LE COMTE

Mais je vous en prie, mademoiselle.

LA COMÉDIENNE, *désignant des yeux un grand panier de fleurs, qui est posé sur une petite table à côté du lit.*
Les voilà.

LE COMTE

On vous a littéralement couverte de cadeaux !

LA COMÉDIENNE

J'ai laissé toutes ces babioles dans ma loge. Je n'ai emporté que vos fleurs.

LE COMTE, *lui baisant la main.*

C'est très aimable à vous.

LA COMÉDIENNE, *soudain, prend la sienne et l'embrasse.*

LE COMTE

Mais mademoiselle.

LA COMÉDIENNE

N'ayez pas peur monsieur le comte, cela ne vous engage à rien.

LE COMTE

Vous êtes une femme étrange... on pourrait presque dire énigmatique.

LA COMÉDIENNE

Mademoiselle Birken doit être plus facile à déchiffrer.

LE COMTE

C'est vrai qu'elle est assez transparente, mais je ne la connais que vaguement.

LA COMÉDIENNE

Ha !

LE COMTE

Vous pouvez me croire. Mais vous, vous êtes si mystérieuse. Je regrette d'ailleurs de ne pas avoir eu le plaisir de vous voir sur scène avant-hier soir.

LA COMÉDIENNE

Oui, c'est regrettable.

LE COMTE

Mais voyez-vous mademoiselle, c'est compliqué d'aller au théâtre. Cela ne coïncide pas du tout avec mon emploi du temps. J'ai l'habitude de dîner tard et la fin de mon dîner ne correspond pas avec le début de la pièce...

LA COMÉDIENNE

Eh bien, dorénavant, vous dînerez plus tôt !

LE COMTE

Oui, c'est une idée, ou ne pas dîner, car manger, au fond, ce n'est pas vraiment un plaisir.

LA COMÉDIENNE

Quels sont donc les plaisirs auxquels vous goûtez encore, jeune vieillard ?

LE COMTE

Figurez-vous que je me pose souvent la question. Mais je ne suis pas un vieillard. Il doit y avoir une autre raison.

LA COMÉDIENNE

Vous croyez ?

LE COMTE

Oui. Mon ami, le comte Lulu, prétend que je suis un philosophe. Selon lui, je pense trop.

LA COMÉDIENNE

Oui, penser... c'est bien ça le malheur.

LE COMTE

J'ai trop de temps libre, alors je pense. Vous savez mademoiselle, je croyais qu'en étant transféré à Vienne ce serait mieux. Ici, il y a de quoi se divertir, on peut se changer facilement les idées. Mais au fond ce n'est pas très différent de là-bas.

LA COMÉDIENNE

Où ça là-bas ?

LE COMTE

En Hongrie.

LA COMÉDIENNE

Qu'est-ce que vous fabriquez en Hongrie ?

LE COMTE

Je faisais mon devoir, mademoiselle.

LA COMÉDIENNE

On doit devenir fou là-bas.

LE COMTE

Mais pourquoi ? On a bien plus de choses à faire qu'ici. Former des recrues, dresser des chevaux et puis, contre toute attente, ce pays est fascinant. C'est très beau, la basse plaine et son merveilleux coucher de soleil. Si j'étais peintre je les peindrais. Mais je vous ennue mademoiselle ?

LA COMÉDIENNE

Pas du tout, je me régale.

LE COMTE

Vous savez mademoiselle, avec vous on peut discuter, Lulu me l'avait dit, c'est rare.

LA COMÉDIENNE

Oui, c'est sûr qu'en Hongrie...

LE COMTE

Oh les gens sont partout pareils, là où il y en a le plus, la cohue est plus grande, voilà toute la différence. Dites-moi mademoiselle, est-ce que vous aimez les gens ?

LA COMÉDIENNE

Aimer ? Je les déteste ! Je ne peux pas les voir ! Je ne vois jamais personne d'ailleurs. Je suis toujours seule, personne n'entre dans cette maison.

LE COMTE

C'est exactement ce que je me suis dit : vous êtes une misanthrope. Ce doit être souvent le cas avec les artistes...

Enfin, vous avez de la chance, au moins vous savez pourquoi vous vivez.

LA COMÉDIENNE

Qui vous a dit ça ? Je n'ai pas la moindre idée de pourquoi je vis !

LE COMTE

Mais le succès ? La gloire ?

LA COMÉDIENNE

Ah ! Parce que c'est ça le bonheur ?

LE COMTE

Je vous en prie mademoiselle, le bonheur n'existe pas. Ce sont les choses dont on parle le plus qui n'existent pas. Tenez, l'amour par exemple...

LA COMÉDIENNE

Là, vous avez raison.

LE COMTE

Le plaisir... l'ivresse... Oui d'accord, c'est concret, ce sont des choses qui existent, qui sont ressenties. Si je prends du plaisir, eh bien je sais que je prends du plaisir, de même si je suis ivre... Et puis quand c'est fini eh bien c'est fini !

LA COMÉDIENNE

Mais revenons-en à l'amour.

LE COMTE

Quand on y croit, il s'en trouve toujours une qui vous aime.

LA COMÉDIENNE

Mademoiselle Birken, par exemple.

LE COMTE

Je ne sais vraiment pas pourquoi vous me parlez encore de cette mademoiselle Birken.

LA COMÉDIENNE

Elle est votre maîtresse.

LE COMTE

Qui vous a dit cela ?

LA COMÉDIENNE

Tout le monde le sait.

LE COMTE

Sauf moi, c'est étrange.

LA COMÉDIENNE

Vous vous êtes battu en duel pour elle.

LE COMTE

J'ai peut-être même été tué sans m'en apercevoir.

LA COMÉDIENNE

Approchez-vous.

LE COMTE

Si vous le permettez.

LA COMÉDIENNE

Venez. *Elle lui passe la main dans les cheveux.* Je savais que vous viendriez ce soir.

LE COMTE

Pourquoi ?

LA COMÉDIENNE

Je l'ai su hier soir, au théâtre.

LE COMTE

Vous m'avez vu de la scène ?

LA COMÉDIENNE

Mon Dieu ! N'avez-vous pas senti que je ne jouais que pour vous ?

LE COMTE

Pour moi ? J'ignorais totalement que vous m'aviez remarqué.

LA COMÉDIENNE

Dès que je vous ai vu, j'ai été subjuguée par votre élégance.

LE COMTE

Oh, mademoiselle.

LA COMÉDIENNE

« Oh, mademoiselle » ! Mais enlevez-moi ce vilain manteau !

LE COMTE

Si vous me permettez.

LE COMTE enlève son manteau et le pose à côté du lit.

LA COMÉDIENNE

Et embrasse-moi à la fin.

LE COMTE l'embrasse, elle ne le lâche pas.

LA COMÉDIENNE

J'aurais préféré ne jamais te connaître.

LE COMTE

Je ne suis pas de cet avis.

LA COMÉDIENNE

Monsieur le comte, vous êtes un poseur !

LE COMTE

Moi, mais pourquoi ?

LA COMÉDIENNE

Vous n' imaginez pas le nombre d'hommes qui se damneraient pour être à votre place !

LE COMTE

Mais je suis très heureux.

LA COMÉDIENNE

Ah bon, je croyais que le bonheur n'existait pas. Pourquoi me regardez-vous comme ça ? Je vous fais peur, monsieur le comte ?

LE COMTE

Je vous l'ai déjà dit mademoiselle, vous m'intriguez.

LA COMÉDIENNE

Oh, fiche-moi la paix avec ta philosophie... viens ici. Et maintenant, demande-moi quelque chose... n'importe quoi... Tu es trop mignon pour qu'on puisse te refuser quoi que ce soit.

LE COMTE

Alors, je vous demande la permission, *en embrassant la main de la comédienne*, de pouvoir revenir ce soir.

LA COMÉDIENNE

Ce soir... mais je joue.

LE COMTE

Après le spectacle.

LA COMÉDIENNE

Tu ne me demandes rien d'autre ?

LE COMTE

Le reste, je le demanderai après le spectacle.

LA COMÉDIENNE, *blessée*.

Tu pourras demander longtemps, espèce de mégalomane.

LE COMTE

Écoutez... Je veux dire, écoute, nous avons été francs l'un envers l'autre... Je trouverai cela beaucoup plus beau ce soir après le spectacle... Ce serait plus agréable que maintenant où j'ai l'impression que la porte peut s'ouvrir à tout instant.

LA COMÉDIENNE

Elle ne s'ouvre pas de l'extérieur.

LE COMTE

Nous ne devrions pas prendre le risque de gâcher quelque chose, qui pourrait s'avérer très beau.

LA COMÉDIENNE

Qui pourrait !...

LE COMTE

Bon, pour dire la vérité, l'amour le matin ne me dit rien.

LA COMÉDIENNE

Tu es l'homme le plus bizarre que j'aie jamais rencontré.

LE COMTE

Je ne parle pas des femmes ordinaires... Mais une femme comme toi ne se savoure pas avant le petit-déjeuner.

LA COMÉDIENNE

Mon Dieu, tu es vraiment trop mignon !

LE COMTE

Tu me comprends, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ainsi que j'imagine la chose.

LA COMÉDIENNE

Alors, comment imagines-tu la chose ?

LE COMTE

Eh bien... je t'attendrai ce soir, après le spectacle, dans une voiture, ensuite nous irons souper quelque part...

LA COMÉDIENNE

Je ne suis pas mademoiselle Birken.

LE COMTE

Je n'ai pas dit cela. Mais moi j'ai besoin d'une certaine ambiance. Et je trouve que de rentrer tous les deux après un bon souper cela permet de rentrer dans l'ambiance.

LA COMÉDIENNE

Et que se passe-t-il une fois que nous sommes « dans l'ambiance » ?

LE COMTE

Eh bien... Les événements suivent leur cours normal...

LA COMÉDIENNE

Viens près de moi. *Il se rapproche.* Encore plus près.

LE COMTE, *s'installant sur le lit.*

Ce lit a un délicieux parfum... c'est du réséda n'est-ce pas ?

LA COMÉDIENNE

Il fait chaud ici, tu ne trouves pas ?

LE COMTE se penche et embrasse le cou de LA COMÉDIENNE.

LA COMÉDIENNE

Oh, monsieur le comte, c'est contraire à votre programme.

LE COMTE s'enhardit.

LE COMTE

Un programme ? Je n'ai pas de programme, moi.

LA COMÉDIENNE le serre contre elle.

LE COMTE

Il fait vraiment très chaud.

LA COMÉDIENNE

Tu trouves ? Et si sombre, comme s'il faisait nuit... C'est le soir, c'est la nuit. Ferme les yeux, s'il fait trop clair. Viens !... Viens !...

LE COMTE ne s'oppose plus.

.....
LA COMÉDIENNE

Alors que dis-tu de cette ambiance, petit prétentieux ?

LE COMTE

Tu es un vrai démon.

LA COMÉDIENNE

Et toi tu caches bien ton jeu ! Bon, sais-tu ce que je vais te dire à présent ?

LE COMTE

Quoi donc ?

LA COMÉDIENNE

Que je ne veux plus jamais te revoir !

LE COMTE

Pourquoi ?

LA COMÉDIENNE

Tu es trop dangereux pour moi ! Tu me rends folle et puis tu restes planté, là, devant moi, comme si de rien n'était.

LE COMTE

Mais...

LA COMÉDIENNE

Cher comte, je viens tout de même de m'offrir à vous, je vous prierais de ne pas l'oublier !

LE COMTE

Je ne l'oublierai jamais.

LA COMÉDIENNE

Bon, et ce soir ?

LE COMTE

Comment cela ce soir ?

LA COMÉDIENNE

Il me semble que tu voulais m'attendre après le spectacle ?

LE COMTE

Oui, eh bien disons plutôt après-demain.

LA COMÉDIENNE

Qu'est-ce que ça veut dire, après-demain ? Il était question de ce soir.

LE COMTE

Ça n'aurait pas grand sens. Je veux dire philosophiquement parlant.

LA COMÉDIENNE

Fiche-moi la paix avec ta philosophie. Quand je veux de la philosophie je lis des livres.

LE COMTE

On n'apprend jamais rien dans les livres.

LA COMÉDIENNE

C'est vrai ! C'est pourquoi tu devrais plutôt m'attendre ce soir. Et pour ce qui est de philosopher ne t'inquiète pas, on s'arrangera.

LE COMTE

Alors, si tu me permets, je viendrai te chercher avec ma voiture...

LA COMÉDIENNE

Tu m'attendras ici, dans ma chambre.

LE COMTE

Après le spectacle.

LA COMÉDIENNE

Bien sûr.

Il remet son manteau.

LA COMÉDIENNE

Que fais-tu ?

LE COMTE

Je crois qu'il est temps pour moi de prendre congé. Pour une visite de courtoisie, je me suis peut-être un peu attardé.

LA COMÉDIENNE

Ce soir ce ne sera pas une visite de courtoisie.

LE COMTE

Tu crois ?

LA COMÉDIENNE

Compte sur moi. Et maintenant embrasse-moi mon petit philosophe. Voilà, séducteur, joli cœur, voleur d'âmes, vieux putois... *Après l'avoir embrassé plusieurs fois violemment, elle le repousse brusquement.* Monsieur le comte, ce fut un honneur !

LE COMTE

Mes hommages mademoiselle. *À la porte.* Au revoir.

LA COMÉDIENNE

Adieu, la Hongrie !

X

LE COMTE ET LA PROSTITUÉE

LE COMTE *se lève dans un sursaut. Il est allongé sur le divan miteux de la chambre de LA PROSTITUÉE. Il regarde autour de lui.*

Comment suis-je arrivé ici ? *Il tente de se lever.* Oh mon Dieu ma tête ! Hier soir j'étais avec Lulu... Nous sommes sortis... Nous nous sommes retrouvés dans ce café... Nous avons bu... Et puis, plus rien ! *Il s'aperçoit de la présence de LA PROSTITUÉE dans le lit.* Qui est cette fille ? Est-ce que nous aurions ? Non je m'en souviendrais. Je vais lui laisser un peu d'argent sur la table et m'en aller. *Il la regarde.* C'est étonnant comme toutes les femmes sont semblables dans leur sommeil : innocentes et pures comme des enfants... Bon allons, ne nous attardons pas ! *Il sort quelques billets de sa poche, LA PROSTITUÉE se réveille à ce moment-là.*

LA PROSTITUÉE, *se réveille.*

Mais... qui est là ? Il est tôt ? Ah ! C'est toi mon chou.

LE COMTE

Bonjour. Tu as bien dormi ?

LA PROSTITUÉE, *s'étire.*

Ah, viens là. Bisou, bisou.

LE COMTE, *se penche vers elle, revient à la raison, s'en va.*
J'allais partir.

LA PROSTITUÉE

Bon ben salut, repasse quand tu veux.

LE COMTE

Oui, au revoir. Tu ne veux pas me donner ta main ?

LA PROSTITUÉE *lui tend la main à travers le drap.*

LE COMTE, *lui prend la main et l'embrasse
mécaniquement, il s'en rend compte, sourit.*

Comme une vraie princesse. D'ailleurs, si on...

LA PROSTITUÉE

Pourquoi tu me regardes comme ça ?

LE COMTE

En regardant ton visage là maintenant, on ne se douterait pas du tout que... Au réveil toutes les femmes ont ce même air d'innocence... On pourrait s'imaginer bien des choses, si seulement ça n'empêchait pas le pétrole.

LA PROSTITUÉE

Tu as raison, cette lampe c'est un vrai cauchemar !

LE COMTE, *s'assoit sur le lit.*

Dis-moi, est-ce que tu es heureuse ?

LA PROSTITUÉE

Quoi ?

LE COMTE

Je veux dire, est-ce que tu vas bien ?

LA PROSTITUÉE

Oh, moi, ça va toujours bien.

LE COMTE

Mais tu n'as jamais pensé à faire autre chose ?

LA PROSTITUÉE

Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

LE COMTE

Tu es une très jolie fille. Tu pourrais avoir un amant par exemple.

LA PROSTITUÉE

Oh, t'inquiète ! C'est pas ça qui manque !

LE COMTE

Oui, je sais, mais je veux dire, un seul, qui t'entretienne, pour que tu ne sois pas obligée d'aller avec n'importe qui.

LA PROSTITUÉE

Je ne vais pas avec n'importe qui. Dieu merci, je n'ai pas besoin de ça. Non, moi, je choisis.

LE COMTE regarde autour de lui.

LA PROSTITUÉE, *s'en aperçoit.*

Le mois prochain nous déménageons en ville.

LE COMTE

Nous ? Qui ça nous ?

LA PROSTITUÉE

Ben, la patronne et les autres filles, qui habitent ici.

LE COMTE

Il y en a d'autres qui...

LA PROSTITUÉE

Là, à côté... tu n'entends pas... c'est Milli, elle était au café avec moi, hier soir. Elle va ronfler comme ça jusqu'à dix heures du soir. Et puis, elle se lève et va au café.

LE COMTE

Mais c'est une vie épouvantable.

LA PROSTITUÉE

Oh oui. D'ailleurs la patronne la dispute souvent. Moi je ne suis pas comme ça : à midi je suis dans la rue.

LE COMTE

Mais que fais-tu à midi dans la rue ?

LA PROSTITUÉE

Ben à ton avis ? Je fais le trottoir.

LE COMTE

Ah oui... bien sûr... *Il se lève, sort son portefeuille, pose un billet sur la table de nuit.* Adieu !

LA PROSTITUÉE

Tu t'en vas déjà... Salut... À bientôt.

LE COMTE, *s'arrête.*

Dis-moi, tout t'est égal, n'est-ce pas ?

LA PROSTITUÉE

Quoi ?

LE COMTE

Je veux dire, tu n'as plus aucun désir.

LA PROSTITUÉE, *bâille.*

Oh ce que j'ai sommeil !

LE COMTE

Tu te fiches qu'ils soient jeunes ou vieux...

LA PROSTITUÉE

Pourquoi tu me demandes ça ?

LE COMTE

Ça y est... je sais qui tu me rappelles.

LA PROSTITUÉE

Je ressemble à quelqu'un ?

LE COMTE

Incroyable... Dis-moi est-ce que tu veux bien te taire pendant une minute. *Il la regarde.* Exactement le même visage, les mêmes yeux.

Soudain, il l'embrasse sur les yeux.

LA PROSTITUÉE

Ben...

LE COMTE

C'est dommage que tu... ne sois rien d'autre... Tu pourrais être heureuse.

LA PROSTITUÉE

Tu es exactement comme Franz.

LE COMTE

Qui est Franz ?

LA PROSTITUÉE

Le serveur du café.

LE COMTE

Pourquoi suis-je exactement comme Franz ?

LA PROSTITUÉE

Lui aussi il dit tout le temps que je pourrais être heureuse, et que je devrais l'épouser.

LE COMTE

Pourquoi ne le fais-tu pas ?

LA PROSTITUÉE

Oh non... je n'ai pas envie de me marier ! Pas question ! Plus tard, peut-être.

LE COMTE

Ces yeux... tout à fait les yeux de... Tu vas penser que je suis fou, mais j'aimerais encore embrasser tes yeux. *Il embrasse ses yeux.* Et maintenant au revoir, je m'en vais.

LA PROSTITUÉE

Salut...

LE COMTE, *à la porte.*

Dis-moi... ça ne te surprend pas ?

LA PROSTITUÉE

Quoi donc ?

LE COMTE

Que je ne veuille rien.

LA PROSTITUÉE

Tu n'es pas du matin, voilà tout.

LE COMTE

Bon... Alors au revoir, je viendrai te voir bientôt.

LA PROSTITUÉE, *les yeux fermés.*

Ça marche.

LE COMTE

Vers quelle heure es-tu ici habituellement ?

LA PROSTITUÉE

Je suis toujours dans le coin. Suffit de demander Léocadia.

LE COMTE

Léocadia... quel joli nom. Alors au revoir. *Il repart à la porte.* Dis-moi Léocadia, ça t'arrive souvent qu'on te quitte comme ça ?

LA PROSTITUÉE

Comment ça ?

LE COMTE

Comme moi ?

LA PROSTITUÉE

Tu veux dire tôt le matin ?

LE COMTE

Non... je veux dire... est-ce que cela t'est déjà arrivé que quelqu'un passe la nuit avec toi et ne te demande rien.

LA PROSTITUÉE

Non, ça ne m'est jamais arrivé.

LE COMTE

Alors, quel effet ça te fait ? Tu crois que tu ne me plais pas ?

LA PROSTITUÉE

Pourquoi je ne te plairais pas ? Je t'ai bien plu cette nuit !

LE COMTE

Tu me plais maintenant aussi.

LA PROSTITUÉE

Cette nuit, je te plaisais plus.

LE COMTE

Pourquoi dis-tu cela ?

LA PROSTITUÉE

Mais enfin ! Tu ne te rappelles de rien ou quoi ?

LE COMTE

Mais... cette nuit ? Ne me suis-je pas effondré sur le divan ?

LA PROSTITUÉE

Si... mais avec moi.

LE COMTE

Avec toi ?

LA PROSTITUÉE

Oui, tu ne te souviens pas ?

LE COMTE

J'ai... nous deux... Nous avons... Ah d'accord...

LA PROSTITUÉE

Mais tu t'es endormi en moins de deux.

LE COMTE

Ah je me suis... C'était donc ça...

LA PROSTITUÉE

Oui mon chou. Dis donc, t'as dû t'en prendre une bonne, pour avoir tout oublié !

LE COMTE

Bon... il y a tout de même une vague ressemblance...
Adieu...

Il s'en va.

LE COMTE, *pour lui-même.*

Et pourtant cela aurait été tellement plus beau si je n'avais fait que lui embrasser les yeux... J'aurais ainsi vécu une aventure... Le destin ne l'aura pas voulu.

Il sort.

LA PROSTITUÉE *éteint la lampe.*

FIN

Stock,
éditeur depuis 1708

Édition : Impression, publication d'un Ouvrage, d'un livre, action par laquelle on le met au jour.
Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, 1690.

Édition : Impression, publication d'un Ouvrage, d'un livre. [...] On le dit en parlant des personnes qui ont procuré l'*édition*, ou des Imprimeurs mêmes. Ce volume est de l'*édition* de Plantin. L'*édition* est d'un bon critique.
Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, 1727.

Éditeur : Auteur, homme d'étude qui a soin de l'édition de l'ouvrage d'un autre, et pour ordinaire d'un Auteur ancien ; car *Éditeur* ne se dit ni des ouvriers Imprimeurs, ni d'un Auteur qui imprime ses propres ouvrages.
Dictionnaire de Trévoux, 1743.

Éditeur : Celui qui prend soin de l'Édition d'un ouvrage. (Un *Éditeur* doit être au fait de la matière que traite l'ouvrage qu'il veut publier. Ce livre a eu un ou plusieurs *Éditeurs*.)
Pierre Richelet, *Dictionnaire de la langue française ancienne et moderne*, 1759.

Éditeur : Celui qui fait imprimer l'ouvrage d'autrui en se donnant quelques soins pour l'édition. [...] Par extension, les

libraires prennent quelquefois le titre d'*éditeurs* des ouvrages qu'ils publient à leurs frais.

Dictionnaire de l'Académie française, 1849.

Éditeur : Celui qui se charge d'éditer des ouvrages, à des conditions convenues avec les auteurs [...]. Lettré qui publie l'ouvrage d'un autre, qui en revoit le texte, et souvent l'accompagne de notes.

Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1866-1876.

Éditeur : Celui qui publie l'ouvrage d'un autre. [...] Particulièrement, libraire qui publie un livre à son compte ; et, adjectivement, libraire-éditeur. M. Hachette est l'éditeur de ce dictionnaire.

Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1863-1877.

Éditeur : On entend par ce mot : 1. l'homme de lettres qui revoit et publie les ouvrages d'un autre, ou même qui révisé les siens propres ; 2. le libraire qui publie à ses frais l'ouvrage d'un auteur. Dans la première classe, on peut ranger la plupart des commentateurs et des philologues, tant anciens que modernes [...]. Parmi les seconds, qu'on appelle aussi libraires-éditeurs, il faut citer les [...] Didot, les Panckoucke, [...] L. Hachette, [...] etc.

M.-N. Bouillet, *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, 1880¹.

Éditer : [...] 1. Faire paraître (un texte qu'on présente, annote, etc.) [...] 2. Publier et mettre en vente (un texte imprimé). [...]

1. Ces définitions ont été réunies par Pascal Durand et Anthony Glinoyer dans *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique*, préface de Hubert Nyssen, Bruxelles-Paris, Les Impressions nouvelles, 2005, p. 13.

Éditeur, trice : [...] 1. Personne (homme de lettres, érudit) qui travaille à la parution d'un texte. [...] 2. Personne (ou société) qui assure la publication et la mise en vente (d'ouvrages imprimés). [...]
Le Nouveau Petit Robert de la langue française, 2008.

Si Pierre-Victor Stock a donné son nom à la maison d'édition à la fin du XIX^e siècle, l'histoire a commencé un siècle et demi plus tôt, le 8 mai 1708, lorsque André Cailleau fut reçu libraire. De successions en rachats de fonds, de la librairie du quartier Saint-Jacques jusqu'aux éditions Stock, rue de Fleurus, le fil ne s'est jamais cassé durant trois cents ans. Cette trace, ininterrompue, s'est poursuivie à travers des hommes et des femmes, libraires, éditeurs, traducteurs, mais surtout à travers des livres et des auteurs : la doyenne des maisons d'édition françaises est riche d'un prestigieux catalogue dans les domaines français et étranger. Les trois cents ans de Stock offrent l'occasion de renouer avec son passé, sans nostalgie.

Que savons-nous, nous qui travaillons dans cette maison, de son histoire, de sa mémoire, de la vie de ceux et celles qui l'ont bâtie puis consolidée ? Que savons-nous de l'édition au XVIII^e siècle, alors que les supports se dématérialisent, que l'impression numérique s'impose ? Cette histoire, c'est dans les archives, les livres de souvenirs, les bibliothèques, que nous l'avons cherchée. Exhumant les archives nous avons retrouvé des photos en noir et blanc, des visages aujourd'hui oubliés, des lettres manuscrites,

des contrats signés de Thomas Mann ou de Jean Cocteau. Mais, de successions en déménagements, d'incendie en inondation, ne demeurent que des traces éparses, des fragments que nous avons tenté de rassembler ici en un court historique, que nous espérons le plus exact possible. Nous laissons à des chercheurs passionnés le soin d'écrire une autre histoire des éditions Stock.

Si les hommes et les femmes ont changé, si les contextes historiques se sont transformés, il nous semble que la même passion demeure, le même goût pour les mots, la transmission des savoirs, la connaissance des cultures. La volonté de défendre la qualité des textes et la liberté des auteurs. De faire entendre la voix du monde et des mondes intérieurs.

Cette histoire est celle des livres et des écrivains, de la librairie et de l'imprimerie, de l'édition à Paris, cette histoire est la nôtre autant que celle de nos lecteurs.

*André Cailleau,
à l'aube du siècle des Lumières*

L'histoire des éditions Stock débute à l'aube du siècle des Lumières, le 8 mai 1708, lorsque André Cailleau est reçu libraire à Paris¹.

De cette année 1708, Saint-Simon, observant la cour, écrit que, si elle « commença par les grâces, les fêtes et les plaisirs, on ne verra que trop tôt qu'elle ne continua pas longtemps de même² ». Le très long règne de Louis XIV s'achève sans gloire. Le « malheur des armes » frappe alors le royaume de France qui glisse funestement au bord de l'abîme³. Le pays est engagé dans la guerre de Succession d'Espagne ouverte depuis 1701 et, au cours de l'année

1. Augustin-Martin Lottin, *Catalogue chronologique des libraires et des libraires imprimeurs de Paris, depuis l'an 1470 jusqu'à présent*, Paris, J.-R. Lottin, 1789. Pour l'identification de la plupart des imprimeurs de l'Ancien Régime et du début du XIX^e siècle cités par la suite, cf. Jean-Dominique Mellot et Élisabeth Queval, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500-vers 1810)*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2004, ainsi que la base de données BN-Opale Plus de la BnF.

2. Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, *Mémoires*, tome VI, chapitre VIII, sur <http://rouvroy.medusis.com>.

3. Pierre Goubert, *Louis XIV et Vingt Millions de Français*, Paris, Fayard, 1966 Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », 2005, p. 298.

1708, les armées françaises, à bout de forces, sont repoussées de toutes parts. « Le royaume entièrement épuisé, les troupes point payées, et rebutées d'être toujours mal conduites [...]; les finances sans ressource, [...] la France ressemble à une arche chancelante et prête à tomber¹. » En janvier 1709 le froid qui s'abat menace de la mettre définitivement à terre : le pays connaît un « grand hyver » si terrible qu'on dit que l'eau et même le vin se figent dans les verres avant que d'être bus, que tous les arbres fruitiers, noyers, oliviers et vignes, périssent. À Paris, la Seine se transforme en serpent de glace, et, comme ses concitoyens, André Cailleau, qui vit au cœur de la ville, sur la rive gauche du fleuve, du côté de la rue Saint-Jacques, souffre du ravitaillement rendu impossible pendant trois mois, puis de la débâcle de la Seine qui inonde les quais. Le dégel du grand hiver, qui s'accompagne de famines et d'épidémies, laisse vingt-quatre mille morts dans la capitale et plus d'un million dans le royaume. On meurt dans les villes et les villages, dans les jardins et sur les chemins, à même les pavés. En août, une émeute de la faim est violemment réprimée à Paris.

Dans cette France affaiblie, menacée sur ses frontières, mais point encore révoltée, le commerce se porte mal, et assurément celui des livres. En 1686 Colbert a limité à trente-six le nombre d'imprimeries à Paris, et la production éditoriale est ralentie. Autour de 1700 le climat littéraire est morose, même si restent en mémoire les éclats de la querelle des Anciens et des Modernes qui a enflammé la littérature à la fin du siècle précédent, jetant dans la bataille Bossuet, Racine, Boileau ou La Fontaine contre

1. Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, *Mémoires*, tome VII, chapitre VII, *op. cit.*

Perrault ou Fontenelle. Avec la mort de Boileau en 1711, puis les disparitions de Fénelon et Malebranche en 1715, s'achèvera la littérature française du XVII^e siècle, baroque et classique, et sonnera celle du XVIII^e, préfigurée par Fontenelle et Bayle : bientôt les lumières perceront les ténèbres. En 1708 Montesquieu a près de vingt ans, le jeune Voltaire étudie à Louis-le-Grand ; Rousseau et Diderot naîtront dans les cinq ans à venir. En 1715, lorsque Louis XIV meurt, l'avènement de Louis XV annonce un XVIII^e siècle éclairé où vont triompher le rationalisme philosophique et le progrès des sciences, une critique de l'ordre social et de l'ordre religieux.

De 1715 à sa mort en 1751, André Cailleau est l'acteur et le spectateur d'un « premier » siècle des Lumières philosophe : *Les Lettres persanes*, *Zadig*, *L'Esprit des lois*, bientôt le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Si la fabrication des livres n'évolue guère sous l'« Ancien Régime typographique », le libraire constitue une figure majeure de la vie littéraire et un diffuseur des idées nouvelles, dans un Paris devenu capitale culturelle et intellectuelle de l'Europe.

À l'heure où Cailleau ouvre sa boutique, dans les premières lueurs du XVIII^e siècle, Paris présente déjà un nouveau visage. Même si durant le règne de Louis XIV, la Cour, et toute la vie politique, était localisée à Versailles, la ville s'est largement développée, intégrant les faubourgs Saint-Antoine, du Temple, Montmartre, Saint-Marcel et Saint-Jacques, et les quartiers du Luxembourg et de Saint-Germain-des-Prés. Dans un souci d'ordre et de clarté, selon l'esprit classique, on y a construit des places et des monuments, nettoyé les rues et créé une surveillance de police.

Cependant il faut imaginer une ville pleine de bruits et de fureur, jusque dans ses ruelles, où surgissent et se mêlent vie, misère et mort. Les visiteurs étrangers relatent dans leurs récits de voyage la brutalité de cette capitale¹ : les va-et-vient incessants de la foule, les dangers de la circulation, les activités menaçantes des détresseurs, le bruit assourdissant des vendeurs criant ou jurant, des charrettes et des fers des chevaux fracassant les pavés, la saleté malodorante des rues empuanties d'une boue si crasse qu'elle oblige les femmes à relever leur robe. La Seine elle-même est une rue, sale et agitée. Couverte de bateaux, de grèves et de ports, elle assure le ravitaillement de toute la population. On voit des lavandières et des pêcheurs à la ligne sur ses berges boueuses, et des joutes de bateleurs.

Il faut imaginer des rues sans nom, éclairées aux chandelles, et des enseignes coiffant les façades : bottes géantes, cafetières immenses, images de saints. Dans la rue Saint-Jacques, les enseignes des libraires et des imprimeurs se nomment À la Bible d'or, À la Lanterne, Au Compas, À la Longue Allée ou Au Pélican.

Malgré les réaménagements et les nouvelles constructions, les maisons des bourgeois et des artisans, demeurées dans les vieux quartiers, se pressent hautes et étroites, avec leurs fenêtres exigües et inégales, noircies de fumée ou emplies d'humidité. On en voit de pareilles dans le quartier de l'Université, entre les rues des Mathurins, de la Harpe, des Grès et Saint-Jacques, où se pressent la plupart des collèges, des écoles et des asiles. Le quartier est animé par les étudiants, les gens de lettres et les hommes du livre (maîtres, apprentis et ouvriers des ateliers). Les libraires et les imprimeurs, d'une part, les doreurs et les relieurs,

1. Arlette Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 1992, p. 16.

d'autre part, appartiennent à des communautés très organisées, regroupées dans le quartier des Écoles ou Quartier latin. Travaillant sous le contrôle de l'Université, ils ont le devoir de résider dans ses parages. Autour de la rue Saint-Jacques se trouvent donc les ateliers et les boutiques des plus grands libraires, et, dans les rues adjacentes, de plus modestes ; les arrière-cours bruissent des gémissements des presses, lourdes elles ébranlent les sols des maisons. On en voit jusqu'à l'église Saint-Séverin et près de Notre-Dame, où se vendent les livres religieux, et jusqu'au quai des Augustins, en face du Pont-Neuf. Certains libraires tiennent étal au Palais. C'est sur son grand perron que le bourreau brûle les livres condamnés par le parlement de Paris.

Dans cette France de l'Ancien Régime le roi est au cœur des institutions. Depuis le début de la Réforme, le livre est soumis à la censure, dès 1521 pour les livres religieux, plus tard pour les livres profanes ; toute impression, à partir du milieu du XVI^e siècle, requiert l'autorisation du pouvoir royal sous forme de privilèges. Les édits prévoient des peines sévères : confiscation des ouvrages, fouet et même pendaison... La peine de mort subsiste encore, en 1728 on la réduira à la marque, au carcan et aux galères avant de la rétablir dans le principe en 1757. Rappelons qu'Antoine Augereau, imprimeur, éditeur et graveur de caractères typographiques, fut accusé d'être l'auteur des Placards contre la messe, pendu en 1534 place Maubert, puis brûlé ainsi que ses livres. Plus près d'André Cailleau, Jean Ribou, qui tenait boutique sur le quai des Augustins et au Palais, fut embastillé pour commerce de livres prohibés et condamné à mort en 1669. Sa peine fut commuée en une condamnation aux galères, puis il fut gracié et simplement banni pour cinq années. Il devait être embastillé

une seconde fois. En 1694, les compagnons imprimeur et relieur Rambaut et Larcher furent pendus en place de Grève pour impression et diffusion de libelles contre Mme de Maintenon.

La publication des livres est soumise à un règlement strict, que renforce celui de 1723. Celui-ci maintient les privilèges et franchises accordés aux libraires et imprimeurs comme membres de l'Université et règle les conditions d'examen et d'admission des maîtres, la durée de l'apprentissage, les devoirs des ouvriers, auxquels il défend de faire aucune assemblée, coalition ou communauté ; il rappelle que les imprimeurs et libraires doivent être établis dans un périmètre soigneusement délimité incluant le quartier de l'Université ; que les impressions doivent être réalisées correctement, sur bon papier et en beaux caractères ; qu'aucun livre ne peut être publié sans approbation et privilège du roi, et la mention du nom de l'imprimeur et de celui du libraire ; que des exemplaires de chaque ouvrage imprimé doivent être fournis à la chancellerie et à la Bibliothèque du roi ; que la vente des livres est exclusivement attribuée aux libraires et imprimeurs ; que le syndic et les adjoints, élus tous les ans en assemblée générale, sont tenus de visiter les librairies et les imprimeries, d'assister à l'ouverture des ballots de livres qui doivent être apportés à la chambre syndicale, de saisir les ouvrages dangereux et de veiller à la stricte exécution des règlements.

Malgré les contraintes qu'imposent ces règlements, les libraires et imprimeurs parisiens ont des avantages. Bénéficiant de la politique colbertiste du livre, la librairie parisienne domine l'édition française depuis le XVII^e siècle, et Paris est devenue la capitale du livre. *A contrario* les monopoles, durables et exclusifs, des libraires et

imprimeurs sur des titres à succès ont favorisé la contrefaçon ou la publication illicite en province et à l'étranger.

Lorsque André Cailleau se présente à Paris (peut-être vient-il du Maine-et-Loire ou de la Vienne, d'où est originaire son nom), il suit le parcours de tout aspirant libraire. Un long chemin attend celui qui veut accéder à ce métier sans être fils de maître. Il doit être reçu maître après avoir suivi un apprentissage et un compagnonnage, à la différence du fils de maître qui, non astreint à l'apprentissage, est reçu à la maîtrise sur sa requête, de même pour le compagnon qui épouse à la fin de l'apprentissage la veuve ou la fille d'un maître.

Le 23 juillet 1702, André Cailleau, demeurant à Paris, rue Saint-Jacques, paroisse Saint-Séverin, devient donc l'apprenti de Jean-Baptiste II Coignard. Né dans les années 1680, il a moins d'une vingtaine d'années. Ayant passé contrat devant la chambre syndicale de l'imprimerie et de la librairie le 23 juin 1702, il reçoit son brevet d'apprentissage par lequel il s'oblige pour le temps de quatre années entières avec le sieur Jean-Baptiste Coignard, imprimeur et libraire à Paris, sans aucun denier déboursé de part ni d'autre. Un certificat du recteur de l'Université de Paris atteste qu'il est congru en langue latine et qu'il sait lire le grec. Conformément aux règlements de 1649 il est reconnu jeune, non marié, de bonne vie et mœurs, catholique, d'origine française. Des documents en font foi.

Imprimeur du roi en 1689 et imprimeur-libraire de l'Académie française comme son père, Jean-Baptiste II Coignard a bâti sa fortune sur l'édition et surtout la réédition de dictionnaires, tels le *Dictionnaire des arts et des sciences* de Thomas Corneille et le dictionnaire de Louis Moreri. En 1700 son imprimerie, l'une des plus importantes de la capitale, compte six presses et vingt et un

compagnons. La famille Coignard forme alors une dynastie favorisée par les lois royales qui, en limitant le nombre des imprimeries, avantage les successions familiales. Son fils prendra la suite des affaires.

André Cailleau connaît l'existence pénible de tout apprenti aspirant à la maîtrise. L'apprenti imprimeur vit un dur labeur durant ces années de formation. Si le maître lui fournit en général logement, nourriture et blanchissage, l'apprenti accomplit de nombreuses tâches : monter le papier au grenier, allumer les chandelles, chercher du bois ou de l'eau, nettoyer le poêle, laver les cuves à tremper le papier, étendre les feuilles d'imprimerie pour les sécher, faire les ordures, c'est-à-dire ramasser les caractères tombés sous les pieds des ouvriers, pour les recomposer ensuite, sans en faire des mots, puis les distribuer, ou les recaser, comme le raconte sur le mode satirique l'ancien apprenti Dufresne dans sa fameuse *Misère des apprentis imprimeurs* (1710) :

*Pendant que ces Messieurs déjeunent en repos,
Il faut aller en ville porter quelque épreuve ;
Soit qu'il vente ou qu'il neige, ou qu'il grêle ou qu'il pleuve...*

*Du Frondeur (le prote) m'envoie au Marchand de papier,
Du Marchand de papier, chez le Parcheminier.
De cruches, de balays c'est moi qui fais emplette.*

*J'entasse les papiers, je vuide le fourneau,
Et rinçant tous les seaux j'y mets de nouvelle eau.
J'amasse en un Panier toutes les baliures,
Et dès le lendemain, épluchant mes ordures,
Je jette chaque lettre au gré de son destin,
La méchante à la fonte et la bonne au castin.*

Par ailleurs, l'apprenti fait les commissions pour les compagnons chez le marchand de vin ou le fruitier, il dort peu, sur place, dans un « antre obscur ». Dans l'atelier, où s'affairent les ouvriers typographes, l'apprenti est un homme à tout faire soumis aux ordres ; il endure les mécontentements de chacun. Ancien ouvrier typographe, Rétif de La Bretonne le décrit dans *Monsieur Nicolas* comme « au-dessous d'un esclave, et censé n'avoir ni âme, ni sentiment, ni pudeur. C'était un vil instrument dont le compagnon faisait l'usage qu'il voulait¹ ».

À la suite de ses années d'apprentissage, André Cailleau travaille durant deux années auprès de Jean-Baptiste II Coignard. Ayant accompli sa formation, il se présente à la maîtrise.

Du 8^e May 1708,

Nous Syndic et Adjoint de la Communauté des libraires et imprimeurs de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra que ce jourd'huy nous avons reçu Maître Libraire en notre communauté Le Sieur André Cailleau, Apprenti de Sieur Jean-Baptiste Coignard, imprimeur du Roy et de l'Académie française, après qu'il nous est apparu de son âge au-dessus de vingt ans ; de son certificat de Monsieur Le Recteur de l'Université de Paris, en date du onze juin mille sept cent deux, signé Morus, par lequel il est dit que ledit Cailleau est congru en langue latine et sçait lire le Grec ; et qu'il nous a été présenté par ledit Sieur Coignard, et certifié par les Sieurs Pierre-Augustin LeMercier, ancien adjoint de notre communauté, Louis Coignard, Jean Mariette et Nicolas Simart, Imprimeurs et Libraires à Paris, qu'il est de bonnes vie et mœurs et faisant profession de la foy catholique, apostolique

1. Nicolas-Edme Rétif de La Bretonne, *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé*, Paris, Slatkine reprints, 8 volumes, 1988. Fac-similé de l'édition de Paris, 1794.

et romaine ; capable et ayant les qualités requises, suivant et conformément à nos nouveaux Statuts et Règlements du mois d'août 1686 Registrés en Parlement le 21 desdits mois et an en vertu desquels nous l'avons reçu pour exercer l'Art et Profession de Libraire : A la charge par ledit Cailleau d'observer lesdits Statuts, Règlements ou Arrêts, qu'il a dit bien sçavoir et promet de les observer et exécuter selon leur forme et teneur En foy de quoi il a conjointement avec nous et lesdits sieurs Présentateur et Certificateurs signé sur le livre de notre communauté. Après quoy nous luy avons délivré l'Extrait des présentes : Et luy avons déclaré qu'il ne pourra s'en servir qu'après avoir prêté les sermens par devant Monsieur le Lieutenant général de Police fait en notre Chambre Syndicale lesdits jour et an 8^e May 1708.

[En marge du texte :]

Réception du Sieur André Cailleau.
Ledit Sr a payé es mains de Monsieur Le Syndic la somme de six cents livres.
Ledit Sieur Cailleau a prêté le serment par devant Monsieur le Lieutenant de Police le 13 May 1708¹.

Après avoir réuni des fonds, acheté des livres, trouvé un logement, André Cailleau ouvre sa boutique qui porte l'enseigne À Saint André. Sa librairie changera de lieu, à la façon des Parisiens qui déménagent souvent : du quai des Augustins (1713-1719) à la place de la Sorbonne (1721-1724), de la place du Pont-Saint-Michel (1732) à la rue Saint-Jacques (1740-1751), elle ne quitte pas la rive gauche, le « pays latin » de l'Université dont les éditions Stock ne sont guère éloignées aujourd'hui.

1. Ce document figure dans le registre des délibérations de la communauté des libraires et imprimeurs de Paris au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France.

La librairie est fermée les dimanches et jours de fête. Les jours ordinaires, le libraire doit ouvrir ses portes, ou les fermer d'un seul loquet, afin que le syndic ou les adjoints puissent procéder aux visites trimestrielles, surveiller les ventes, s'assurer qu'il n'y a nulle contrefaçon, nulle impression illicite.

Habituellement situées en rez-de-chaussée, « les librairies sont des lieux clos, sans vitrines, l'ouverture sur la rue se faisant le cas échéant par un auvent rabattable formant tablettes. Le mobilier [...] comprend des étagères de rayonnages, une échelle ou un escabeau, des tables servant de présentoirs, quelques sièges, parfois des éléments de décoration¹ ». Le reste dépend de la taille de la librairie, on peut y trouver un bureau avec des usuels, des archives, un local pour entreposer des livres.

Dans sa boutique, Cailleau conseille les clients qu'il approvisionne en volumes de fonds et d'assortiment : aristocrates, bourgeoisie des offices, ecclésiastiques et hommes d'affaires. Il est l'intermédiaire « obligé et officiel » entre le public et les livres. La boutique de librairie et l'atelier d'imprimerie font partie de l'animation de la vie culturelle. Afin de faire connaître ses publications, il imprime un catalogue qu'il diffuse en province ou qu'il place à la fin d'un ouvrage. Il reçoit les commandes et les expédie. Il a parfois l'occasion de vendre ses livres à l'étal dans plusieurs foires, comme les colporteurs. Il est certainement aidé dans ces tâches par sa femme Antoinette-Pérette, qui, comme la plupart des épouses de libraires, exclues des maîtrises, tiennent boutique.

André Cailleau fait paraître sous sa marque différents livres : soit des auteurs lui confient leurs textes pour qu'il

1. Frédéric Barbier, *Histoire du livre*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2006, p. 184-185.

les imprime et les diffuse, soit il commande des ouvrages originaux, ou des commentaires, à des hommes de lettres. En cela il fait œuvre d'« éditeur », terme non usité à l'époque au sens commercial, qu'on date du XIX^e siècle. Pour diminuer ses frais il s'associe parfois à des confrères : ainsi coïmprime-t-il avec Charles Huguier, son beau-père, *Voyage de l'Arabie heureuse par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge*, de La Roque, en 1715.

À cette époque beaucoup de libraires ont leur propre imprimerie. Et pareillement les imprimeurs jouent le rôle de libraire pour servir la demande et ouvrir des marchés. On trouve donc des libraires-imprimeurs ou imprimeurs-libraires, « type[s] extrêmement répandu[s] au XVIII^e siècle dans la vie littéraire duquel il[s] occupe[nt] une place clef¹ ».

Les procédures de fabrication du livre n'ont pas changé depuis le milieu du XVI^e, et restent assez similaires à celles d'aujourd'hui : du manuscrit aux épreuves, du correcteur au compositeur, jusqu'à l'impression, le vocabulaire de base du métier est plus ou moins resté le même, malgré les révolutions technologiques.

L'atelier moyen, tel celui décrit dans *l'Histoire du livre*, est situé dans une maison étroite à plusieurs étages, au centre de la ville, grouillante d'agitation. L'installation se fait souvent au rez-de-chaussée pour des raisons pratiques, ou à l'étage si le libraire est imprimeur. On peut trouver aussi un comptoir pour la comptabilité et la correspondance, des cabinets de travail pour des œuvres délicates. Le logement du libraire-imprimeur est situé à

1. Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, tome II, *Le Livre triomphant 1660-1830*, nouv. éd., Paris, Fayard/Éditions du Cercle de la librairie, 1990, p. 58.

l'étage, et souvent tout en haut les mansardes des domestiques et apprentis, et les feuilles imprimées mises à sécher sur des cordes d'étendage. Un magasin, ou, faute de place, un entrepôt proche, abrite la réserve de papier et les imprimés. Une salle s'ouvre aux pressiers pour tremper le papier qui sera imprimé le lendemain et laver les formes des caractères encrées.

Le maître, surnommé le bourgeois, traite avec ses clients, ordonne le travail qui sera suivi par le prote. On choisit le papier, le caractère des lettres et le format du livre en fonction du public visé et du marché convoité, pour des tirages qui s'élèvent de mille à deux mille exemplaires, puis on établit un devis, qui décidera du prix du livre, après calcul des différents coûts. Le papier, fourni par un papetier, est l'une des composantes les plus coûteuses. Il est fabriqué à partir de vieux linges de chanvre ou de lin appelés chiffons, déliés, nettoyés, mis à tremper plusieurs semaines, puis coupés et dérompus, enfin passés sous de gros maillets ferrés. La pâte obtenue est battue, puis mise à sécher dans des baquets. À nouveau travaillée elle est disposée dans des moules où se formeront les feuilles¹.

Le prote guide l'ouvrage des compositeurs et des pressiers, veille à la correction des épreuves, paie les ouvriers, surveille le nettoyage de l'atelier. Les ouvriers sont coiffés d'un bonnet de papier et portent un tablier. Ils ne quittent pas l'atelier pour manger et parlent l'argot de leur métier.

1. Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, tome II, *Le Livre triomphant 1660-1830*, op. cit., p. 36. Sur le travail de l'atelier voir aussi Philippe Minard, *Typographes des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 1989.

Près des fenêtres les compositeurs prennent les caractères rangés dans des casses et arrangent sur leur *compositeur* une ligne. Ils forment une page bien composée, mise dans un châssis de fer. La « forme » du livre achevée, l'imprimeur en tire des premières épreuves : les pressiers font rouler les presses, qui noircissent les feuilles d'une encre composée d'huile et de fumée et tirent des feuilles imprimées. Les épreuves sont ensuite relues et corrigées par le prote ou les compositeurs.

Plusieurs livres sont exécutés en même temps, mais à côté de ses « labeurs », l'atelier peut imprimer d'autres travaux dits de ville, comme des placards (affiches), des prospectus ou des cartons d'invitation.

Dans le catalogue publié par Cailleau en 1749¹, on trouve des « livres de fonds et d'assortiment, en français, parfois en latin et en italien, sur divers sujets, notamment de religion, de sciences et arts, d'histoire, et de littérature classique et moderne ; pièces de théâtre par recueils ou séparées ; recueil des airs tirés de ces pièces [...] par assortiment [...], toutes les pièces de théâtre avec leurs divertissements musicaux, à l'usage des comédiens amateurs ». À côté des doctes *in-folio*, on découvre des publications éphémères comme les almanachs : très populaires ils se vendent en France par centaines de milliers d'exemplaires. Ainsi, Cailleau publie l'*Almanach de Polymnie*, qui contient « la description du ciel, la vie des saints, l'Histoire de France sous Louis XV, l'Histoire de l'avenir, & plusieurs choses mystérieuses & incompréhensibles ».

Les publications de Cailleau révèlent un homme de son temps, ayant le goût des sciences et des livres de voyage,

1. Conservé à la BnF sous la cote delta 612 : *Catalogue des livres qui se vendent à Paris chez André Cailleau, libraire, rue Saint-Jacques...*, 1749.

de l'ésotérisme et de l'alchimie, des pays lointains. Citons des ouvrages techniques : *Traité des ponts* (1716) et *Traité de la construction des chemins*, d'Henri Gautier (1721); *Traité de physique sur la pesanteur universelle des corps*, du père Louis-Bertrand Castel (1724); des pièces de théâtre : *Avec les paniers, ou la Vieille Prétieuse*, comédie, de Marc-Antoine Legrand (1724); des livres d'histoire : *La Vie de Properce, chevalier romain*, de Gillet de Moivre (1746); des romans d'aventure : *Les Aventures du voyageur aérien*, de Marc-Antoine Legrand, les *Avantures de don Ramire de Roxas, et de dona Leonor de Mendoce*, tirées de l'espagnol, par Madame Le Givre de Richebourg (1737); des livres de voyage : *Voyage de Syrie et du Mont-Liban : [...] l'origine, la créance et les mœurs des peuples qui habitent ce pays [...]*, de Jean La Roque (1722); *Voyage fait par ordre du roy Louis XIV dans la Palestine, vers le Grand Émir, Chef des Princes Arabes du Désert, connus sous le nom de Bédouins, ou d'Arabes Scénites [...]*, du chevalier Laurent d'Arvieux (1717); *Histoire de Timur-Bec, connu sous le nom du Grand Tamerlan, empereur des Mogols & Tartares*, « écrite en persan par Cherefeddin Ali, auteur contemporain, traduite en français par feu Monsieur Pétis de La Croix » (1722); des livres d'alchimie : *Mémoires littéraires... plusieurs dissertations sur la pierre philosophale*, de Marc-Antoine Eidous (1750); *Bibliothèques des Philosophes chimiques*, de Jean Maugin de Richebourg (1741-1754, 3 volumes); des livres d'astrologie : *Sphère historique ou Explications des signes du zodiaque, des planètes, et des constellations, par rapport à l'histoire ancienne de diverses nations, le tout dégagé de fables*, d'Antoine Lartigaut (1716). À ces titres, il convient d'ajouter la traduction du chef-d'œuvre de John Milton, *Le Paradis perdu*, parue en 1729.

Cailleau publie également quelques traductions latines (tel le *Commentaire littéral sur le prophète Isaïe*, par Louis de Carrières, dans une traduction de Louis-Isaac Lemaistre de Sacy [1713]). Mais les livres religieux, qui représentent encore une part importante de la production, voient leur proportion reculer au cours du siècle.

À la fin de chaque ouvrage imprimé figure le privilège du roi. Ainsi, *Traité des ponts*, d'Henri Gautier, paraît avec l'approbation censoriale du 23 décembre 1715 et le privilège royal du 23 mars 1716, enregistré à la communauté des libraires et imprimeurs de Paris (voir pages 166-167 du présent ouvrage).

La vente des livres est très réglementée, mais au cours du siècle, en réponse aux progrès de l'alphabétisation, il devient possible de s'en procurer plus facilement. Le marchand libraire ouvre souvent un cabinet de lecture afin de fidéliser sa clientèle. Les bibliothèques, très nombreuses à Paris, s'ouvrent progressivement au public et connaissent aussi un grand succès parmi les lettrés.

Comme en témoigne le fichier constitué par l'inspecteur de police et inspecteur de la librairie d'Hémery¹, Cailleau est « un très honnête homme », bien considéré par les autres membres de la communauté ; il est d'ailleurs nommé adjoint du syndic de la corporation d'août 1736 à août 1738. C'est un libraire assez modeste, au vu de sa production, plutôt réduite si l'on compte ses trente-trois années d'activité. Il est vrai que les dernières années de sa vie il ne s'occupe guère de sa librairie, laissant ses affaires à

1. Ce fichier est conservé au département des Manuscrits de la BnF, sous la cote ms. Fr. 22106, fol. 248 (notice consacrée à sa veuve et datée du 1^{er} janvier 1752 ; on l'y dit, à tort, décédé en 1750).

sa femme et à son gendre Nicolas-Bonaventure Duchesne quand celui-ci épouse sa fille¹. Une nouvelle génération se prépare : son fils André-Charles Cailleau, homme de lettres, incarne l'effervescence de la vie littéraire, et son gendre Duchesne, un nouveau type de libraire entreprenant et talentueux, qui annoncera le « libraire-éditeur ».

C'est son mariage avec la fille de Cailleau qui assure au futur éditeur de l'*Émile* une « mise de fonds » intéressante, comme en témoigne l'acte de mariage suivant :

Le 28 avril 1747, le sieur Nicolas Bonaventur Duchesne [...] libraire à Paris, demeurant quay de Conty, paroisse Saint André des Arts et fils du défunt Jacques Duchesne, bourgeois de la paroisse Saint Maurice, diocèse de Coutances, et de Simone Duval [...] à présent laveuse de laquelle il dit avoir le consentement, [en présence de] Sieur André Cailleau, libraire à Paris, et Dlle Antoinette Perette Huguier, son épouse, qu'il autorise par ces présentes – pour leur effet, demeurant à Paris, rue Saint Jacques paroisse Saint Benoist, stipulant pour Dlle Marie Antoinette Cailleau, leur fille, demeurante avec ses père et mère...

[Devant entre autres témoins : Jean-François Duchesne, René-Léonard Duchesne, Claude Letellier, sculpteur de la Comédie-Française.]

Les Sieur et Dlle Cailleau père et mère constituant en dot à la Dlle future épouse, leur fille, également et par moitié la somme de dix mille livres en marchandise de librairie [...]².

« La prospérité d'un libraire dépend alors de son fonds, constitué de son stock et des droits afférents à la publication (privilèges) », si le libraire est aussi éditeur. « Ces

1. L'inspecteur d'Hémery, dans la notice de la veuve Cailleau, note qu'« il ne faisait plus rien depuis qu'il a marié sa fille au nommé Duchesne [...] c'est lui qui a toute la charge de la boutique ».

2. Ce document figure dans les actes des notaires (Minutier central des notaires de Paris) des Archives nationales.



A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ;
le *Traité des Ponts & Chaussées* ; & je n'y ay rien
trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris le
23 Decembre 1715.

DELISLE.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre :
A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours
de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel,
Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs
Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, S A L U T. Nôtre
bien amé A N D R E ' C A I L L E A U, Libraire à Paris, Nous
ayant fait exposer qu'il luy auroit esté mis en main un Manuscrit
qui a pour titre, *Traité des Ponts & Chaussées*, & desireroit
donner au Public une *Dissertation sur les Culées, Piles, Voussoirs,*
Poussées des Ponts, &c. s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres
de Privilege pour la Ville de Paris seulement, Nous avons permis
& permettons par ces Presentes audit Cailleau de faire imprimer
ledit Livre en telle forme, marge, caractère, conjointement ou
séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre
& faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps
de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites
Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quel-
que qualité & contition qu'ils soient, d'en introduire d'impression
étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance ; & à tous Impri-
meurs, Libraires & autres, dans ladite Ville de Paris seulement ;
d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en tout ni en partie, &
d'y en faire venir, vendre, & debiter d'autre impression que de
celle qui aura esté faite pour ledit Exposant, sous peine de confis-
cation des Exemplaires contrefaits, & de mille livres d'amende
contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers
à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, &
de tous dépeas, dommages & interests : A la charge que ces Pre-
sentes seroient enregistrées tout au long sur le Registre de la Com-

Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'Impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beau caractère, conformément aux Règlemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliothèque publique, un dans celle de nostre Château du Louvre, & un dans celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur de Voysin, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : C A R tel est nôtre plaisir. D O N N É à Paris le vingt-troisième jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cens seize, & de nôtre Regne le premier. Signé, par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

Registred sur le Registre N° 3 de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 1045, N. 1381. conformément aux Règlemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Aoust 1703. A Paris, le 30 Mars 1716. Signé, DELAULNE, Syndic.

droits qui constituaient sous l'Ancien Régime une part importante des intérêts commerciaux de la profession, à Paris surtout, étaient distribués en parts de privilège, le tout entrant dans la dot des filles, servant d'arguments de négociation ou se vendant et s'échangeant un peu à la manière d'actions¹. » Cailleau a pu également revendre à Duchesne une partie de son fonds, l'autre partie revenant à son fils, André-Charles, né en 1731.

Lorsque André Cailleau meurt, en 1751, Antoinette-Pérette Cailleau tient la boutique rue Saint-Jacques durant deux années. Dans cette corporation masculine, les femmes n'ont accès ni à l'apprentissage ni à la maîtrise. Seules les veuves sont autorisées à poursuivre l'activité de leur défunt mari à condition de ne pas se remarier.

La veuve Cailleau (tel est le nom qui signe ses éditions) disparaît à l'âge de soixante ans. Durant sa courte activité elle publie quelques ouvrages. Notons que *L'Infortuné François, ou les Mémoires et aventures du marquis de Courtanges*, traduit de l'anglais, est publié en 1752 à Londres, chez Jean Nourse, libraire imaginaire. Ce pseudonyme, usurpant partiellement l'identité d'un libraire londonien, est utilisé pour dissimuler de nombreuses éditions, de Paris principalement, mais aussi d'Amsterdam, La Haye, Bruxelles, Berlin et Lyon. En 1751, la veuve Cailleau imprime avec son gendre, sous une fausse adresse, les *Lettres d'une société, ou Remarques sur quelques ouvrages nouveaux*, de Boulenger de Rivery,

1. Robert L. Dawson, article « libraire », in *Dictionnaire encyclopédique du livre*, sous la dir. de Pascal Fouché, Daniel Péchoin et Philippe Schuwer, et la responsabilité scientifique de Jean-Dominique Mellot, Alain Nave et Martine Poulain, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2005, p. 747.

Landon et Larcher. Elle poursuit par ailleurs la publication d'un périodique, *Lettres sur quelques écrits de ce tems*, repris par Duchesne.

Peu après la mort de sa mère, André-Charles Cailleau, reçu libraire à l'âge de vingt-deux ans, reprend l'enseigne À Saint André et une partie du fonds. Il devient imprimeur en 1772, à la suite de la mort de son beau-père Gabriel Valleyre, maître imprimeur. En 1788 il est l'imprimeur de l'académie de Richmond en Virginie et, en 1789, reconnu « l'un des imprimeurs-électeurs de la ville » de Paris. Il exerce comme libraire-imprimeur jusqu'à sa mort en 1798, tenant boutique successivement quai des Augustins, rue Saint-Jacques, rue du Foin-Saint-Jacques, au Palais, rue Saint-Séverin et rue Galande.

Vers 1755 le *Catalogue des livres de privilèges & d'assortimens qui se vendent chez André-Charles Cailleau, libraire à Paris, quay des Augustins, près le pont S. Michel, à l'Image S. André*, indique qu'il vend des « livres de fonds, généralement hérités de son père, et des livres d'assortiment, en français : littérature classique et surtout moderne, histoire, sciences pratiques et dévotion ; almanachs ; livres d'Église et de dévotion privée ; pièces de théâtre ». Il signale qu'il vend toutes les pièces de théâtre et les opéras comiques en recueils ou séparément, ainsi que différents usages religieux, et qu'il fait les prisées et ventes de bibliothèques ; il vend et achète toutes sortes de livres, édités en France ou à l'étranger.

Pendant les années révolutionnaires, André-Charles Cailleau publie notamment Vidaillet. Membre de la première assemblée électorale de Paris, réunie à partir d'octobre 1790, il se porte volontaire au 1^{er} bataillon de la garde nationale de Saint-Étienne-du-Mont.

André-Charles Cailleau est, par ailleurs, connu comme littérateur satirique et auteur dramatique. Il écrit des almanachs chantants, des comédies dont *Les Philosophes manqués* (1760) ; *Le Waux-Hall populaire, ou les Fêtes de la guinguette*, poème grivois et poissardi-lyri-comique en cinq chants, *Tançrède jugée par ses sœurs* (dont l'action se passe à la Comédie-Française et qui personnifie les tragédies de Voltaire), *Osaureus ou le Nouvel Abailard* (qui peint Rousseau comme un parasite cynique), des pièces critiques imprimées et non jouées, et même un opéra comique. L'un de ses premiers textes, une critique, scène par scène, de *Sémiramis*, la tragédie de Voltaire (1748), est imprimée par son père. Il écrit sous le nom du « Sancelrien tourangeau » un livre d'alchimie : *Clef du grand œuvre, ou Lettres du Sancelrien tourangeau*.

La lignée de libraires-imprimeurs se poursuit avec son fils, François-Paul-Valère Cailleau, né en 1773. Reçu libraire très jeune, à quinze ans, il travaille d'abord avec son père avant de s'établir à son compte jusqu'au début du XIX^e siècle, demeurant successivement rue Galande, rue de Bièvre, rue de la Harpe et rue Thomas-du-Louvre. Il est l'auteur d'un essai : *La Liberté de la presse considérée sous les rapports commerciaux...*, en 1799. Délaissant ses activités, il devient sous-préfet sous le Consulat et député au Corps législatif en 1806. Il meurt en 1845, et la dynastie des Cailleau libraires-imprimeurs cesse avec lui.

Pour suivre le fil de Stock, revenons alors sur les traces de Nicolas-Bonaventure Duchesne, qui reprend une partie du fonds d'André Cailleau et s'impose, en quelques années, comme l'un des grands libraires des années 1760.

Duchesne, éditeur de l'Émile

Né vers 1711, originaire de Saint-Maurice-en-Cotentin (dans la Manche), Nicolas-Bonaventure Duchesne est d'abord domestique chez l'imprimeur-libraire parisien Pierre Prault. Il commence vers 1744 à exercer la librairie sans avoir été reçu maître. Selon l'inspecteur d'Hémery il serait enfant trouvé, « fils de la Charité ». Lui se prétend fils d'un bourgeois de Coutances (où à la fin du XVI^e siècle s'établit l'imprimerie), comme l'atteste d'ailleurs son acte de mariage. Comme nombre de colporteurs de cette région, il serait venu s'installer dans la capitale. Le nombre réduit des libraires, vivant en petite communauté, face à une plus forte demande, suscite l'apparition de nouveaux venus, colporteurs de livres souvent interdits, qui deviennent, pour certains, des libraires reconnus.

En 1747 Duchesne épouse la fille d'André Cailleau, Marie-Antoinette, décrite comme « fort délurée » – selon l'inspecteur Joseph d'Hémery, en 1751 elle aurait pour amant Christophe Ballard, imprimeur du roi pour la musique, et serait une « maîtresse commère »¹. Selon cette

1. BnF, ms. fr. 22106.

source, Duchesne « de 5 pieds 4 pouces », « cheveux châtains clairs, barbe et sourcils de même, visage plein de taches de rousseur », est « un fort bon sujet qui entend bien ses affaires et qui fera sûrement quelque chose ».

Duchesne est reçu officiellement libraire en octobre 1751, sur ordre du chancelier, et malgré l'opposition de toute la communauté. Il a pour commis et associé Pierre Guy, originaire de Montpellier. Celui-ci aurait été engagé comme alloué en 1736 chez l'imprimeur-libraire Paulus-Dumesnil. En 1753 Nicolas-Bonaventure Duchesne reprend une partie du catalogue de son beau-père, mais non la boutique – dont André-Charles Cailleau poursuit le commerce – et crée sa propre enseigne : Au Temple du goût, rue Saint-Jacques. Après vingt années d'intense activité, Duchesne meurt accidentellement le 4 juillet 1765 : il aurait reçu sur la tête une pile de publications périodiques qui l'aurait mortellement blessé... mort exemplaire pour un libraire !

En une vingtaine d'années il a publié quelques œuvres célèbres et côtoyé une partie du monde culturel de son époque. Son nom est cité dans plusieurs correspondances littéraires, notamment dans les livres X et XI des *Confessions* de Rousseau, au sujet de l'affaire de l'*Émile*, que nous exposerons plus loin. Il est d'ailleurs l'éditeur de *La France littéraire* de Jacques Hébrail et Joseph de La Porte, sorte de répertoire du monde littéraire, qui lui assure de s'attacher une clientèle cultivée.

Duchesne devient l'un des maîtres de l'édition théâtrale, inaugurant une tradition qui perdurera chez ses successeurs. Peut-être a-t-il pris ce goût chez Pierre Prault, dont il fut l'employé. Celui-ci publia beaucoup de pièces et son fils fut l'un des éditeurs de Marivaux. Duchesne réimprime certaines pièces de l'auteur de *Marianne* : *La*

Réunion des amours, *L'Heureux Stratagème* ou *La Méprise*, parus chez Prault fils dans les années 1730. À côté des auteurs classiques, Molière, Racine, Thomas Corneille, il imprime les œuvres des dramaturges contemporains : Sedaine, Panard, Voisenon, Pinot-Duclos, Favart et sa femme Justine, La Harpe, Lesage, Crébillon fils, Vadé, tous fréquentant les salons ; et aussi le théâtre des philosophes : de nombreuses pièces de Voltaire dont *Tancredè*, tragédie jouée par les Comédiens-Français en 1760, et même *Narcisse ou l'Amant de lui-même*, une comédie de Jean-Jacques Rousseau. Comme de coutume à l'époque, ces pièces paraissent peu après leur représentation, dans l'un des grands théâtres parisiens qui attirent une foule nombreuse. Outre ce répertoire classique, on trouve maintes pièces légères jouées au théâtre de la foire Saint-Laurent, des vaudevilles, des opéras-comiques, d'obscur comédies dont les auteurs ne sont pas passés à la postérité. Ce mélange d'œuvres classiques et populaires¹ caractérise le fonds Duchesne. Spécialiste du théâtre, il n'en propose pas moins un catalogue varié : des traités de médecine, des atlas, des récits de voyage, des mémoires et des récits historiques. Comme nombre de libraires, il publie également des almanachs, des fables et des calendriers à fort tirage ; destinés à un très grand

1. En 1760, le catalogue de sa librairie indique : « *Ouvrages périodiques* », « *Catalogue d'almanachs nouveaux* » ; « *Livres de fonds et autres* » (*livres en français en divers genres : histoire, belles-lettres, architecture, religion, sciences*) ; « *Catalogue des théâtres nouveaux ou nouvellement réimprimés en 1759* » (*recueils*), « *Catalogue de musiques nouvelles relatives aux pièces de théâtres* », « *Catalogue des pièces des Comédies française & italienne, & Opéra-comique qui se vendent détachées* » ; « *Livres d'assortimens, qui se vendent dans la même boutique* » (*histoire, religion, art, belles-lettres, livres pratiques*) ; propose un assortiment de pièces de théâtre et d'autres ouvrages.

public (soixante mille exemplaires de l'*Almanach chantant* en 1765), ils sont une source de revenus faciles.

Enfin, hors le théâtre, Duchesne accorde une place particulière aux philosophes des Lumières : il publie notamment un *Portrait de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève*, les *Lettres de M. Rousseau de Genève à M...*, et un recueil d'estampes pour *La Nouvelle Héloïse*. La première « rencontre » entre Rousseau et Duchesne a lieu à l'occasion d'une pièce de Charles Palissot, qui raille les philosophes encyclopédistes. Rousseau explique dans ses *Confessions* : « La librairie Duchesne, qu'alors je ne connaissais pas, m'envoya cette pièce quand elle fut imprimée, et je soupçonne que ce fut par l'ordre de Palissot... je n'en pus supporter la lecture et, sans l'achever, je la renvoyai à Duchesne avec [une] lettre » (livre X). Peu de temps après, Duchesne devient l'éditeur de l'*Émile* dans des circonstances singulières.

Émile ou De l'éducation est, après *La Nouvelle Héloïse*, l'ouvrage de Rousseau le plus lu au XVIII^e siècle. Sa publication n'en est pas aisée, et Duchesne y joue un rôle important.

En 1761, Rousseau charge sa protectrice, Mme de Luxembourg, de traiter avec son libraire d'Amsterdam Marc Michel Rey, celui du *Contrat social*. Celle-ci préfère faire affaire avec autrui et, par l'intermédiaire de Malesherbes dont elle sollicite l'aide, puis du libraire Hippolyte-Louis Guérin, elle est présentée à Duchesne. Les libraires parisiens entreprenant de grandes publications tels des dictionnaires, il leur est plus difficile, et dangereux, d'imprimer les œuvres philosophiques et littéraires nouvelles, litigieuses, susceptibles de leur attirer les foudres des censeurs, ce qui laisse la place à des libraires

audacieux comme Duchesne¹. Fin août 1761, un contrat est établi entre Duchesne et Rousseau : celui-ci cède son manuscrit pour six mille livres, dont trois mille payables au comptant (c'est une bonne affaire pour Rousseau), et Duchesne s'engage à réaliser l'impression sur beau papier et en beaux caractères et à donner cent exemplaires à l'auteur. Ce contrat est transmis à M. de Malesherbes, directeur de la Librairie du royaume, qui, sans connaître le manuscrit, n'y apporte que de légères modifications. Pour contrer la censure, Duchesne fait imprimer l'ouvrage en Hollande, chez Jean Neaulme. Devenu possesseur du manuscrit, Duchesne demande permission de l'imprimer en France sans en prévenir l'auteur. Quoiqu'un censeur juge des changements nécessaires, l'édition se prépare en France. Mis au courant, Rousseau n'a de toute façon plus le temps d'agir et il croit compter sur la protection de Malesherbes. Recevant avec difficulté ses épreuves, Rousseau doute de la bonne foi de son libraire et imagine un complot des jésuites. Il veut alors reprendre son manuscrit.

Duchesne m'envoyait de temps à autre des modèles d'impression pour choisir ; quand j'avais choisi, au lieu de commencer, il m'en envoyait d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés sur le format, sur le caractère, et qu'il avait déjà plusieurs feuilles d'impression, sur quelque changement que je fis à une épreuve, il recommença tout, et au bout de six mois nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces essais je vis bien que l'ouvrage s'imprimait en France, ainsi qu'en Hollande, et qu'il s'en faisait deux éditions à la fois. Que pouvais-je faire ? Je n'étais plus maître de mon manuscrit.

1. Voir le livre de Jean-Paul Belin, *Le Mouvement philosophique de 1748 à 1789*, thèse de doctorat, Paris, Belin frères, 1913.

Rousseau fait alors appel à Malesherbes qui rend visite à Duchesne, et rassure le philosophe.

Je ne sais quel aveuglement, quelle sombre humeur, inspirée dans la solitude par un mal affreux, m'a fait inventer, pour en noircir ma vie et l'honneur d'autrui, ce tissu d'horreurs [...]. Je n'étais qu'un insensé.

Malesherbes répond à ce *mea culpa* :

Cette mélancolie sombre, qui fait le malheur de votre vie, est prodigieusement augmentée par la maladie et par la solitude, mais je crois qu'elle vous est naturelle et que la cause en est physique...

En février 1762, la moitié de l'*Émile* est prête, mais Malesherbes fait part bien tardivement de scrupules à Rousseau qui consent à des modifications sur son texte. Cependant, se refusant à changer la *Profession de foi du vicaire savoyard*, il propose de résilier son contrat avec Duchesne et de poursuivre l'impression en Hollande. Il est trop tard. Le livre est mis en vente le 27 mai, « relié en maroquin rouge », et paraît en France sous une permission tacite. Déjà une autre édition existe à Lyon ; sans en avoir averti l'auteur, Duchesne lui-même a traité avec un libraire de province. Le livre connaît un succès immédiat, mais le scandale éclate, et la publication est suspendue. Un arrêt du Parlement condamne le livre à être brûlé et l'auteur à être pris de corps. En novembre, la Sorbonne, y trouvant dix-neuf propositions hérétiques, condamne l'ouvrage. Prévenu qu'on vient le chercher, Rousseau s'enfuit.

« Je n'étais pas sans inquiétude pour ce pauvre Duchesne si Monsieur de Malesherbes venait à l'abandonner » : les craintes de Rousseau ne se confirment pas ; le

libraire n'est en rien menacé. Homme d'une certaine influence, Duchesne est un aventurier qui s'immisce jusqu'à la chancellerie et s'impose en intermédiaire dans les affaires compromettantes¹.

On lui accordait [...] des permissions tacites dans des cas délicats ou des privilèges pour les œuvres des auteurs à scandale. Il devint ainsi l'éditeur du théâtre de Voltaire, mais aussi de *La Henriade*, du *Siècle de Louis XIV*, et encore celui de *La Nouvelle Héloïse* [avec d'autres libraires]. Malesherbes s'adressa du reste à lui pour publier *l'Émile* dans des conditions particulièrement délicates².

L'Émile illustre les paradoxes du système de la censure royale alors que se publient les œuvres des philosophes avec permissions tacites, ou bien à l'étranger ou dans certaines villes de province, comme Rouen, ou encore sous des noms de libraires imaginaires. « Ce livre imprimé par les soins du Directeur de la Librairie », Malesherbes, qui est l'ami des philosophes dont il favorise et soutient les œuvres telle *l'Encyclopédie*, « puis condamné par le Parlement, l'archevêque, la Sorbonne, et qui n'en [est] pas moins lu et goûté par tout Paris, est un des exemples les plus typiques des contradictions de l'ancien régime³. »

Lors de plusieurs affaires, Duchesne se révèle un habile marchand. À l'occasion d'une édition du *Porte-Feuille trouvé, ou Tablettes d'un curieux*, Voltaire, dans une lettre à l'éditeur de Bouillon Pierre Rousseau du 24 février 1757,

1. Pierre Goubert et Daniel Roche, *Les Français et l'Ancien Régime*, tome II, *Culture et Société*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 225.

2. *Ibid.*, p. 352.

3. Jean-Paul Belin, *Le Mouvement philosophique de 1748 à 1789*, *op. cit.*, p. 175.

dit de ce recueil : « À l'égard de ce *Portefeuille trouvé*, c'est une rapsodie qu'un libraire affamé, nommé Duchesne, vend à Paris sous mon nom. C'est un nouveau brigandage de la librairie. On me mande que les trois quarts de ce recueil sont composez de pièces auxquelles je n'ay nulle part et que le reste est pillé des éditions de mes ouvrages et entièrement défiguré. »

Duchesne annonce un nouveau type de libraire, proche de la figure de l'éditeur, à la fois un financier et un intellectuel. À partir des années 1760 on voit apparaître des hommes qui ne sont pas nécessairement issus des familles d'imprimeurs-libraires et qui font pourtant grande carrière comme le célèbre Charles-Joseph Panckoucke. Durant de nombreuses années celui-ci contribue largement à diffuser les connaissances du XVIII^e siècle. Proche des philosophes et des intellectuels, il réédite avec succès l'*Encyclopédie* et initie une ingénieuse *Encyclopédie méthodique*. Sa maison, l'ancien hôtel de Thou, est le rendez-vous des gens de lettres. Par ailleurs, premier magnat de la presse, il diffuse le *Mercure de France* et *Le Moniteur*.

Duchesne incarne ce type du « libraire-éditeur » entreprenant. Dans les dernières années de son activité, face à la concurrence des nouveaux libraires du Palais-Royal, spécialisés comme lui dans le théâtre, et de ceux de province et de l'étranger, il « vend des ouvrages qui sont également publiés dans d'autres villes européennes » et collabore avec des libraires de province, afin de diffuser plus largement ses publications. Il rachète en 1764 le fonds du libraire parisien Laurent Durand, où prédominent les œuvres théâtrales. À sa mort il laisse une affaire très prospère à sa femme.

*La veuve Duchesne,
jusqu'aux lendemains de la Révolution*

Nous sommes en 1765, en pleine effervescence philosophique. Cette année-là Jean Calas est réhabilité grâce à Voltaire, et Diderot achève la rédaction de l'*Encyclopédie*.

Quand Marie-Antoinette Cailleau, veuve Duchesne, prend la succession de son mari, elle se retrouve à la tête d'un capital très important. Selon l'inventaire établi le 9 juillet 1765, Nicolas-Bonaventure Duchesne laisse trois enfants : Marie-Antoinette, quinze ans, Charles (Charlotte) Antoinette, treize ans, et Jean-Nicolas, huit ans, héritiers chacun d'une part égale. Le fonds de librairie est estimé en 503 lots à 263 257 livres. Plus de 460 titres sont répertoriés en plusieurs exemplaires, souvent en nombre : 1 420 *Noblesse commerçante*, 3 400 *Calendrier des commerçants*, 1 140 *Siècle littéraire de Louis XIV*, 1 502 *Nouvelle Héloïse* (4 vol.), 691 *Candide* (2 parties), 1 644 *Théâtre* de Voltaire, 1 278 *Œuvres* de Crébillon (3 vol.), 1 203 *Théâtre* de Marivaux (5 vol.), etc.

La veuve Duchesne travaille avec son commis et associé Pierre Guy jusqu'en 1775, durant la minorité de ses enfants, puis continue en son nom propre, au-delà de la majorité de son fils Jean-Nicolas. Elle tient l'enseigne Au

Temple du goût de 1765 à 1793, rue Saint-Jacques, puis rue des Grands-Augustins et rue Serpente. À partir de 1787, elle travaille officiellement en association avec son fils, qui est reçu libraire à trente ans. « [Elle] marie ses filles l'une à un ingénieur, frère de libraire [...], l'autre à un médecin, et s'acquitte en partie des dots qu'elle leur doit en usage des livres de sa boutique¹. »

La veuve Duchesne est une personnalité de la librairie : durant presque trente ans, elle propose un riche catalogue de nouveautés théâtrales. Elle fait partie des rares femmes à mener une importante activité éditoriale, faisant travailler jusqu'à cinq imprimeries à ses éditions. Perpétuant la tradition de théâtre de la maison Duchesne, elle poursuit la collaboration que nombre d'auteurs entretenaient avec son mari : Voltaire, Favart, Sedaine, Vadé, Poincette, Mme de Graffigny, l'abbé Prévost, Rousseau, Marivaux, et s'attache aussi Diderot et Rétif de La Bretonne. De Rousseau, elle publie le *Dictionnaire de musique*, de Beaumarchais, *Les Deux Amis*, *Eugénie*, une quatrième édition du *Barbier de Séville* ; par ailleurs, elle réédite *Le Legs*, *L'Épreuve* ou *La Seconde Surprise de l'amour* de Marivaux, et *Le Père de famille* de Diderot, ainsi que les pièces classiques de Molière, Corneille et Racine. Elle fait découvrir le nouveau théâtre allemand de Schiller avec *Les Voleurs*, en 1785, et, du côté italien, *Le Bourreau bienfaisant* de Goldoni, joué par les Comédiens-Français. Dans les dernières années, elle ajoute à son catalogue deux pièces d'Olympe de Gouges, considérée comme l'une des

1. Sabine Juratic, « Les femmes dans la librairie parisienne au XVIII^e siècle », in Frédéric Barbier, Sabine Juratic, et Dominique Varry (dir.), *L'Europe et le Livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1996, p. 271n.

premières féministes et défenseurs des droits humains : *Le Couvent, ou les Vœux forcés*, et *L'Esclavage des Noirs, ou l'Heureux Naufrage*.

Enfin, on trouve dans ses publications, outre des almanachs, plusieurs romans de Rétif de La Bretonne : sa première œuvre importante, *La Famille vertueuse* (1767), puis *La Paysanne pervertie*, *Le Paysan perverti*, en quatre volumes (1776) et *Le Nouvel Abeillard* (1778) paraissent chez la veuve Duchesne. *Les Contemporaines, ou les Aventures des plus jolies femmes du temps présent*, dont les dix-sept volumes sortent entre 1780 et 1784, apportent la célébrité à leur auteur. Cependant, sa collaboration avec sa libraire n'en est pas facilitée. Voici comment, dans *Mes inscriptions*, Rétif de La Bretonne rend compte des relations parfois difficiles qui l'unissent à la « femme d'affaires » :

« ai 1^{re} Q *Parisiennes* II volume ; non eu argent Duchesne. »

« Quatre fois chés la Duchesne pour mon argent. »

« *Le Quadragénaire*, vendu 3 livres l'exemplaire, à Mme veuve Duchesne : j'eus environ un louis par feuille de profit, et l'ouvrage a 20 feuilles ; c'est le premier avec figures. Les dessins sont d'un certain Dutertre, aujourd'hui mauvais peintre, qui me faisait payer la gravure 60 livres, et qui donnait 18 francs à l'artiste. S'il y avait une retouche il exigeait 12 ou 18 livres et ne donnait rien à l'artiste. »

« *Le Nouvel Abeillard* : je vendis le manuscrit de cet ouvrage cent louis à Mme veuve Duchesne, et j'en fis une partie à la casse. Il me coûta une année de travail. »

« *La Paysanne pervertie*, et la 4^e édition du *Paysan* et *Paysanne* réunis, avec les figures, ont été vendus, au prix de fabrique, à la dame veuve Duchesne, et ne me valent que 5 000 livres¹. »

1. Nicolas-Edme Rétif de La Bretonne, *Mes inscriptions*, Nendeln, Kraus reprint, 1970. Fac-similé de l'édition de Paris : Plon, 1889, p. 260, 300, 319, 320.

Ces notations témoignent du difficile statut de l'auteur, dont les rémunérations dépendent des libraires. Cependant, la place des écrivains progresse au cours du XVIII^e siècle, et peu à peu le droit d'auteur s'impose malgré l'hostilité des libraires qui confondent le privilège avec un titre de propriété. En 1777, la législation accorde à l'auteur un privilège perpétuel, pour protéger sa création sa vie durant, et au libraire, un privilège temporaire. Le combat engagé par Beaumarchais aboutit en 1791 à la reconnaissance des auteurs de théâtre.

D'autres bouleversements atteignent, à l'époque révolutionnaire, le monde du livre, et l'organisation de la librairie s'en trouve profondément bouleversée. Le 26 août 1789, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen confirme que les privilèges sont abolis. La Constitution garantit aux Français la liberté d'écrire, d'imprimer et de publier leurs pensées, sauf à répondre des abus de cette liberté. Et par décret, en mars 1791, les lettres de maîtrise sont supprimées. On assiste à une déréglementation du monde du livre, soumis depuis plus de deux siècles à une surveillance et à un accès restreint de ses professions. L'abolition des privilèges ôte toute valeur aux fonds de librairie de l'Ancien Régime, et les faillites sont nombreuses. Pourtant, les ateliers d'imprimerie se multiplient. Alors que la Révolution enflamme Paris, on imprime moins de livres et davantage de prospectus, périodiques, plaquettes, pamphlets, affiches et tracts. Les journaux connaissent dès lors un succès considérable.

À cette époque, la production de la veuve Cailleau & fils se ralentit. Le fonctionnement de la librairie Duchesne demeure en effet celui de l'Ancien Régime, disparu avec la Révolution. Durant l'activité de la veuve

Duchesne, de 1765 à 1791, l'époque est marquée par l'aventure de l'*Encyclopédie*, qui reflète la puissance de la librairie française, et par l'arrivée de nouveaux libraires entrepreneurs, tel Panckoucke¹, qui bouleversent le monde du livre et annoncent les pratiques du XIX^e siècle. N'obéissant plus aux seules lois de la demande, le libraire-éditeur va au-devant du public et expérimente de nouvelles formes de commercialisation. Avec lui naît la figure de l'éditeur, qui initie des projets, trouve des auteurs, transforme un texte en livre, qu'il a charge de commercialiser. La librairie s'efface devant l'édition, et les métiers commencent à se spécialiser : imprimeur, libraire et éditeur.

Poursuivant modestement son activité, la librairie Duchesne est signalée en 1790 et 1791 au 47 de la rue Saint-Jacques. À partir de 1793, à la mort de sa mère, âgée de presque quatre-vingts ans, Jean-Nicolas Duchesne travaille comme libraire et simple commissionnaire en librairie, probablement jusqu'en 1829. Il meurt en 1845 sans fortune. Avec lui cesse la lignée des libraires Duchesne, mais le fonds survit grâce au grand libraire Jean-Nicolas Barba, qui poursuit la tradition théâtrale, inaugurée par Nicolas-Bonaventure Duchesne.

Si plusieurs biographes de Stock datent le rachat du fonds en 1816², alors que Barba est déjà un libraire fort

1. Charles-Joseph Panckoucke rachète au libraire André-François Le Breton le privilège de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, imprimée entre 1751 et 1765. Afin de rentabiliser l'impression d'un livre qui s'est déjà bien vendu, Panckoucke en baisse les coûts de fabrication, divisant considérablement le prix de vente : il joue sur le format et le papier, fait imprimer à Neuchâtel. La vente est un succès : 24 000 exemplaires.

2. Alain de Gourcuff et Marc Prigent, « Une approche historique », in Christian de Bartillat, *Stock, trois siècles d'invention*, Paris, Christian de Bartillat, 1981, p. 73 ; et Valéry et Charles Müller, « Une librairie », in Pierre-Victor

reconnu, le *Répertoire d'imprimeurs/libraires* de la Bibliothèque nationale de France penche pour 1791¹. Il est possible que les Duchesne, ruinés par l'agitation révolutionnaire, qui voit de nombreux libraires faire faillite, aient dû se séparer d'une partie de leur fonds. Barba, alors tout jeune libraire, aurait saisi l'occasion de se constituer un prestigieux catalogue théâtral.

Au lendemain de la Révolution, la librairie qui donnera naissance à Stock revit, au cœur du Palais-Royal, quittant tout à fait le monde de l'Ancien Régime.

Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome I, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1935, p. 314-315.

1. Jean-Dominique Mellot et Élisabeth Queval, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500-vers 1810)*, *op. cit.*, p. 211.

Barba, la librairie du Palais-Royal

La Révolution a sonné la fin du siècle des Lumières. Elle marque aussi une rupture dans l'édition française, amorcée depuis quelques années déjà. Contrairement à Cailleau et Duchesne, Barba exerce la librairie sans maîtrise. Les librairies de nouveautés s'installent du côté du Palais-Royal, bouillonnant de vie, d'idées, et délaissent le Quartier latin.

Le théâtre, très goûté tout au long du XVIII^e siècle, connaît de grands succès, notamment *Le Mariage de Figaro* ou *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais, tandis que le roman suscite un engouement grandissant, amorcé dès les années 1760-1770 et porté à son apogée au XIX^e siècle : Chateaubriand, Constant, Stendhal, Hugo, Balzac, mais aussi des romans « populaires ». Le lectorat s'élargit : du peuple à la haute bourgeoisie, c'est la fureur du livre. Par ailleurs, le marché du livre s'organise : face à la multiplicité des librairies, l'époque est à la spécialisation ; la diffusion s'opère par le libraire, les relais de gare et le colportage, et plus tard par les grands magasins. Les améliorations technologiques vont permettre une fabrication plus rapide et des tirages plus importants.

Né en novembre 1769, mort en mai 1846, Jean-Nicolas Barba est en activité comme libraire de 1790 à 1839. Originaire de Sommelen, dans l'Aisne, il s'installe à Paris en 1785, et y travaille chez un oncle assembleur d'impression. Après avoir tenté le colportage à Reims, il s'établit en 1790-1791 au Palais-Royal, galerie vitrée. Il tient boutique rue Gît-le-Cœur en 1795, mais retourne de l'autre côté de la rive droite. Il crée en 1798 un « magasin de pièces de théâtre et de romans nouveaux » près du Pont-Neuf. On peut penser que, à côté de ce magasin, il dispose d'une autre boutique au Palais-Royal. Il est ensuite l'un des piliers du lieu, l'éditeur incontournable du théâtre. Le rachat de plusieurs fonds (Duchesne, Maradan...) lui permet de se spécialiser dans l'édition théâtrale. Malgré les succès, il est en faillite en septembre 1806, puis à nouveau en 1830.

En 1810, à l'initiative de Napoléon, est adopté un nouveau règlement sur l'imprimerie et la librairie : une Direction générale de l'imprimerie et de la librairie ayant droit de censure est attachée au ministère de l'Intérieur. Le nombre des imprimeurs est réduit ; les imprimeurs et les libraires doivent être brevetés et assermentés. La propriété littéraire est garantie, leur vie durant, aux veuves des auteurs et à leurs enfants durant vingt ans.

Barba reçoit un brevet de libraire le 1^{er} octobre 1812, qu'on lui retire le 7 août 1825 pour la publication licencieuse de *L'Enfant du carnaval* dont c'est la seizième édition. Il continue cependant à exercer à l'aide d'un prête-nom, et plaide trois ans avant de gagner son procès. Malheureusement son magasin brûle en 1828 dans l'incendie du Palais-Royal et la situation de son commerce s'aggrave. Il peut compter sur le duc d'Orléans, futur roi des Français, qui met à sa disposition un autre magasin, et l'aide à

reconstruire. Barba obtient un nouveau brevet le 30 août 1838. Atteint de cécité, il se retire en juillet 1839, après avoir vendu la moitié de son fonds à son premier commis Christophe Tresse. Il continue cependant à exercer la librairie chez son fils Gustave Barba, rue Gît-le-Cœur, jusqu'aux alentours de 1842.

Avec Barba, Stock s'installe pour de très nombreuses années au Palais-Royal, prolongeant la tradition théâtrale de Duchesne. Il faudra attendre le ^{xx}e siècle pour la voir regagner la rive gauche de la Seine.

Il faut imaginer le Palais-Royal de la Révolution jusqu'aux années 1830. Jusqu'à la Monarchie de Juillet, ce lieu est le siège d'une intense activité, décrite par Balzac dans *Illusions perdues*. À la veille de la Révolution française, le Palais-Royal, reconstruit à la suite d'un incendie survenu en 1773, appartient au duc Philippe IV d'Orléans. Celui-ci a fait entourer le jardin de belles constructions, palais, arcades et boutiques, et l'endroit, très vite prisé du tout-Paris, est devenu « le centre des loisirs et des plaisirs pour les classes riches et aisées » ; y palpète le cœur de Paris, vivant, féérique, libertin. « Là on peut tout voir, tout entendre, tout connaître¹. »

« Dans le jardin, sous les portiques, dans les galeries, une foule nombreuse, élégante, bigarrée, circulait, s'asseyait dans les cafés ou près des parterres, s'arrêtait devant les boutiques et les éventaires, comme si le palais tout entier eût été une foire permanente. » On y vend de tout : étoffes luxueuses, bijoux, parfums, automates, figures de cire, tableaux, morceaux de musique, fleurs ; nourritures diverses et variées, mets les plus délicats. Le restaurant

1. Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, tome II, Paris, Mercure de France, 1989, p. 935 sq.

Barrière propose à son menu 52 entrées et 38 entremets. C'est la folie des grandeurs, l'invention permanente. Le Café mécanique attire tous les curieux : une fois passé commande, une « porte de fer s'ouvre au milieu de la table et un service appara[ît], contenant les rafraîchissements¹ ». Ceux qui veulent échapper à l'agitation se réunissent dans des cabinets particuliers. Dans des cercles on s'instruit, on discute agréablement, et librement, d'histoire, de physique, de poésie, tandis que dehors des orateurs haranguent la foule. Les cafés établis sous les arcades sont foyer d'agitation verbale, tribune des idées nouvelles. De là part la fièvre qui précède la prise de la Bastille, Camille Desmoulins sautant sur la table d'un café le 13 juillet 1789 pistolet en main, et le 5 octobre 1789 de là s'ébranle la députation qui proteste contre le veto royal.

Au XIX^e siècle le Palais-Royal présente une autre physionomie. Selon Balzac,

[...] la poésie de ce terrible bazar éclatait à la tombée du jour. Dans toutes rues adjacentes allaient et venaient un grand nombre de filles qui pouvaient s'y promener sans rétribution. De tous les points de Paris, une fille de joie accourait *faire son Palais*. [...] Ces femmes attiraient donc le soir aux Galeries-de-Bois une foule si considérable qu'on y marchait au pas, comme à la procession ou au bal masqué. Ces femmes avaient une mise qui n'existe plus ; la manière dont elles se tenaient décolletées jusqu'au milieu du dos, et très bas aussi par-devant ; leurs bizarres coiffures inventées pour attirer les regards. [...] C'était horrible et gai².

1. Albert Babeau, *Paris en 1789* [1889], Paris, Christine Bonneton, 1989, p. 126-152.

2. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, Paris, Le Livre de poche, 2007, p. 276.

Et Boulenger dresse un tableau contrasté : « C'était le domaine des modistes, des fripiers, des filles publiques et des libraires. Dentu [...], Barba, Ladvocat et d'autres y étalaient leurs livres et leurs brochures non loin des chapeaux défraîchis et des soieries douteuses¹. » Les libraires, éparpillés sous diverses galeries, exposent leurs ouvrages, brochures, romans, pamphlets. Beaucoup ont délaissé le Quartier latin pour l'agitation culturelle et littéraire du Palais-Royal. Parmi eux, Jean-Nicolas Barba est un libraire incontournable. Lorsqu'il s'installe au Palais-Royal, le cœur révolutionnaire de la capitale et l'effervescence de l'activité théâtrale y frémissent. On y trouve le théâtre des Variétés amusantes, futur Théâtre-Français, et un cirque. « La littérature est dans la rue et sur les planches². »

Pendant quarante ans, Barba publie tout le théâtre de son époque, toutes les pièces représentées en France. « Il eut toujours une préférence marquée pour le théâtre, et cela sans doute en raison de ses études premières ; il avait en effet commencé par être comédien³. » Également agent dramatique, « on ne s'étonnera pas après cela que Barba ait compté au nombre de ses amis les plus hautes sommités de l'art du théâtre, telles : Talma, Lekain, Armel, Bouffé, Frédéric-Lemaître, Bocage, Mélingu, Samson, Ligier, Brunet, Nicolet, Potier, Trial, Dugazon, Mesdemoiselles Rachel, Georges et Mars⁴ ». Parmi les auteurs connus édités par lui, signalons Alexandre Dumas père, Pixérécourt, Alexandre Duval, Ducis-Dumoustier, Dorvigny, Scribe, Casimir Delavigne. On trouve un grand

1. Alain de Gourcuff et Marc Prigent, « Une approche historique », *op. cit.*, p. 85-86.

2. *Ibid.*, p. 86.

3. Valéry et Charles Müller, « Une librairie », *op. cit.*, p. 315.

4. *Ibid.*

nombre d'œuvres de Picard, entré à l'Académie française, directeur des théâtres de l'Odéon et de l'Opéra, et de Paul de Kock, dont l'œuvre théâtrale compte plus de vingt pièces, et qui sera surtout édité par son fils Gustave. Barba se constitue une équipe d'auteurs, en cela il préfigure ce que sera une « maison d'édition ».

Avec 229 titres en fonds, il possède un assortiment de 15 000 pièces de théâtre¹. Il affirme dans ses *Souvenirs* en avoir « imprimé sept millions d'exemplaires² ». Des rachats de fonds de libraires augmentent son catalogue. Les pièces paraissent après leur représentation dans l'un des nombreux théâtres parisiens (Gaîté, Porte Saint-Martin, Variétés, Théâtre-Français, Favart, Odéon ou Opéra-Comique), leur succès étant assuré. Ainsi, *Madame Angot ou la Poissarde parisienne* de Maillot, montée au théâtre de la Gaîté, n'est achetée par le libraire qu'à sa cinquante et unième représentation. En revanche, le lendemain de la première de *Christine*, au théâtre de l'Odéon en 1830, Alexandre Dumas raconte dans ses *Mémoires*³ : « Nous fûmes tirés de notre léthargie, le lendemain matin, par le libraire Barba, qui venait m'offrir douze mille francs du manuscrit de *Christine*, c'est-à-dire le double de ce que j'avais vendu *Henri III*. Décidément, c'était un succès ! »

Barba propose essentiellement des pièces populaires, appartenant au genre du boulevard ou du vaudeville. Mais ce sont surtout les romans « grand public » qui assurent sa fortune. À partir des années 1830, ce genre remporte un vif succès auprès d'une large audience. Barba publie

1. Roger Chartier et Henri-Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, tome II, *Le Livre triomphant 1660-1830*, op. cit., p. 744.

2. Jean-Nicolas Barba, *Souvenirs de Jean-Nicolas Barba, libraire au Palais-Royal*, Paris, Ledoyen et Giret, 1846, p. 175.

3. Alexandre Dumas, *Mes mémoires*, tome VI chapitre CXXXVII, Paris, Calmann-Lévy, 1863-1884, p. 26.

ainsi les romans légers de Pigault-Lebrun et de Ducray-Duminil, dont il réédite onze fois *Coelina ou l'Enfant du mystère* entre 1798 et 1825. Cette œuvre est lue jusque dans les loges des portières. Mise en scène par Pixérécourt, jouée sur les Grands Boulevards, elle remporte un vaste succès mélodramatique. Mais c'est avant tout Pigault-Lebrun qui fait la fortune de Barba. « Je peux affirmer que la vente des ouvrages de Pigault, tous édités par moi, s'est élevée à plus de six cent mille francs ! Ainsi je me plais à proclamer Pigault-Lebrun mon père nourricier.¹ » On trouve ses romans dans tous les cabinets de lecture, fréquentés par la nouvelle bourgeoisie. À travers des histoires qui racontent « l'odyssée incohérente et burlesque d'un enfant du peuple », l'auteur s'en prend aux gens d'Église, de justice, aux préjugés bourgeois. Maintes fois réédité, son plus grand succès, *L'Enfant du carnaval*, est saisi à de multiples reprises, et vaut à Barba des peines d'amendes et de prison. Cet exemple permet de mesurer que, sous Napoléon puis la Restauration, une censure s'exerçait aussi *a posteriori*, après publication. L'amitié qui lie Pigault et Barba demeure si forte que, sans accord ni traité, l'éditeur versera de longues années une pension à son auteur.

À son retrait en septembre 1839, la maison prend deux voies dont l'une nous mène au grand Pierre-Victor Stock.

Jean-Nicolas Barba ne vient plus désormais au Palais, mais son fils, Gustave, poursuit l'édition des œuvres de de Kock. En 1839, Gustave reprend définitivement l'activité de son père. Un procès l'oppose au duc de Saint-Simon et au libraire Louis Hachette, dont l'activité est

1. Alain de Gourcuff et Marc Prigent, « Une approche historique », *op. cit.*, p. 92.

en pleine expansion¹. En 1841 il publie *Oliver Twist, ou l'Orphelin du dépôt de mendicité*, et, en 1842, *Nicolas Nickleby*, de Charles Dickens. « Mais assez rapidement la librairie [située du côté de la rue Gît-le-Cœur] devient une simple boutique de détail et ne pratique plus l'édition. Sa veuve [de Gustave Barba] cède la maison à M.-J. Rouff en 1885². »

S'il a légué une partie de son fonds à son fils Gustave, Barba père a vendu l'autre partie, qui comprenait l'intégralité des œuvres théâtrales, à son premier commis Christophe Tresse. Ce dernier devient alors le digne héritier de la tradition du Palais-Royal et absorbe, le temps de son bref passage, les librairies Charlieu, Delloye et Vente. Mais, contraint d'abandonner la partie en raison de brutales complications de santé, il cède à son frère Nicolas la direction de la librairie. Maintenant sans ardeur la tradition théâtrale, l'homme se contente de vendre et d'exploiter l'œuvre de ses prédécesseurs. Pourtant, ce ne sont pas moins de vingt-six ans de règne qu'on compte pour Nicolas Tresse, qui condamne la librairie à végéter jusqu'au début des années 1870.

1. *Ibid.*, p. 89.
2. *Ibid.*, p. 92.

*Pierre-Victor Stock (1877-1921),
l'héritage et le renouveau*

À la mort, en 1871, de celui qu'on surnomme rétrospectivement le « roi fainéant », sa veuve, née Stock, reprend les rênes de la maison. Mais c'est son fils Joseph qui, par son talent, son audace et sa capacité à s'entourer, provoque la rupture avec le règne sans éclat du père disparu. Renouant avec la grande tradition théâtrale héritée des Duchesne et Barba, il voit défiler au comptoir de la librairie familiale les quelques dramaturges qui *font* alors le théâtre français. Henri Chivot, Alfred Duru, Charles Monselet et Jules Claretie, entre autres, forment un noyau d'artistes en vogue autour du jeune héritier. Au-delà d'un positionnement symbolique dont elle peut s'enorgueillir – la librairie est abritée dans le même immeuble que la Comédie-Française –, la maison Tresse rétablit donc progressivement sa réputation d'éditeur de théâtre. Seulement cette renaissance va se trouver bouleversée par la disparition brutale et prématurée de Joseph Tresse, en 1877. Dès lors, soutenue par son neveu Pierre-Victor Stock, Mme Tresse, unique propriétaire des lieux, doit redresser son affaire. Le jeune homme, alors âgé d'à peine dix-huit

ans, a suivi pas à pas et depuis ses débuts prometteurs le cheminement de son cousin, rencontré les amis auteurs, fréquenté les jeunes écrivains destinés aux carrières les plus brillantes et expérimenté le métier sous la forme d'un stage chez le confrère Masson¹. La responsabilité est lourde, les circonstances de son adoubement tragiques et par conséquent précipitées, mais il va sceller de manière fulgurante aux plus grandes l'histoire de celle qui va devenir la maison Stock.

L'univers de l'imprimé a été, au fil du XIX^e siècle, l'objet de profonds bouleversements. Cantonnant progressivement l'imprimeur à la seule impression et le libraire à la seule diffusion, les révolutions techniques d'impression ont modifié la sectorisation des métiers du livre. Définissant de nouveaux « consommateurs culturels », le programme d'alphabétisation en général et la loi Guizot en particulier ont élargi les bases d'un lectorat de plus en plus segmenté. Enfin, rivalisant d'ingéniosité pour faire baisser les coûts de production des livres, Charpentier² et Hachette³ sont parvenus à imprimer à l'infini. Une nouvelle fonction, alors, doit immanquablement naître. Au cours de ce XIX^e siècle qui, pour toutes ces raisons, voit surgir la figure de l'éditeur, Pierre-Victor Stock incarne à

1. C'est sur les conseils de son cousin, convaincu qu'il fallait voir travailler les confrères libraires pour apprendre, que Pierre-Victor Stock a rejoint Georges Masson en 1876.

2. Gervais Charpentier lance en 1838 un format inédit qui concentre en un livre l'équivalent de deux *in-octavo*, divisant ainsi le prix du livre par quatre.

3. Louis Hachette, éditeur depuis 1826, donne une impulsion à son affaire en 1833 avec la loi Guizot, et par là même la réforme sur l'instruction universelle, en lançant les premiers livres de lecture et en inondant l'enseignement, du pré-élémentaire à l'universitaire, de ses manuels.

la perfection cet hybride génial de mécène et de commerçant.

En 1841, sur une commande du libraire Léon Curmer, Élias Regnault dresse le portrait de celui qui, à l'opposé de ses ancêtres libraires et libraires-imprimeurs, opère hors des attentes, ne se contentant plus de répondre à la routinière logique de la demande. L'intuition doublée du sens des affaires. Entre la raillerie et le respect, l'auteur pose, et c'est là l'inédit, les traits fondateurs d'un nouveau type social.

Éditeur ! Puissance redoutable qui sert au talent d'introducteur et de soutien ! [...] Lien mystérieux du monde des intelligences ; éditeur, d'où vient que je ne sais de quel épithète te nommer ? Je t'ai vu invoqué avec humilité et attaqué avec fureur, poursuivi du glaive et salué de l'encensoir ; j'ai vu les princes de la littérature t'attendre à ton lever comme un monarque puissant, et les plus obscurs écrivains te jeter la pierre comme à un tyran de bas étage. Objet d'espoir et de colère, de respect et de haine, comment te qualifier sans injustice et sans préoccupations ? « Ange ou démon », dois-je t'adorer ou te maudire ? T'appellerai-je notre providence ? Mais tu n'es rien sans nous. Te nommerai-je notre mauvais génie ? mais nous ne sommes quelque chose que par toi ? Tu fécondes notre gloire mais tu en récoltes le prix. [...] Nous avons beau vouloir secouer ton joug, nous sommes liés à la même destinée ; car si tu n'es pas le dieu de la littérature, tu en es au moins le souverain pontife¹.

De cette typologie, les échanges épistolaires de son *Mémoire d'un éditeur* en témoignent, Pierre-Victor Stock semble retenir l'idée que l'écrivain et l'éditeur ne vont pas l'un sans l'autre. À propos de cette union

1. Élias Regnault, « L'éditeur » [*Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Curmer, tome IV, 1841], in Pascal Durand et Anthony Glinoe, *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique*, op. cit., p. 130.

complexe de l'« *homo philosophicus* » et de l'« *homo faber* », comme les nomme Hubert Nyssen¹, on dit d'ailleurs qu'elle s'apparente aux épousailles officielles. En sa qualité d'accoucheur d'idées, l'éditeur est avant tout celui qui ajuste le texte encore nu de l'auteur, apposant sa signature, ses références, sur le futur objet-livre. C'est bien cette ambiguïté du rôle de l'éditeur, à la fois homme de lettres et marchand, qui perce à travers les missives exposées par Stock dans ses mémoires.

Dans un chapitre qu'il consacre à Henri Becque, Pierre-Victor Stock affirme être assez peu « éditeur-faiseur d'affaires² ». Au contraire, semble-t-il vouloir assurer. Rappelant comment il a généreusement avancé 4 600 francs à Becque pour une réédition de sa pièce *Michel Pauper*, il avoue regretter sa prodigalité. Et d'ajouter, dans son amère annotation en bas de page – pas moins de cinquante ans plus tard ! : « Et qui, aujourd'hui, seraient les bienvenus !³ »

Mieux – et là on atteint à son paroxysme la relation délicate qui lie l'auteur à son éditeur –, dans une lettre qu'il rédige à l'attention de Georges Darien, Pierre-Victor Stock annonce qu'en raison de difficultés financières il ne pourra définitivement pas éditer le prochain texte du romancier. Nous sommes en 1903, soit trois ans après l'incendie ravageur de la Comédie-Française qui a obligé l'éditeur à engager contre celle-ci un long et coûteux procès.

1. Hubert Nyssen, *Du texte au livre, les avatars du sens* [1993], Paris, Armand Colin, 2005, p. 66.

2. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome II, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1936, p. 24.

3. *Ibid.*, p. 25.

Pour ce qui est de *L'Épaulette*, les difficultés matérielles pour mettre sur pied un pareil livre doivent toujours être les mêmes ; cet ouvrage, n'est-ce pas, n'a point diminué d'importance ? Il va donc coûter horriblement cher pour une vente nulle. [...] Or je viens de passer une très mauvaise année, les fonds sont très bas et je ne peux me lancer dans une nouvelle aventure qui se soldera, probablement encore, par une perte de deux mille cinq cents francs. Actuellement je ne suis pas décidé. Si d'ici août vous n'avez pas trouvé d'éditeur pour *L'Épaulette*, voulez-vous m'en reparler à ce moment-là ?¹

La réponse de Darien ne se fait pas attendre :

Monsieur Stock,

J'ai reçu votre carte. Voici ma réponse : si vous ne publiez pas mon roman en octobre prochain, je vous tuerai. [...] Si je vous avais apporté un livre en faveur de Dreyfus, vous l'auriez publié de suite ; comme tel n'est point le cas, vous vous dérobez².

Suite et fin de l'épisode « *Épaulette* » – le roman sera finalement publié par un confrère et ne connaîtra pas plus de succès que *Le Voleur* et *Bas les cœurs*, antérieurement édités par Stock –, l'éditeur répond à la mesure des propos de son interlocuteur :

Monsieur Darien,

Vous êtes un farceur, mais pas un farceur aimable, ce qui gêne tout. Vous êtes avec cela de la plus grande mauvaise foi, ce qui

1. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome I, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1935, p. 94.
2. *Ibid.*

complicque les choses et c'est embêtant. À la lettre que vous venez de m'adresser on répond : *merde* et c'est ce que je fais¹.

Au fil des anecdotes sur son métier de libraire-éditeur, puisqu'il en est l'un des derniers représentants, revient, de manière régulière mais fort heureusement dans de moindres proportions, ce genre de malentendus financiers. Quantité d'échanges mettent en avant les difficultés du métier exposées sans détour par l'éditeur à ses auteurs qui, du fait de leur dénuement, quémandent bien souvent avances et soutiens pécuniaires.

Et Élias Regnault, toujours, de déplorer tout en les comprenant ces ambiguïtés, ici en s'adressant directement à ses congénères :

Et cependant, grand Dieu ! que voulez-vous attendre d'un Mécène qui a des échéances ? Songez donc à ce fatal carnet, livre noir du commerçant ; parcourez ces pages chargées de lugubres chiffres et de dates menaçantes. Dans ces pâles hiéroglyphes il y a plus d'un sombre poème ; et chacun de ces signes peut se transformer en un horrible fantôme qui poursuit le commerçant à son comptoir, l'accompagne à son chevet et lui montre du doigt un chiffre inexorable [...] mais [son] tort le plus habituel est de se donner des airs d'artiste vis-à-vis du public, et de réserver pour l'écrivain [ses] allures de marchand².

Si le jeune Pierre-Victor, dans la première décennie de son activité, exploite et développe le fonds de ce qui demeure la « maison Tresse », c'est la veuve, en bonne gestionnaire, qui tient véritablement les cordons de la bourse. Depuis son comptoir, assistant d'un œil méfiant

1. *Ibid.*
2. Élias Regnault, « L'éditeur » [*Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Curmer, tome IV, 1841], in Pascal Durand et Anthony Glinoe, *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique*, op. cit., p. 131-132.

au spectacle du défilé de jeunes auteurs que lui inflige son neveu, c'est elle qui canalise les débordements, décourageant parfois les plus fougueux. Guy de Maupassant, auteur de théâtre pour la maison, fait à ses débuts les frais de la pingrerie de Mlle Stock.

C'est en canotant aux abords du Petit-Gennevilliers, où il a ses habitudes dominicales, que Pierre-Victor Stock croise pour la première fois, à l'aube des années 1880, l'écrivain alors débutant des *Soirées de Médan*. À cette époque et en ces lieux, l'éditeur fréquente une jeunesse adepte comme lui des loisirs paresseux qu'offrent les abords du fleuve. Monet, Pissaro, Renoir, Manet, Sisley et les frères Caillebotte, entre autres, tuent le temps au jeu et en « parlotes sur l'Art¹ ». Mais revenons à Maupassant qui, en février 1879, muni de son *Histoire du vieux temps*, pièce en un acte qu'il vient de faire imprimer à ses frais, franchit timidement le seuil de la librairie. Celui-ci souhaite faire apposer sur sa brochure le sceau de la maison Tresse. Enthousiasmés par l'œuvre, la veuve et son neveu proposent à l'auteur d'écrire une courte pièce dans le cadre du recueil *Saynètes et Monologues* qu'ils s'apprêtent à publier. En août 1879, Maupassant remet dans les délais impartis le projet demandé : *Une répétition* inspire à la veuve une prodigalité suscitant chez Stock, à rebours, une ironie déconcertée. Maupassant, réservé mais malgré tout lucide sur la valeur de son travail, tient tête à la dame de fer dans une lettre, datée du 22 août 1879, qu'il lui adresse au lendemain de leur entrevue.

1. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome II, *op. cit.*, p. 110.

Madame,

Toute affaire d'intérêt me paraît si difficile à aborder que j'accepterais n'importe quelle proposition plutôt que de soulever une objection. C'est ce qui m'est arrivé chez vous hier soir ; et je me disais en m'en allant que je ne devrais traiter ces questions que par correspondance. J'ai accepté vos conditions, reculant devant une discussion d'argent. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que notre traité me met dans une situation dure et embarrassante [...]. Comme vous devez vous le rappeler, j'ai d'abord hésité à cause des travaux entrepris qu'il me fallait interrompre pendant quelque temps. Vous avez insisté, témoignant un vif désir d'avoir cette pièce, et alors, pour commencer avec votre maison de bons rapports qui pourront, je l'espère, durer fort longtemps, je me suis mis à l'œuvre, sans même vous interroger sur la rémunération à en attendre. [...] et vous m'offrez cinquante francs ; juste ce que me rapporte en ce moment chaque chronique que je fais pour les journaux et qui me prend au plus deux heures. C'est en réalité bien peu. C'est même légèrement humiliant. [...]¹

La mise au point porte ses fruits : le 3 septembre, les droits d'impression et de réimpression pour *Une répétition* sont cédés à la maison Tresse moyennant la somme de cent francs.

Passé ces questions marchandes, il est intéressant de voir comment Pierre-Victor Stock a su s'illustrer, dès les premières années de son règne, comme un éditeur à la fois respectueux des traditions consacrées et résolument ancré dans son époque. Ainsi a-t-il admirablement poursuivi la longue tradition théâtrale par son soutien aux créations du Théâtre-Libre, publiant entre autres l'œuvre complète de son ami François de Curel. Il explique ainsi son

1. *Ibid.*, p. 113.

engouement pour le genre alors émergent : « Très intéressé, dès l'origine, par la tentative d'Antoine, j'étais devenu un fanatique du Théâtre-Libre et j'avais collaboré, dans la mesure de mes moyens, à sa réussite¹. » Mais là encore, si leur association récemment officialisée lui donne tout pouvoir quant au choix de ses publications, l'ambition du jeune éditeur demeure assurément bridée par la méfiance naturelle de sa tante. Il édite, en 1891, *L'Envers d'une sainte* de François de Curel mais ajoute qu'« une opposition formelle de [s]on associée, que [s]es auteurs effrayaient, [l]'empêcha d'éditer *Les Fossiles* et *L'Invitée*² ».

Par ailleurs directeur, de 1888 à 1891, de la publication du *Monde artiste*, un hebdomadaire de théâtre, Pierre-Victor Stock manifeste un grand intérêt pour l'actualité théâtrale parisienne en général et édite Bisson, Labiche, Decourcelle, Thurner et Becque. De ce dernier, venu proposer en 1878 une pièce en un acte qui vient d'être reçue au Théâtre du Gymnase, Stock édite *La Navette*. Quelque temps plus tard, parce qu'elle n'est pas sans lui rappeler son enfance, il publie *Les Corbeaux*...

Il me le remet et me voici emballé, très emballé par la pièce et cela pour deux raisons : la première est la beauté de l'œuvre, la seconde est que c'est ma propre histoire. En effet, orphelin de mère à quatre ans et de père à neuf ans, doté d'un tuteur et d'un subrogé tuteur négligents, indifférents et ignorants, j'ai été entièrement dépouillé de l'héritage des miens par un notaire malhonnête et des créanciers fictifs, des fournisseurs qui étaient des voleurs, exactement du même type que ceux dépeints par Becque³.

1. *Ibid.*, p. 149.

2. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome I, *op. cit.*, p. 150.

3. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome II, *op. cit.*, p. 6.

On comprend mieux ici le rapport ambigu qu'entretient Stock, tout au long de son existence, avec l'argent.

Le règne de Stock popularise également le monologue. En vogue entre la fin des années 1870 et le début des années 1890, le genre s'incarne, entre autres, à travers les productions de Charles Cros, dont est édité *Le Coffret de santal*, Jean Ajalbert et Coquelin Cadet. Ce dernier, désirant prendre en charge la réécriture d'un conte de Villiers de L'Isle-Adam – autre auteur de la maison avec *Tribulat Bonhomet* –, va s'attirer les foudres du comte.

Le Secret de l'ancienne musique est acheté par Pierre-Victor et sa tante en mars 1878 afin d'être intégré au volume *Saynètes et Monologues*. Coquelin Cadet, apporteur du texte dont il désire faire un monologue, procède à quelques légères modifications et change le titre, qui devient *Le Chapeau chinois*. Découvrant l'« abomination », Villiers de L'Isle-Adam s'offusque et rédige, le 16 avril 1878, la lettre suivante :

Madame,

Je reçois à l'instant votre lettre, au moment où, selon nos conventions, je revenais à Paris pour corriger l'unique épreuve du *Secret de l'ancienne musique*.

Je vous dirais que, travaillant depuis vingt-deux ans pour l'exclusif amour de cette absurdité qu'on appelle l'Art littéraire, il ne me convient pas, d'abord, qu'on se permette de demander des conseils à des gens de métier pour contrôler ou modifier ce que j'écris – même quand il me plaît d'écrire des babioles ; et ensuite, que je ne commencerai pas aujourd'hui (ni demain) à souffrir que l'on imprime sous mon nom des choses dont je ne puis accepter la responsabilité.

Bref, on ne me parle pas sur ce ton-là.

Je refuse mon bon à tirer : *Le Secret de l'ancienne musique* me sera envoyé chez moi ou ne paraîtra pas. [...]

Je n'aime pas le succès et je n'en veux sous aucun prétexte, s'il faut l'acheter à ce prix [...]¹.

De cette lettre emportée, Stock assure avec le recul des années qu'elle est bien méritée. L'affaire s'est finalement réglée à coups de dédommagements et par la suppression définitive du texte de *Saynètes et Monologues*.

Pierre-Victor Stock publie également des chansonniers, tel Gustave Nadeau, dont il édite dans les années 1880 le volume *Théâtre de fantaisie* ainsi que les *Chansons à dire*, et avec lequel le duo Tresse et Stock entretient une forte relation d'amitié.

Mais c'est par-dessus tout dans sa capacité à dénicher les jeunes écrivains prometteurs que l'éditeur s'illustre. Ceux de la littérature symboliste et décadente retiennent toute son attention : Paul Adam et son *Thé chez Miranda*, Guillaume Apollinaire, qui manque de peu le Goncourt en 1910 pour *L'Hérésiarque et Cie*, Louis Desprez, dont il publie un livre de critique littéraire et un roman scandaleux, *Autour d'un clocher*, Rémy de Gourmont, etc. Il fonde par ailleurs avec Adam et Jean Moréas, le temps de quelques numéros, l'hebdomadaire *Le Symboliste*. Ce goût pour la nouveauté n'est pas sans déplaire à certains des auteurs de la maison, à l'image d'un Gustave Nadeau qui, dédicaçant un de ses exemplaires à Stock, lui livre, en forme d'avertissement, les vers suivants :

Quand vous éditez les œuvres
Des poètes décadents
Vous avez des coulevres

1. *Ibid.*, p. 175-176.

Et vous vous mettez dedans.
Cher Stock, tenez-vous en garde
Contre tous ces ahuris
Comptez sur la vieille garde
Bien plus que sur les conscrits¹.

La fonction d'éditeur n'est pas sans difficultés, entre les reproches, les jalousies et les attentes à combler...

Mais arrêtons-nous un instant sur la longue correspondance que l'éditeur entretient avec l'un de ses « protégés », Louis Desprez, dont il publie après réception par la Poste *L'Évolution naturaliste*. On y lit la façon dont Stock procède pour corriger ses textes, quelques considérations d'ordre commercial sur la mise en valeur de l'objet-livre, l'importance du réseau, ainsi qu'un compte rendu de lecture inédit rédigé par le jeune auteur.

Voici un extrait de la lettre que Stock envoie à Desprez s'agissant de l'amélioration de son manuscrit. Tout en diplomatie, l'éditeur prend ici le dessus sur le libraire :

Monsieur Louis Desprez,

Après lecture attentive je vous retourne encore une fois votre manuscrit. [...] Voici, donc, mes observations :

1^o Préface, page 14. – Je goûte peu les passages marqués au crayon rouge, ce morceau à mon sens est mal venu et n'est pas à sa place à la fin d'une préface d'un livre comme *L'Évolution*. Il faudrait ou supprimer ce morceau ou l'écourter considérablement pour ne pas charger la fin de la préface. Voyez ce que vous en pensez et si votre avis diffère du mien, faites-le-moi savoir.

2^e Zola, page 2. – Dans le portrait de sa personne, il y a là une phrase peu flatteuse qui, je crois, peut le blesser très fort, malgré le grand enthousiasme que vous montrez pour son talent. J'imprimerai cela cependant si vous le jugez bien ainsi.

1. *Ibid.*, p. 66-67.

3^e Zola, page 14. – Au cours du chapitre, vous vous étendez sur la personnalité de Villemessant en des termes qui ne peuvent que vous attirer inutilement l'inimitié du *Figaro*, ce qui est grave et pour le présent et pour l'avenir, car cette maison est rancunière au possible [...]. Arrangez cela, n'est-ce pas ?

4^e Les poètes. – La première partie (pp. 1 à 12) est, à mon avis, mal présentée, c'est là plutôt une revue qu'une étude, cela est sans suite et ne s'enchaîne pas. C'est regrettable, car la fin du chapitre est une des meilleures choses du livre. Voyez si vous pouvez remanier cette première partie. De plus, vous me feriez grand plaisir en supprimant votre appréciation sur les éditions Lemerre. [...]

5^e Je tiens beaucoup à ce que vous soumettiez, soit directement, soit par mon entremise, à M. Henri Becque le chapitre qui le concerne. Il y a là quelques erreurs qui peuvent porter un grave préjudice à ses intérêts qui sont miens puisqu'il est mon ami. [...]¹

Louis Desprez, quant à lui, se fait parfois le conseiller de Pierre-Victor Stock pour améliorer les affaires de ce dernier. La preuve avec cette lettre datée de 1884, où le jeune auteur prodigue à son éditeur, en plus de quelques recommandations d'ordre marchand, un précieux avis visant à doubler la concurrence :

Je vous écris un mot à la hâte pour vous engager à aller voir Huysmans [...]. Il paraît que Charpentier ne s'occupe pas beaucoup de ses livres et qu'il est sur le point de le quitter [...]. Tâchez donc d'accaparer cet homme-là et de lui signer un traité qui le satisfasse. Soyez certain que son jour de succès viendra. Mais ne vous laissez pas devancer. [...] Cherchez aussi – très important, car le public se laisse prendre aux marques extérieures, et un peu de charlatanisme est indispensable – cherchez donc une couleur peu usitée pour vos couvertures. Point de jaune : c'est trop banal. J'aimerais assez le rouge ou le vert ;

1. *Ibid.*, p. 238.

ça passe plus vite, il est vrai, mais quitte à faire remettre des couvertures, vous frapperiez la vue des passants¹.

Concernant Huysmans, l'avenir donnera raison à Desprez puisque c'est Stock qui publie le futur Goncourt et bientôt incontournable homme de lettres.

Pour finir, voici, daté du 23 septembre 1884, un compte rendu de lecture, pour le roman *Un cœur fêlé*, qu'adresse à son éditeur débordé Louis Desprez :

Voici mon impression : le roman est intéressant, si l'on a soin de sauter un tas de descriptions menues et absolument oiseuses qui en encombre plus de la moitié. [...] Pourquoi diable l'auteur écrit-il avec un manche à balai ? Il a des trouvailles dans ce genre-ci : « Elle lui fermait sur sa poitrine puissante une chemise de travail à raies de couleur d'où s'échappait un hircisme pénétrant. » Lisez-moi ça à haute voix, si vous pouvez. Ce qui veut dire une odeur de bouc. Érudition qui cache une très grande pauvreté de dictionnaire [...]. Mais est-ce que le gros public s'aperçoit de ça ? [...] Enfin, tel qu'il est, le bouquin peut se vendre. Ça ne révolutionnera pas le monde, mais ça se laissera lire ; c'est déjà quelque chose, c'est même beaucoup [...]².

Stock est aussi l'éditeur des romanciers, tel un Léon Bloy, auquel il commande, après être tombé en admiration devant son style en lisant *Le Chat noir* – hebdomadaire humoristique de l'époque –, le roman *Un désespéré*. Roman, dit la rumeur, qui n'aurait pas été exempt des participations de Villiers de L'Isle-Adam et Huysmans... Mais le roman qui marque profondément la maison par sa singularité, c'est bien celui d'un certain Émile Guillaumin, « un homme exceptionnel : un paysan, un vrai paysan, qui

1. *Ibid.*, p. 268-269.

2. *Ibid.*, p. 270.

est aussi un écrivain et un écrivain de valeur¹ », avertit Pierre-Victor Stock au second tome de son *Mémoire*. En effet, Guillaumin signe avec ce manuscrit le premier roman paysan écrit – brillamment – par l’un de ses représentants.

En 1903, l’homme se présente à la librairie muni d’une lettre de recommandation de Lucien Descaves² – auteur Stock et futur Goncourt. Faisant tomber les résistances du commis qui ce jour-là garde les lieux, le paysan fraîchement débarqué à Paris obtient l’adresse exacte du restaurant où déjeunent Stock et ses amis. Là, tentant d’attirer l’attention, peu au fait des codes en vigueur, il n’obtient que le mépris de l’éditeur, occupé à une partie de manille. Peu importe. Guillaumin laisse son manuscrit et sa précieuse missive. Un mois plus tard, Pierre-Victor Stock a entamé sa lecture et fait part à l’auteur de son enthousiasme. Mais la correspondance s’éternise, entre l’insistance d’un Guillaumin qui se refuse à confier son manuscrit à une autre enseigne, et celle d’un Pierre-Victor Stock invoquant la sempiternelle et bien utile crise du livre. Les mois passent ainsi et *Les Mémoires d’un métayer*, sur une habile proposition de Guillaumin, deviennent *La Vie d’un simple*.

Novembre 1903. N’étant pas parvenu à une entente, Guillaumin soumet à Stock l’idée d’une participation financière mutuelle. La première édition se fera donc à frais communs et les suivantes à la charge de l’éditeur. Début 1904, le titre paraît enfin. *La Vie d’un simple*, dont on apprécie l’écriture, celle d’un vrai paysan, lettré et

1. *Ibid.*, p. 207.

2. La publication, en 1890, des *Sous-Offs* de Lucien Descaves provoque un scandale et vaut à l’auteur et à son éditeur un passage en cour d’assises la même année. 30 000 exemplaires du livre sont vendus.

investi dans l'activité culturelle de son village, connaît un très beau succès critique. Guillaumin a toutes ses chances au Goncourt. Dans une lettre datée du 8 mai 1904, après une brève revue de presse, Stock expose ses stratégies à l'auteur :

[...] Maintenant, parlons d'une chose sérieuse : le prix Goncourt. Je suis à peu près certain de vous le faire obtenir (CECI TOUT A FAIT ENTRE NOUS DEUX) s'il ne surgit pas un chef-d'œuvre d'ici novembre. Mais d'ici-là il va falloir faire le mort et être très diplomate. Comme il s'agit de cinq mille francs, plus la notoriété, vous pensez bien qu'il y a des compétitions et des luttes terribles. Toutes les influences donnent. Tenons-nous à l'écart, ne parlons pas de notre espoir et laissez-moi agir. Ne dites rien. [...] Le plus chaud partisan est Octave Mirbeau, le plus habile pour nous est Descaves. Avec eux je pense amener à nous : Bourges, Huysmans, Hennique, Rosny et Marguerite. [...] ¹

C'est finalement *La Maternelle* de Frappié qui aura raison de *La Vie d'un simple*.

Enfin, profondément investi dans la vie politique et sociale de son temps, Pierre-Victor Stock, qui a fondé la Bibliothèque sociologique, publiant entre autres Vidal-Naquet, est connu pour être l'éditeur par excellence des anarchistes. Sous la Bibliothèque des anarchistes, il publie *L'Homme nouveau* de Malato, *L'Anarchie* de Jean Grave, *L'Unique et sa propriété* de Stirner, *La Conquête du pain* de Kropotkine, mais aussi Bakounine et Jean Rostand. Mais c'est surtout *La Commune* de Louise Michel qui passe à la postérité. En 1897, Stock et la « pétroleuse », sur une idée de Malato, se rencontrent pour la première

1. Pierre-Victor Stock, *Mémoires d'un éditeur*, tome II, *op. cit.*, p. 236-237.

fois autour du projet d'une certaine *Histoire de la Commune*. Mise en vente un an plus tard sous le titre que nous connaissons aujourd'hui, *La Commune* est l'occasion pour l'éditeur et l'anarchiste d'entretenir une relation d'amitié fondée sur une admiration réciproque. En dédiant son œuvre à « l'éditeur des anarchistes », Louise Michel scelle à jamais le lien qui unit l'homme à ceux-ci.

Avant son départ en 1921, le jeune éditeur est parvenu à instaurer, au-delà de ce qu'on a précédemment énoncé, deux traditions que tentent encore de maintenir les dirigeants et éditeurs actuels. Il y a d'une part la Bibliothèque cosmopolite, réussite éditoriale rendue possible grâce à l'achat du fonds du libraire-traducteur Albert Savine. D'autre part, il y a une volonté forte d'engagement dans les grands enjeux sociétaux, et l'abandon absolu de Pierre-Victor Stock dans l'affaire Dreyfus, dont il sera l'éditeur du côté des défenseurs, en est la preuve la plus éloquente.

Au fil des témoignages et des correspondances émerge l'image d'un l'homme lettré, bon vivant et athlète. Entreprenant et respectueux d'un passé consacré. Jacques Chardonne, son secrétaire puis successeur, le dépeint comme un être « intelligent, grand parleur, ayant l'instinct du meilleur en littérature¹ ». Mais l'événement qui bouleverse sa carrière et dont il va faire l'affaire de sa vie débute en 1894 avec l'arrestation pour « haute trahison » du capitaine Alfred Dreyfus.

Au cœur d'une fin de XIX^e siècle à l'atmosphère viciée par une vive poussée d'antisémitisme, traversant le seuil

1. Jacques Chardonne [*Demi-jour*, Paris, Albin Michel, 1964], in Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur* [1938], préface d'André Bay, tome III, Paris, Stock, 1994, p. 14.

de la librairie Stock, encore voisine de la Comédie-Française, on peut voir se presser discrètement autour d'un seul homme une poignée de sommités politiques et littéraires : Bernard Lazare, Georges Clemenceau, Joseph Reinach, Yves Guyot, Jean Ajalbert... Cet homme, c'est Pierre-Victor Stock.

C'est un déjeuner au Cercle de la Presse, où il a ses habitudes, qui va le faire se confronter sérieusement au fléau. Plongé parmi les diplomates, artistes et autres journalistes qui fréquentent assidûment le lieu, il entend un jour de 1894 un certain Forzinetti, commandant à la prison du Cherche-Midi, clamer haut et fort l'innocence de Dreyfus. Stock commence alors véritablement à s'intéresser à l'affaire. D'après ses recherches, Alfred Dreyfus, fraîchement condamné à la prison puis au bagne à perpétuité pour « haute trahison », est un homme riche, bon père de famille, exempt du vice du jeu et promis à un bel avenir militaire. Pourquoi donc aurait-il pactisé avec l'ennemi ? Convaincu de son innocence, il se lance à corps perdu dans l'affaire, réunissant les outils et les personnes utiles à sa cause, participant, à la mesure des moyens dont il dispose, à la réparation d'une dramatique erreur judiciaire. Celui qu'il alerte le premier, c'est Bernard Lazare, invoquant le devoir des coreligionnaires de se soutenir. Le jeune écrivain, alors promis à une brillante carrière, se défile : « Pourquoi ? Je ne connais ni lui ni les siens. Ah ! Si c'était un pauvre diable, je m'inquiérais de lui aussitôt, mais Dreyfus et les siens sont très riches, dit-on, ils sauront bien se débrouiller sans moi, surtout s'il est innocent¹. »

1. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome III, *op. cit.*, p. 32.

Succédant à la déportation du proscrit, un peu moins de deux années passent sans un mouvement de contestation : que ce soit du côté « dreyfusard » ou « antidreyfusard », rien n'est publié. Seule la presse fait ses choux gras du sujet : *La Libre Parole*, *L'Écho de Paris*, *Le Gaulois*, *L'Intransigeant*, *L'Éclair*, *Le Petit Journal*, *Le Jour*, *Le Paris*, *La Presse*, *La Nation*, *La Gazette de France*, *La Croix*, *L'Anti-Juif*...

Puis Bernard Lazare rend visite à l'ami Stock et revient sur ses paroles :

Vous aviez raison de douter de sa culpabilité. J'ai la conviction qu'il est innocent et j'ai de son innocence un commencement de preuve ; j'ai surtout la certitude qu'une illégalité a été commise et qu'ainsi on a abusé ses juges ; un document faux leur a été soumis secrètement et caché à Dreyfus et à son défenseur Demange. Je vais publier une brochure révélant ces faits, elle paraîtra d'abord en Belgique pour éviter des indiscretions qui amèneraient peut-être une saisie et la confiscation des exemplaires, ce serait alors l'étouffement. De Belgique, sous enveloppe fermée, cette brochure sera adressée à bon nombre de personnalités françaises [...]. Si ma brochure n'est pas saisie, voulez-vous la rééditer pour être mise dans le commerce et vendue cinquante centimes¹ ?

Pierre-Victor Stock accepte la proposition de son ami et sa maison entre concrètement dans la bataille. Ce ne seront alors pas moins de 129 volumes et brochures édités sur le sujet. Parmi eux, sept sont de la plume de Georges Clemenceau (*Contre la justice*, *La Honte !*, *Vers la réparation...*), douze de celle de Joseph Reinach (*Le Lieutenant-Colonel Picquart*, *Le Crépuscule des traîtres*, *Vers la Justice par la Vérité*) et trois de celle de Bernard Lazare

1. *Ibid.*, p. 42.

(*Comment on condamne un innocent, La Vérité sur l'affaire Dreyfus, L'Affaire Dreyfus*). Prenant des précautions pour son complice imprimeur, l'éditeur appose l'achevé d'imprimer sous son propre sceau. C'est une émulation perpétuelle, sous les arcades du Palais-Royal, les réunions hebdomadaires des dreyfusards accueillies par Stock animent la boutique d'une agitation nouvelle. Œuvrant pour faire éclater la Vérité et rétablir la Justice, le « père Stock », comme on l'appelle, délaisse les publications traditionnelles, à l'instar d'un Lazare qui met entre parenthèses ses ambitions littéraires. L'éditeur se brouille avec ses amis et certains de ses auteurs. Subit les injures publiques d'un Charles Mérouvel déchaîné alors qu'il dîne en son fief du Cercle de la Presse. Pire, en réponse à l'envoi de brochures auquel il a procédé par le biais de la Ligue des droits de l'homme et par celui de la famille Dreyfus, il reçoit certaines d'entre elles couvertes d'injures¹ : « M... pour les cochons de Juifs, Stock brigand », « M... pour les youpins, youddis, Allouff-Allouff ! », « Je serais heureux de vous envoyer à l'île du Diable en compagnie de Zola, Yves Guyot et Bernard Lazare », « T'as un rude toupet, sale youpin, d'envoyer ça à un honnête homme. Je te renvoie ta prose après m'être torché avec », « Dreyfus et Zola sont d'affreuses canailles et Stock un imbécile »...

Dans cette affaire, Stock n'a pas perdu *que* des amis. Son commerce de libraire-éditeur subit également les conséquences d'une réelle perte de vitesse en termes de fréquence des publications dites « traditionnelles ». Par ailleurs, mener de front une activité commerciale et un combat dreyfusard n'est pas conseillé pour préserver ses

1. *Ibid.*, p. 69.

finances et sa réputation. Pour ne rien arranger, l'incendie du 8 mars 1900 qui part de la Comédie-Française, ravageant au passage sa librairie, le fait entrer dans une période noire de laquelle il ressort véritablement abattu, commençant ainsi le Siècle Nouveau sous les auspices les plus sombres. Cinq mois très critiques suivent le drame : la librairie, noyée sous les décombres du théâtre, oblige Pierre-Victor Stock à déménager au 27, rue de Richelieu dans un premier temps, avant de retrouver au bout de six années sa place près du théâtre, au 155, rue Saint-Honoré. Ces événements sont l'occasion du déménagement des centaines de milliers de volumes et brochures de son fonds, d'expertises, d'installations diverses, de frais judiciaires pour le procès de onze ans qu'il engage ; des dépenses considérables qui le contraignent à solliciter la compréhension de ses fournisseurs, mais aussi celle des banquiers qui, probablement antidreyfusards, lui ont bloqué son crédit depuis déjà un an. Pour payer ses employés, il met tout ce qu'il possède au mont-de-piété et demande un prêt de 20 000 francs à Reinach qui, sans complaisance, lui répond : « Mon cher Ami, Je ne prête jamais d'argent ; c'est une règle qui ne supporte aucune exception. Tous mes regrets¹. » Mettant au courant de sa désastreuse situation deux des frères Dreyfus, banquiers, il n'obtient aucune réponse. Ce sont finalement des indemnités pour la rupture de son bail et son immédiate expropriation qui le sortent de son marasme... jusqu'en 1901, où il retourne à la case départ. On lui conseille de s'adresser au baron de Rothschild qui, après un silence, lâche son verdict : Stock étant au bord de la faillite, l'aider ne ferait que repousser l'échéance de l'irréparable. C'est

1. *Ibid.*, p. 194.

donc un « non » catégorique. Il faut plusieurs années à Stock pour remettre sa maison sur pied. Il n'aura jamais connu l'adresse de ce syndicat ouvert aux dreyfusards pour les soutenir, il n'aura pas eu l'honneur non plus d'approcher celui pour lequel il a mis de côté sa carrière d'éditeur, n'échangeant avec l'homme, distant, que de brefs billets de fournisseur à client lors d'envois de brochures. Mieux, lorsqu'en 1901 il a vent du projet de publication des mémoires d'Alfred Dreyfus – *Cinq années de ma vie* –, chez un confrère, voici, s'étant rendu chez Reinach pour partager son mécontentement, ce que celui-ci lui répond :

Alors le seul ouvrage dreyfusard avec lequel, grâce aux cessions des traductions, j'aurais pu gagner quelque argent, ce n'est pas moi qui l'ai ? Pourquoi ?

Mais parce que vous n'êtes pas allé le demander à Dreyfus¹ !

Pourtant, cette année-là encore, Pierre-Victor Stock demeure l'objet d'injures antisémites et d'attaques anonymes destinées à parasiter véritablement son existence. En voici un exemple, à travers ce libelle distribué en août 1901 aux habitants du Perreux et de Nogent, où il passe une partie de son temps :

Aux honnêtes Gens !
Aux vrais Français !

Un ignoble personnage, Juif Allemand, baptisé au sécteur, Espion de S. M. Guillaume II, qui répond au nom antifrçais de

1. *Ibid.*, p. 175-176.

STOCK ¹

Professeur de natation de l'île des Loups, à Nogent-sur-Marne ; enrichi par l'incendie du Théâtre-Français, voisin de son établissement de libraire : sème depuis quelques jours la discorde dans notre contrée.

Français !
Le jour de la fête du Viaduc
Manifestez tous contre le

PRUSSIEN STOCK

qui méconnaît nos lois et insulte les gens de la force publique chargés de nous protéger.

Jetez à l'eau ce sale et dégoûtant Prussien.

Au-delà de ses engagements d'homme, Pierre-Victor Stock a marqué à jamais son règne grâce à une collection qui, transcendant les revers de fortune, a tenu et tient toujours le haut du pavé en matière de littérature étrangère. L'aventure de la Bibliothèque cosmopolite débute un peu avant 1900, en 1896 très précisément, lorsque Pierre-Victor Stock entame avec Albert Savine, libraire et traducteur de génie, les négociations pour racheter le fonds de ce dernier. Victime de ses propres malversations financières, Savine est alors quasiment ruiné. L'importateur et traducteur d'écrivains étrangers parmi les plus illustres, tels Ibsen, Björnson, Rudyard Kipling, Algernon Swinburne ou encore Oscar Wilde, avait pourtant fait une entrée détonante dans l'univers de l'imprimé.

1. Pierre-Victor Stock, pour expliquer l'origine de son nom, remonte aux ancêtres écossais de son père.

Né en avril 1859, Savine étudie le droit à Montpellier puis à Paris où il tente en vain le concours de l'École des chartes. Collaborateur régulier des *Midi littéraire*, *Feu follet* et autres *Lou Brusca*, il entame parallèlement une carrière de traducteur en 1884 avec *L'Atlantide* de Jacinto Verdaguer, devenant par la même occasion correspondant de l'Académie royale d'Espagne et de l'Académie des bonnes lettres de Barcelone. Deux ans auparavant, entré comme lecteur chez Giraud et C^{ie}, dont il rachète le fonds quatre ans plus tard, il insuffle, par son charisme, son génie littéraire, un nouvel élan à cette maison en perdition. Sous l'enseigne de « La Nouvelle Librairie parisienne », il devient l'éditeur, entre autres, de Jules Barbey d'Aurevilly, Rémy de Gourmont, Léon Bloy, Paul Adam et Georges Darien. Autant de noms que l'on retrouvera, par la suite, au catalogue de la maison Stock. Mais Albert Savine, mêlé à la publication d'ouvrages scandaleux, enchaînant les procès – sa liaison avec les boulangistes n'arrange en rien les choses –, se trouve, dès la fin des années 1890, quasiment hors circuit. Là où tient toute l'importance du rôle qu'il a joué dans l'histoire des éditions Stock, c'est dans l'exploration, au cœur d'une ère où la littérature étrangère est presque absente du paysage éditorial français, d'une part importante de la littérature mondiale. Les premières traductions françaises des Tolstoï, Wilde – notamment de son immense *De profundis* –, Ibsen et Poe, c'est lui. D'aucuns diront qu'à une cadence quasi industrielle, l'omnipotent Savine aura certainement dû s'entourer pour certains de ses travaux de traduction. Quoiqu'il en soit, au moment où Pierre-Victor Stock devient l'unique détenteur de son fonds, les possibilités de développer un domaine étranger sont déjà bien amorcées. Les transactions auront pourtant été lentes et

douloureuses, si l'on en juge par les quelques lettres échangées avec l'auteur Georges Darien – celui-là même qui menaçait de tuer Stock ! : malhonnêteté, duplicité, fugacité ; dans le premier tome du *Mémoire*, Pierre-Victor Stock, exhumant ses correspondances avec certains auteurs venus du fonds Savine, déplore, même si quarante ans ont passé, l'extrême difficulté de ce rachat, la fourberie d'un homme sans cesse dans la manigance. Un homme, eu égard à sa puissance, contre lequel on ne peut rien. Il évoque des réunions biquotidiennes pour ces transactions : Savine est intraitable, tout noyé qu'il est dans ses échecs financiers – en plus d'une gérance malhonnête et d'une perte d'argent due à ses procès successifs, il perd ses propriétés de Cuba, détruites par la guerre hispano-américaine – et sentimental – sa femme et lui sont en pleine procédure de divorce. Vers la fin de sa vie, en parfait stakhanoviste de la traduction, Savine poursuit son rôle d'importateur et crée, en 1923, une association qui s'engage à favoriser le rapprochement entre écrivains français et étrangers. Jusqu'en 1927, date de sa mort, il se tue ainsi à la tâche, remboursant *ad vitam aeternam* ses créanciers. Curieux personnage, donc, que ce Savine, explorateur hors norme d'une littérature mondiale, pionnier engagé détruit professionnellement par ses excès, dont la tradition a été brillamment poursuivie par Pierre-Victor Stock. Car ce dernier n'est pas à considérer comme un simple acquéreur. Déjà, dans une lettre datée du 12 février 1885, on peut voir les signes avant-coureurs d'un intérêt porté à la chose écrite en langue étrangère. Il donne à son ami Paul Bonnetain, alors hors du territoire français, la référence d'un article d'un certain Melchior de Vogüé sur les romanciers russes :

Je ne sais pas si vous avez lu, avant votre départ, l'article – fort bien fait d'ailleurs – consacré par M. Melchior de Vogüé, dans la *Revue des Deux-Mondes*, au *Crime et Châtiment* de Dostoïevski et aux romanciers naturalistes russes. Cet article a fait grand effet parmi notre monde et tous nous lisons les œuvres traduites de ces grands écrivains. Cela est fort intéressant et va produire un mouvement sur notre roman actuel, tant dans la forme que dans le fond. Vous devriez, mon cher, lire ces gens-là : Dostoïevski, Gogol, Tourguenieff, Tolstoï et Pissemsky, vous ne perdriez pas votre temps¹.

Quelques années plus tard, une fois l'accord de l'auteur obtenu, il lance la publication en cinquante-trois volumes – publiés entre 1902 et 1903, l'édition s'arrêtera au bout d'une trentaine de volumes – de l'œuvre complète du grand Tolstoï. Encouragé par le lancement de chantier, il publie par la suite Alexis et Nicolas Tolstoï, Tchekhov, Lermontov, et les anarchistes Bakounine et Kropotkine, contribuant ainsi largement au développement du secteur russe. Et lorsqu'en 1921 il abandonne les commandes de la maison, Pierre-Victor Stock lègue, au-delà d'un catalogue français déjà prestigieux, un catalogue étranger qui ne l'est pas moins : Arthur Schnitzler et *La Ronde*, Charles Dickens et son *Oliver Twist*, Hoffman, Doyle, Tourguenieff et Wilde toujours, avec ses *Essais de littérature et d'esthétique*.

À la veille de la Grande Guerre, l'acquisition et la traduction d'œuvres étrangères sont grandement facilitées par l'absence de réglementations dans le droit international sur la propriété littéraire. C'est à cette période que l'édition d'ouvrages traduits devient une préoccupation

1. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome II, *op. cit.*, p. 23.

commune à l'ensemble des éditeurs français. Ainsi l'aventure Cosmopolite débute-t-elle, résultat prodigieux d'un « précurseur » et d'un « réalisateur »¹.

Pierre-Victor Stock, à la fois libraire, éditeur, canotier, boxeur, fondateur et rédacteur en chef de la revue *L'Avi-ron*, éditeur et rédacteur durant quelques années de *La Revue socialiste*, est sans conteste un homme d'action, investi corps et âme dans son temps. Mais Pierre-Victor Stock est avant tout un joueur. Au fil des lettres qu'il a bien voulu exposer dans son *Mémoire*, on lit souvent le reproche de la part de ses auteurs : féru d'échecs et de poker, l'éditeur tue son temps libre au jeu. On dit d'ailleurs que ce vice aurait eu raison de sa carrière.

Au tournant du siècle nouveau, les livres se vendent mal. À défaut de miser sur des auteurs, le « père Stock » passe ses soirées au Cercle de la Presse à miser sa très relative fortune au poker. Jacques Boutelleau, son secrétaire depuis 1906, plus connu par la suite sous son pseudonyme d'écrivain « Jacques Chardonne », lui propose alors de former une société en commandite en apportant 300 000 francs de capitaux. Le tout est vite englouti et Chardonne demande la dissolution de la société au tribunal. Pierre-Victor Stock est condamné à rembourser en deux ans les capitaux apportés. La maison prend un nouvel essor, mais l'éditeur ne met aucun argent de côté : à la fin de la Grande Guerre, il est ruiné.

Le 24 décembre 1920, un certain Maître Dutertre annonce, pour la date du 8 février 1921, l'adjudication en

1. C'est ainsi que Christian de Bartillat, dans l'ouvrage qu'il consacre aux éditions Stock, (*Stock [1708-1981]. Trois siècles d'invention, op. cit.*) définit les rôles successifs qu'ont joués Albert Savine et Pierre-Victor Stock dans les fondements de l'actuelle Cosmopolite.

cent deux lots d'un fonds de commerce de libraire-éditeur exploité par Pierre-Victor Stock au 155, rue Saint-Honoré. Chardonne, tout juste rentré de Suisse où il a passé le temps de la guerre, est alors toujours brouillé avec Stock qui refuse de voir cédée son affaire à son ancien secrétaire. Il mise sur une répartition des lots, lors de la vente aux enchères, entre ses différents confrères. Mais le 8 février 1921, la librairie et son fonds sont cédés à la Société Stock, Delamain, Boutelleau et C^{ie}. Les associés, qui ne sont autres que Chardonne, son beau-frère et quelques amis, reprennent l'activité de la maison, la séparant, pour la première fois dans sa longue histoire, de la librairie. Celle-ci demeure rue Saint-Honoré, tandis que le siège de la maison est transféré rue du Vieux-Colombier. Petit à petit, Chardonne et Stock renouent et les successeurs versent à celui qui a donné toute son identité à la maison une rente lui permettant d'améliorer sa situation financière. Dans un chapitre consacré à Émile Guillaumin dans le deuxième volume de ses mémoires, Pierre-Victor Stock donne un aperçu de sa condition dix ans après la vente de son affaire. L'auteur, qui a eu vent de la chute de celui qui fut son premier éditeur, lui adresse le 22 février 1932 une lettre sur le mode du constat alarmé...

Cher monsieur Stock,

Cela me fait beaucoup de peine d'apprendre que les nécessités de la vie vous ont contraint à l'acceptation d'un poste si peu en rapport avec votre passé, vos aptitudes – indigne de vous, peut-on dire. Et, de surcroît, très fatigant. Je veux croire que ce train-là n'est que momentané, que vous aurez de meilleures périodes en cours d'années.

Là, précisions bien utiles de Pierre-Victor Stock :

Me sachant sur le littoral, Guillaumin avec lequel je correspondais à propos de son dernier livre [...] me croyant là vivant de mes rentes et pour mon agrément (! ! !), j'avais cru devoir l'éclairer sur ma position réelle. Pour pouvoir vivre j'avais été forcé d'accepter une situation assez singulière : j'étais *directeur* d'une association sportive. Mais, en réalité, ce titre pompeux consistait à être (avec la précieuse aide bénévole de ma femme) : cuisinier, barman, gargotier (avec, parfois, des repas de cent personnes), professeur de tennis, de douches, de lavabos, de vestiaires, de chambres, de garage, de matériel ; ordonnant et dirigeant les réparations, l'immeuble, le personnel, etc¹.

Il avait débuté novice et sans capitaux sous le patronat de sa tante, résolument décidé à faire prendre un tournant radical à la maison. Dénicheur de talents, flairant les réussites possibles, il était parvenu à offrir à la vieille maison Tresse une visibilité qu'elle n'avait jusqu'alors jamais eue, en éditant la jeune génération d'écrivains. Homme militant, il avait mis au service de l'humanité et de la justice son rayonnement éditorial en se lançant à corps perdu dans l'affaire Dreyfus. Personnage lettré, il avait pressenti la nécessité de se doter d'un domaine étranger et d'ouvrir ainsi la France à une littérature hors de ses frontières. On dit que le jeu, et tout particulièrement le poker, sont les conditions exclusives de sa faillite. On murmure aussi que c'est son tempérament de découvreur chevronné, ne sachant parfois pas suffisamment assurer ses arrières, qui aurait inlassablement fait barrage à sa stabilité. Quoi qu'il

1. Pierre-Victor Stock, *Mémoire d'un éditeur*, tome II, *op. cit.*, p. 256-257.

en soit, Pierre-Victor Stock a donné son nom à la maison et marqué à jamais celle-ci de son passage. Passage avec lequel Delamain et Boutelleau, en dignes successeurs, ont composé pour donner à la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau un nouveau souffle.

*Delamain et Boutelleau (1921-1961),
les décennies « cosmopolito-féministes¹ »*

Au lendemain de la Grande Guerre, le paysage éditorial français a subi de profondes mutations. Alors que Calmann-Lévy et Fasquelle perdent en suprématie, Plon, Fayard, Flammarion et Le Mercure de France maintiennent leurs positions initiales. Mais c'est bien Gallimard, Grasset et Albin Michel qui occupent le haut du pavé en matière de publications. Gaston Gallimard a bâti son empire quelques années avant la guerre en prolongeant par un comptoir d'édition l'aventure de *La Nouvelle Revue Française*. Avec la Blanche, l'esthète doublé d'un impitoyable homme d'affaires est le centre d'attraction des hommes de lettres chevronnés. Bernard Grasset, en concurrent redoutable, révolutionne, lui, les premières années de l'entre-deux-guerres. En 1923, les Français assistent au lancement tonitruant d'un auteur de vingt ans et, par la même occasion, à la publication d'un roman qui, au lendemain de la Première Guerre mondiale, se risque à mépriser la bravoure de ses héros. L'homme par qui naît

1. C'est Christian de Bartillat qui, dans son historique consacré à la maison, avance qu'elle est avant tout « cosmopolito-féministe » (Christian de Bartillat, *Stock (1708-1981). Trois siècles d'invention, op. cit.*, p. 38).

le scandale, c'est bien Grasset. En orchestrant ainsi l'entrée fracassante de Raymond Radiguet et de son sulfureux *Diable au corps* en littérature, il pose les premiers jalons de l'avènement du « livre-marketing ». Les mois qui suivent ce vacarme médiatique autour du jeune premier ne font d'ailleurs que confirmer la stratégie novatrice de l'éditeur : en décembre 1923, Raymond Radiguet s'éteint, emporté par la fièvre typhoïde, consacrant à jamais son statut de phénomène éditorial. Le livre seul ne suffit désormais plus à sa vente. Et ce n'est pas Albin Michel qui peut affirmer le contraire puisque, arrivé en véritable pirate dans l'édition, il n'hésite pas, dès les débuts, à miser sur l'artillerie lourde en termes de choix de publication et de techniques promotionnelles. Ces trois hommes, si différents soient-ils, sont les premières puissances éditoriales de l'entre-deux-guerres. La concurrence est rude pour Delamain et Boutelleau.

De la société en commandite baptisée Stock, Delamain, Boutelleau et C^{ie} qui avait récupéré l'affaire du libraire-éditeur Stock, il ne reste rien. Dès 1925, la librairie et la maison d'édition, désormais géographiquement séparées, deviennent, sous la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, une société anonyme que dirigent les deux associés et beaux-frères. Maurice Delamain, docteur en droit et ancien de l'Institut d'études politiques de Paris, a essentiellement en charge les questions administrative et financière. Spécialiste de graphologie, il est l'auteur d'un *Plaidoyer pour les mots*. Jacques Boutelleau, plus connu sous le pseudonyme de Jacques Chardonne, partage son temps entre l'écriture en sa maison de La Frette et l'édition dans ses bureaux de la rue du Vieux-Colombier. Son apport est davantage littéraire et relationnel. Sans être pour autant un mondain notoire, il a quelques amis parmi

les écrivains qui comptent : Paul Géraudy, Henri Fauconnier, Jean Rostand, Roger Martin du Gard, Jean Paulhan, etc. Delamain et Boutelleau forment ainsi le duo complémentaire d'une maison qui va traverser une presque moitié de siècle sous le signe de l'entreprise familiale...

De l'héritage légué par Stock et ses prédécesseurs, les deux hommes perpétuent la tradition théâtrale. À la fin des années trente, on ne retient pas moins de quatre cents pièces au catalogue de la maison : aux Français Labiche, Maupassant et Descaves s'ajoutent Courteline, Géraudy et Cocteau. Du côté étranger, Schnitzler et Oscar Wilde, reliques prestigieuses du passé, côtoient désormais Pirandello, Ibsen et Strindberg. Mais il y a aussi des pièces militaires, des opéras-comiques et même quelques œuvres destinées aux enfants. Car, parmi les domaines de prédilection de Maurice Delamain, il y a la littérature de jeunesse – une activité inédite chez Stock qui, au gré des successions, ne sera pas maintenue. Ainsi « Maïa » est-elle créée dès 1926. Empruntant à Waldemar Bonsels le nom de sa série *Maïa l'abeille*, elle est alors une collection de romans illustrés destinés aux plus jeunes. Plus tard, au début des années soixante, André Bay explorera à son tour le roman jeunesse en créant une collection qui abritera notamment Twain et Singer. Ce sera « Mon bel oranger », fondée avec sa femme suite au succès du roman de Vasconcelos.

Second axe de prédilection de Delamain : la nature. Et c'est son frère Jacques, en botaniste renommé, qui couvre pour la maison toutes les publications ayant trait au « vert » et à la tradition du régionalisme. À partir de 1928 et jusqu'à l'aube de la guerre, sa collection ouvre ses portes à quelque quatre-vingts titres. Au-delà d'un même dénominateur commun qui est l'attrait pour la nature,

ceux-ci sont tous à envisager comme de véritables travaux de littérature. Quoi de plus normal quand on sait que Stock fut l'éditeur du grand Émile Guillaumin... Si Jacques Delamain a publié sous son propre label ses créations personnelles, dont *Pourquoi les oiseaux chantent*, il a avant tout accueilli les œuvres de quelques-uns des spécialistes du genre : *Tarka la loutre* de Williamson, *Les Araignées et les Guêpes* de Lucien Berland, *La Vie des libellules* de Jean Rostand, *Vipères de France* de Marie Phisalix et *L'Ami du jardinier* de Karel Capek.

Plus généralement, pour la question du roman, la maison abrite quelques collections : « Les Contemporains », « La Culture moderne » et les « Cent romans français » explorent pour un large public le champ de la production littéraire française. On retient parmi le catalogue de l'époque quelques grands succès comme *L'Adieu à l'adolescence* de François Mauriac, mais surtout *Malaisie* d'Henri Fauconnier, qui offre aux deux associés le Goncourt de 1930. Puis, il y a Cocteau : *Le Potomak*, *Le Grand Écart*, *Orphée* et *La Voix humaine* sont autant de titres dont Stock peut aujourd'hui s'enorgueillir. Enfin, avec son *Gandhi* et ses *Vie de Ramakrishna* et de *Vivekananda*, Romain Rolland figure lui aussi en tête de liste des réussites éditoriales de la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau.

Ce sont néanmoins Gallimard, Grasset et Albin Michel qui règnent en maîtres sur la littérature française.

Là où la maison Stock, véritablement, se singularise, c'est dans sa propension à publier les femmes. Pour le domaine français, cela se traduit par quelques grandes récompenses. En 1933, le Femina est attribué à *Claude* de Geneviève Fauconnier. En 1937, c'est Raymonde Vincent, pour son roman *Campagne*, qui à son tour reçoit les

faveurs du jury. Enfin en 1951, Stock suscitant une fois de plus la préférence au sein du prix, Anne de Tourville est récompensée pour *Jabadao*. Par ailleurs, la poétesse auxerroise Marie Noël, auteur, entre autres, du *Rosaire des joies* en 1930, des *Contes* en 1946 et des *Chants et Psaumes d'automne* en 1947, a vu l'intégralité de son œuvre publiée pour le compte de la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau.

Mais c'est surtout en littérature étrangère que la maison semble manifester clairement son intérêt porté à l'écriture des femmes. La Bibliothèque cosmopolite est admirablement perpétuée sous le règne Delamain/Boutelleau, s'imposant au fil du temps comme une collection de référence.

En 1921, disposant du fonds généreux transmis par Albert Savine et Pierre-Victor Stock, Delamain et Boutelleau prolongent la Bibliothèque cosmopolite en créant le Cabinet cosmopolite. « Les meilleures œuvres étrangères inédites en France ou devenues rares et curieuses » : à ses débuts en 1925, la nouvelle version de la collection s'imprime en un nombre limité d'exemplaires et numérote chacun de ses tirages pour un public exclusif de connaisseurs. *Mrs. Dalloway* et *La Promenade au phare* de Virginia Woolf paraîtront dans de telles éditions en 1927 et 1928.

Dans la collection à liseré rose, des zones géographiques se distinguent. Germaine, l'épouse de Maurice Delamain, apporte son savoir-faire de traductrice pour le domaine anglo-saxon. En 1923, elle offre à la maison *Les Enfants du zodiaque* de Kipling, dont une partie de l'œuvre a déjà été traduite par Savine. Suit en 1928 son travail sur *Félicité* de Katherine Mansfield. Puis ce sont les années trente. Arrivent les best-sellers : *À l'ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque, *Tendre est la nuit* de Francis

Scott Fitzgerald, *Vent d'Est, vent d'Ouest* de Pearl Buck. Le Cabinet cosmopolite s'ouvre et gagne encore un peu plus de terrain. À l'aube des années quarante, Germaine, poursuivant sa tâche, traduit Charles Morgan, *Un cœur fier* de Pearl Buck, dont l'intégralité de l'œuvre sera publiée en Cosmopolite et dont le succès permettra à la collection de prendre des risques avec d'autres projets. Seule bévue : la maison refuse *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell, qui connaît un succès foudroyant sous le sceau des éditions Gallimard.

Scrutant dès les années vingt du côté des pays du Nord, Lucien Maury fait entrer en Cosmopolite, sous le label de sa Bibliothèque scandinave, quelques grands écrivains venus du froid. Strindberg et sa *Sonate des spectres* en 1926, les *Contes* d'Andersen, *Le Journal du séducteur* du Danois Kierkegaard, le Nobel Lagerkvist, mais là un peu plus tard – *Barrabas* est publié en 1950 –, et des femmes, toujours. Selma Lagerlöf et Sigrid Undset en Cabinet cosmopolite : c'est lui. En 1926 paraît *La Légende de Gösta Berling* et onze ans plus tard c'est au tour de *Morbacka* d'être découvert par les *aficionados* français. Undset commence elle à être traduite à la fin des années trente : le premier des trois volumes de *Kristin Lavransdatter* est disponible dès 1936, puis suivent *Onze années* (1941), *Printemps* (1942) et *Madame Dorthéa* (1946). Contributeur majeur à l'apport de la littérature nordique en France, rédacteur de toutes les préfaces, postfaces, avant-propos et commentaires des ouvrages qu'il publie ; auteur, en 1935, d'une *Enquête sur les littératures scandinaves*, Lucien Maury a désormais son buste à l'Académie des lettres de Stockholm.

Changement de cap : du côté austro-allemand, on continue de publier l'œuvre de Schnitzler et, grâce aux

traductions d'Alzir Hella, on découvre dès les années trente *Amok* et *La Confusion des sentiments* de Zweig.

Voilà comment la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, à la veille de la catastrophe mondiale qui s'apprête à éclater, perpétue avec audace et intelligence la tradition étrangère. Mais l'arrivée d'un homme va définitivement révolutionner le domaine étranger pour en faire *le* domaine de prédilection de la maison, *son* image de marque. Cet homme, c'est André Bay. Il n'est pas inconnu aux Delamain et Boutelleau quand il franchit, en 1940, les portes du siège qui a déménagé depuis peu rue Casimir-Delavigne. Il vit en effet à La Frette auprès de Jacques Chardonne qui a fait construire une maison pour sa seconde femme, qui n'est autre que la mère d'André. Titulaire de plusieurs titres universitaires avec une spécialisation en langue anglaise, le jeune homme, âgé alors de vingt-quatre ans, entre tout d'abord comme chef du lectorat pour le domaine étranger. Sous le regard protecteur de Delamain, qui fonde en lui les espoirs d'un brillant avenir, Bay excelle dans toutes ses entreprises : gérant à la fois le comité de lecture et le suivi des traductions, il rédige souvent les préfaces des œuvres de ses auteurs. Propulsé au rang de directeur littéraire, il crée en 1941 le Nouveau Cabinet cosmopolite.

Mais la guerre bat son plein. Paris est occupé et l'édition, en berne. Et pour une maison qui publie essentiellement des auteurs étrangers, les temps ne sont que plus difficiles.

Pour l'année 1940, on retient parmi les quelques titres publiés *Cahier de notes* de l'écrivain néo-zélandaise Katherine Mansfield, *Les Secrets de la maturité* de l'Allemand Hans Carossa, *Matelot de Norvège* d'Aksel Sandemose et *Le Grand Passage* de l'Américain Kenneth

Roberts. Les publications, traductions et réimpressions sont soumises au contrôle de la *Propaganda Staffel*. L'édition est sous surveillance. 1940, c'est l'année de la liste Otto.

Avertissement

Le syndicat des éditeurs français vient de signer une convention avec les autorités d'occupation. Le texte en est publié ci-après. L'éditeur connaît ainsi les limites dans lesquelles pourra s'exercer son activité, libérée de toute entrave administrative. En signant cette convention, les autorités allemandes ont voulu marquer leur confiance à l'Édition. Les éditeurs, eux, ont eu à cœur de donner à la pensée française le pouvoir de continuer sa mission, tout en respectant les droits du vainqueur. Ils espèrent y avoir réussi. En application de la convention de censure, les autorités allemandes publient une première liste, dite « liste Otto », des ouvrages retirés de la vente soit sur leur décision, soit sur l'initiative des éditeurs. D'autres listes pourront suivre, inspirées par l'esprit de la convention. Un examen impartial de la liste Otto dénote le nombre important d'auteurs étrangers qui avaient trouvé asile sur notre terre de France et dont les œuvres étaient venues encombrer notre domaine. La pensée française s'est élevée à une telle hauteur dans l'histoire du monde que nous ne devons avoir aucune contrainte. Ainsi débarrassée, elle s'exprimera dans toute sa plénitude et poursuivra son rayonnement.

Convention sur la censure des livres (nouveau et réimpressions)

I) Chaque éditeur français est entièrement responsable de sa propre production. Pour cela l'éditeur doit prendre soin que les ouvrages publiés par lui :

a) Ne puissent ni ouvertement ni d'une manière dissimulée sous quelque forme que ce soit nuire au prestige et aux intérêts allemands.

b) Ne soient l'œuvre d'aucun auteur dont les œuvres sont interdites en Allemagne.

II) Quand l'éditeur ne peut de son propre chef assumer la décision dans le sens de l'alinéa a) du paragraphe I) ci-dessus, le syndicat des éditeurs se charge d'une censure préalable. La décision du syndicat des éditeurs peut revêtir l'une des formes ci-après :

a) Le syndicat estime qu'il n'y a pas d'objections. Il donne sous sa propre responsabilité l'autorisation de publication.

b) Le syndicat de l'éditeur ne peut de lui-même prendre une décision ni l'autorisation de publication. L'ouvrage en question est envoyé pour examen à la *Propaganda Staffel*, section des publications (*Gruppe Schriftum*) 52, Champs-Élysées. [...]

III) Les ouvrages visés par les alinéas b) et c) du second paragraphe de même que ceux examinés par son propre chef par la *Propaganda Staffel* sont censurés au nom de l'administration militaire allemande en France par la *Propaganda Staffel*.

IV) En raison de l'importance primordiale de la production intellectuelle pour l'établissement des relations entre les peuples allemand et français, toute infraction aux dispositions précédentes sera l'objet de sanctions appropriées à l'égard de celui (éditeur ou syndicat) qui aura assumé la responsabilité de publication.

V) Il est déclaré expressément que la responsabilité concerne l'éditeur et non pas l'imprimeur des livres. En application des directives énumérées ci-dessus, une action a été entreprise pour l'élimination des ouvrages indésirables. Les éditeurs français prennent l'engagement d'examiner à nouveau et avec tous les soins possibles leurs catalogues et leurs stocks, y compris les stocks éventuels chez leurs imprimeurs et relieurs. Les ouvrages à supprimer après nouvel examen seront à livrer, accompagnés d'une liste, à la *Propaganda Staffel*. [...] ¹

1. Pierre Assouline, *Gaston Gallimard, un demi-siècle d'édition française* [1984], Paris, Gallimard, « Folio », 2006, p. 371-374.

On pourrait penser que l'édition subit, résignée, le joug de l'occupant. C'est tout le contraire. Sans devancer effrontément, à l'image d'un Bernard Grasset, les attentes des pouvoirs allemands en place, la profession semble bien s'exécuter sans broncher. Tandis que les confrères juifs, les Nathan, les Calmann-Lévy, se voient évincés de leurs fonctions, tout « aryanisées » que sont désormais leurs maisons, les Fayard, Flammarion et autres Plon collaborent. Et la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau ne se distingue pas du reste du métier. Mais c'est principalement l'engagement personnel de Chardonne qui sème le trouble. Quand Bernard Grasset, déjà considéré comme un collaborateur notoire, lance sa collection « À la recherche de la France », il définit les perspectives de celle-ci en une accroche qui en dit long : « L'ordre français indépendamment de toute question de politique extérieure ». Ses contributeurs ? Jacques Chardonne, entre autres. Quand les services de propagande mettent en chantier le catalogue *Miroir des livres*, destiné à indiquer aux lecteurs ce qu'ils doivent lire, la maison Stock figure parmi les sept grands éditeurs qui le constituent. Et parmi cet inventaire d'ouvrages ayant servi la propagande, on note, publié aux éditions Stock, *Chronique privée de l'an 1940* de Jacques Chardonne¹. Ces seuls indices de l'activité de l'auteur-éditeur pendant la guerre ne peuvent hélas laisser planer que peu de doutes sur le degré de sa coopération avec l'occupant. En revanche, le comportement du reste de la maison demeure plus difficile à définir. En 1941, des traductions allemandes sont en préparation, et en créant la collection « Définitions de la France » la même année,

1. Pascal Fouché, *L'Édition française sous l'Occupation, 1940-1944*, Paris, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'université Paris VII, 1987, p. 173.

Delamain dit espérer contribuer de cette manière à la reconstruction nationale... André Bay, de son côté, raconte comment, par une chance inouïe, un agent de la *Propaganda Staffel*, en réalité antinazi, est venu le trouver au milieu de la guerre et s'est fait le complice de ses affaires. L'homme, qui a eu vent de la publication par l'éditeur d'une anthologie de la Comédie-Française, commande sur ordre de ses supérieurs une anthologie de la poésie allemande. Précisant qu'il s'occupe lui de l'international, Bay commence malgré tout à produire un cycle d'anthologies de poésie : c'est d'abord l'Italie, puis l'Espagne, les Grecs, la Russie qui verront jour après la Libération.

Une partie du fonds et de l'administratif a été transférée en Charente durant une courte période de la guerre, mais la maison, traversant en fin de compte le conflit dans une situation de relatif privilège, retrouve finalement ses bureaux de la rue Casimir-Delavigne tels qu'elle avait pu les laisser. En termes de publications, l'après-guerre ne facilite pas la reprise de l'activité : le fonds est partiellement réédité mais la pénurie de moyens techniques et le coût de l'investissement freinent un renouvellement décent.

André Bay, lui, peut désormais faire vivre son Nouveau Cabinet cosmopolite. Avec un intérêt porté à la production anglo-saxonne, en quête de nouveaux auteurs, il traverse les États-Unis, l'Europe et ses foires du livre, développe un important réseau d'agents autour de sa personne et épluche chaque semaine le *Publishers Weekly*. André Bay observe, sonde. Son ami John Brown est un ex-éditeur de la prestigieuse maison Houghton Mifflin, et, venu vivre à Paris en tant qu'attaché culturel, il lui

conseille vivement de publier l'œuvre de Carson McCullers. *Le cœur est un chasseur solitaire* sera publié en 1946. En 1948, André Bay constate avec effarement qu'il n'y a eu dans l'année qu'un classique anglais publié chez Gallimard. Puis plus rien. Concluant qu'il est véritablement le seul à porter de l'intérêt à ce qui se fait hors des frontières franco-françaises, il convoque pour une mise au point tous ses confrères directeurs littéraires. Là, exposant l'absurdité de la situation, il leur propose de constituer un jury pour présider un prix des livres étrangers. L'affaire est conclue, palliant une situation qui aujourd'hui nous paraît improbable.

« J'ai publié beaucoup d'auteurs femmes ! J'étais un éditeur féministe ! » confie André Bay dans un entretien accordé à Marie-Pierre Gracedieu et Capucine Ruat en septembre 2007. En effet, parmi les grands qui fondent le catalogue Cosmopolite, outre les vingt-deux Nobel, ce qui frappe c'est l'importance accordée aux femmes, avec une tradition du journal notamment. Bay retraduit et préface l'œuvre de Mansfield, dont *La Garden Party*, le *Journal* et la *Pension allemande* avaient été successivement publiés en 1926, 1928 et 1938 en Cabinet cosmopolite. Sollicitant Colette-Marie Huet, sa lectrice et traductrice principale, il poursuit la traduction des œuvres de Virginia Woolf. Dans les années soixante-dix, sous la direction de Christian de Bartillat, c'est pour la femme de lettres franco-américaine Anaïs Nin qu'il concentre tous ses efforts : son *Journal* sort en 1969 et le recueil de nouvelles *Erotica* en 1978. À la même période paraissent les sulfureux *Sexual Poetics (La Politique du mâle)*, 1971), *En vol* (1975) et *Sita* (1978), de la féministe américaine Kate Millet. En 1969, Joyce Carol Oates reçoit le National Book Award pour *Eux*, traduit et publié chez Stock à peine un an plus tard.

Avec des traductions fournies en majeure partie par Alice Raillard, Bay ouvre également la voie à la littérature brésilienne en publiant l'ami intime Jorge Amado : *Dona Flor et ses deux maris* en 1972, *La Boutique aux miracles* en 1976, *Tieta d'Agreste* en 1979... On dit aussi qu'il est l'importateur de la vogue asiatique en Cosmopolite, notamment avec les grands Yasushi Inoué – *Le Fusil de chasse*, 1961 – pour le Japon, et Luxun pour la Chine – *Le Journal d'un fou* suivi de *La Véritable Histoire de Ah Q.* a paru en 1981, un an à peine après son départ, alors que c'est sa femme Marie-Pierre, à qui il a passé le relais, qui dirige la collection. Celle-ci poursuivra la belle tradition des *Œuvres romanesques*, sorte d'anthologie réunissant plusieurs romans d'écrivains emblématiques et des préfaces de spécialistes – ont notamment paru sous cette forme les œuvres de Virginia Woolf ainsi que celles de Pär Lagerkvist – et elle publiera, dans les années quatre-vingt, le *Journal* en huit volumes de Virginia Woolf.

À côté d'un Nouveau Cabinet cosmopolite qui se lance véritablement dans les années d'après-guerre, le moral des dirigeants de la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau n'est, lui, pas au beau fixe. Alors que les années sombres ont vu la disparition du grand Stock, la décennie qui vient va sonner le glas d'un certain esprit d'édition qu'incarnent Delamain et Boutelleau. Dans les années cinquante, la situation est la suivante : André Bay est directeur littéraire, Jacques Boutelleau assure la publicité et la vente des droits, son fils Gérard collabore à l'éditorial et Maurice Delamain continue de prendre les décisions de gestion. Mais Chardonne, déjà échaudé par sa défaite au Goncourt l'année de son entrée en fonctions – découvrant la double

activité de l'homme, le jury avait décidé de ne pas attribuer le prix à *L'Épithalame* –, manifeste son désir d'abandonner la partie. Par ailleurs, il déplore l'ère dans laquelle le métier est en train de s'engouffrer : les publications se font en masse au détriment de la création littéraire, et ne font que répondre fébrilement à la fuite d'une population qui ne lit plus. En 1953, Chardonne quitte l'édition et, résumant les deux cent cinquante ans de présence de Stock qui, bon gré mal gré, s'est toujours attaché à faire cohabiter tradition et nouveauté, il dit :

L'éditeur cherche les promesses, le germe encore endormi. L'éditeur a besoin d'éditer, c'est-à-dire de perdre de l'argent, pour subsister. C'est un mystère. L'éditeur veut constituer un fonds, grouper des écrivains qui se révéleront plus tard et qui feront des rentes à la maison. Quand ces auteurs ont du succès, ils se flétrissent vite et on n'en parle plus. Le fonds est un mirage...

Il jouera malgré tout, et parallèlement à sa seule activité d'écrivain, un rôle de conseiller technique jusqu'à sa mort, en 1968.

Delamain poursuit brillamment l'activité durant quelques années mais, constatant son grand âge et l'absence de prétendant à sa succession, il décide de répondre à un appel lancé par Hachette. L'empire du manuel scolaire est en quête d'un fonds pour assurer les arrières de ce qui va devenir *la* révolution éditoriale des années cinquante.

1953. Henri Filipacchi, présentant un succès possible, lance « Le Livre de poche ». Trois titres ouvrent le bal : *Koenigsmark* de Pierre Benoit, *Les Clés du royaume* de Cronin et *Vol de nuit* de Saint-Exupéry. L'engouement est immédiat. La clé du succès ? Le prix, 25 % de celui de l'édition courante. Au-delà de cela, l'innovation d'Henri

Filipacchi consiste à appliquer aux classiques de la littérature française et étrangère, jusque-là réservés à une élite, les techniques d'impression et de diffusion du roman populaire. Mais ce succès est rapidement interrompu par un problème majeur, celui de l'approvisionnement en textes – Hachette est alors avant tout un éditeur de manuels scolaires. Henri Filipacchi convainc donc ses confrères d'autres maisons de se rallier à la cause du poche : Calmann-Lévy, Albin Michel, Denoël, Fasquelle, Julliard, Laffont, Plon et Gallimard répondent présents, donnant l'opportunité au « Livre de poche » de poursuivre son ascension. Pour s'assurer une emprise plus forte, Filipacchi rachète successivement Grasset, Fayard... et Stock en 1961. Ainsi débute le premier mouvement de concentration¹ dans l'histoire de l'édition française.

Les transactions n'effraient pas Delamain, en bonne posture grâce à un directeur littéraire – André Bay – qui vaut de l'or et une année faste qui vient de s'achever avec deux best-sellers : *Le III^e Reich des origines à la chute* de William Shirer et *Au risque de se perdre* de Katherine Hulme – ceux-ci ont multiplié le chiffre d'affaires de la maison par trois. En 1961, la Librairie Stock, Delamain et Boutelleau devient une filiale du groupe Hachette. Seul André Bay reste, faisant le lien avec la nouvelle ère et sauvant au passage la librairie, qui conserve le nom de Delamain – Boutelleau a perdu sa part lors d'emprunts qu'il n'a pu rembourser – tout en étant désormais une propriété de Gallimard. Pour la première fois dans son histoire, la maison qu'on choisit d'appeler définitivement « Stock » n'est désormais plus associée à sa librairie.

1. Le terme est largement usité, notamment par André Schiffrin dans *L'Édition sans éditeurs* (Paris, La Fabrique, 1999) et *Le Contrôle de la parole* (Paris, La Fabrique, 2005).

*1961-1998,
Stock dans l'ère nouvelle des concentrations*

C'est Guy Schoeller, ancien adjoint d'Henri Filipacchi, qui, le premier, prend la direction de Stock. André Bay se souvient avec une réjouissance relative de cette époque où, chaque semaine, il traverse Paris pour rendre compte de l'activité de la maison au nouveau P-DG. Malgré tout, le temps est encore aux libertés éditoriales pour le fondateur du Nouveau Cabinet cosmopolite qui, inlassablement, poursuit son œuvre.

Dès 1962, Charles Orenge, créateur des éditions du Rocher, succède à Schoeller et devient P-DG de Stock et Fayard jusqu'à son remplacement par son collaborateur Christian de Bartillat en juin 1970. Appuyé par André et Marie-Pierre Bay, le nouveau directeur développe la tradition étrangère. En 1972 est fondée la Petite Bibliothèque cosmopolite, une collection de semi-poche qui, sous le nom fondateur, complète ainsi la part importante de nouveautés. Il s'agit désormais de publier à des prix abordables les grands textes de la littérature étrangère qui portent la caractéristique d'être accessibles au grand public. On l'a énoncé précédemment mais les années soixante-dix voient la publication de femmes qui ont en

commun la volonté d'écrire sur les femmes, comme des femmes. Nin, Millet, Oates : toutes sont publiées par le couple. Au crépuscule du règne de Bartillat, qui marque également le retrait d'André Bay, on publie *Les Envoûtés* du Polonais Witold Gombrowicz, le génial *Vol au-dessus d'un nid de coucou* de Ken Kesey, Karen Blixen et ses *Sept Contes gothiques* et le *Bellefleur* de Joyce Carol Oates. En 1978, Isaac Bashevis Singer, dont les œuvres romanesques et nouvelles sont publiées en Cosmopolite (*Shosha*, *Le Magicien de Lublin*), reçoit le prix Nobel de littérature. Et l'année 1980 est celle d'une consécration : André Brink, avec *Une saison blanche et sèche*, reçoit le Médicis du livre étranger.

Du temps de Bartillat, on continue d'exploiter le domaine français. Outre le maintien d'un secteur réservé à la nature avec les ouvrages de Jean Rostand, Jacques Brosse et Konrad Lorenz, l'équipe en place ouvre parallèlement sa production aux livres politiques, aux documents et à la spiritualité.

La collection « Stock 2 », dirigée par Jean-Claude Barreau puis par Betty Mialet, produit dès 1973, pour l'essentiel, des documents de société : *Les Amis de la terre* d'Alain Hervé, *Questions à mon église* de Jean-Claude Barreau, *Un curé chez les loubarbs* de Guy Gilbert... « Stock + », créée par Bruno Poniatowski, réédite dès 1977 le fonds de la Bibliothèque sociologique. Par ailleurs, Claude Glayman inaugure une production d'entretiens dans laquelle sont publiés des journalistes (Giroud, Servan-Schreiber, Kahn), des écrivains (Troyat, Queffélec, Moravia) et des leaders d'opinion (Senghor, Mauroy, Gandhi). Enfin, Laurence Pernoud assure une série de pratiques dédiés à la médecine, aux femmes et aux enfants.

Hormis un titre écrit de la main d'un homme qui marque l'année 1980 – *L'Adieu à la femme sauvage* d'Henri Coulonges, prix du roman de l'Académie française –, le roman perpétue avant tout la tradition féminine. Chantal Chawaf, Véra Fayder, Hélène Parmelin, Valérie Valère et Marie-Thérèse Humbert, dont le *À l'autre bout de moi* (1979) obtient un franc succès, sont toutes publiées chez Stock. Et, poursuivant par la même occasion la vocation théâtrale, la maison publie l'œuvre complète d'Ariane Mnouchkine et inaugure, par le biais de Lucien Attoun, la collection « Théâtre ouvert ».

Enfin, ne résistant pas à l'appel du « livre-événement », on publie Philippe Bouvard, Jean-Paul II, Raymond Devos...

Stock, c'est alors une centaine de nouveautés par an.

En 1981, avec l'arrivée de Jean-Claude Lattès à la direction d'Hachette, Christian de Bartillat quitte Stock. C'est Jean Rosenthal, jusqu'alors directeur du service étranger chez Robert Laffont, qui dès lors occupe la fonction de P-DG, et prend des mesures drastiques pour redresser la maison.

Si Marie-Pierre Bay continue d'alimenter le fonds du Nouveau Cabinet cosmopolite, publiant notamment l'auteur noir-américain James Baldwin (*Harlem Quartet*, 1987), le domaine français, lui, peine à trouver son positionnement. C'est Thérèse de Saint-Phalle qui, en 1984, est nommée pour redonner des couleurs à la littérature générale française chez Stock. Mais le nouveau P-DG traverse ses sept années de règne en rééditant les valeurs sûres – Cocteau, Morand, Géraldy et Chardonne – et en multipliant les contrats avec des auteurs grand public du type Paul-Loup Sulitzer et Ken Follet. Laurence Pernoud, de

son côté, est passée des séries sur la médecine et l'enfance à une collection éphémère, « La femme au temps de... », née du succès de *La Femme au temps des cathédrales* signé de sa belle-sœur Régine Pernoud.

Pour seulement trois ans, Alain Carrière, quittant son poste de directeur commercial aux éditions Robert Laffont, rejoint Stock en mai 1988. Jean Rosenthal, lui, conserve alors la seule fonction de directeur éditorial. La maison perdure grâce à son fonds et à l'image toujours rayonnante d'un Nouveau Cabinet cosmopolite qui offre en 1989 la *Correspondance passionnée* du couple mythique formé par Henry Miller et Anaïs Nin. Mais l'heure est aux questionnements pour la doyenne des maisons d'édition qui ne vit que dans l'ombre d'un passé prestigieux...

En 1991, parallèlement à ses fonctions de P-DG de Fayard, Claude Durand supervise les destinées de Stock. Monique Nemer, venue des éditions Flammarion, prend la tête de la direction éditoriale. Fidèle à la mémoire d'une maison si ancienne, elle entreprend de grandes rééditions, et accorde une part égale à la littérature étrangère, désormais dirigée par Christiane Besse, et aux documents abordant les grandes questions littéraires et sociétales.

Traductrice de l'anglais (notamment de *Harlem Quartet* de James Baldwin), Christiane Besse publie les œuvres de Joyce Carol Oates et d'André Brink. En 1994, elle défend le courageux livre de la romancière bengladeshi Taslima Nasreen, *Lajja*, qui connaît un immense retentissement : condamné par les extrémistes musulmans, il vaut à son auteur frappé d'une fatwa de s'exiler en Suède.

Dans le domaine français, la littérature francophone est mise à l'honneur avec des auteurs originaires des Caraïbes

et du Maghreb, comme Rachid Mimouni. Du côté des documents, le journaliste Edwy Plenel, par ailleurs fidèle auteur de la maison, accueille dans sa collection « Au vif » Edgar Morin et Christine Daure-Serfaty ; l'émouvant témoignage de Lounès Matoub, *Rebelle*, y paraît en 1995.

Située au coin de la rue du Sommerard et de la rue Saint-Jacques, emplacement quasi exact des origines, la maison s'installe près du jardin du Luxembourg, rue Cassette où elle s'apprête à prendre un nouveau départ.

Au cours des années qui viennent de s'écouler, le roman français, en dépit de brillantes exceptions, a été un domaine hésitant chez Stock. En 1998, Claude Durand propose donc à l'un de ses éditeurs chez Fayard, Jean-Marc Roberts, de prendre la direction de la maison. Travaillant dans l'édition depuis vingt-cinq ans, longtemps éditeur au Seuil, il a fondé en 1995, avec sa collaboratrice Liliane Rodde, une collection de littérature française contemporaine. Elle y accueille sous sa couverture bleu nuit les voix singulières d'Erik Orsenna, Vassilis Alexakis (prix Médicis en 1995), Christine Angot, Nina Bouraoui, Isabelle Jarry, Brigitte Giraud, Éric Faye, François Tailandier, Michel Besnier et Luc Lang. La collection, et tous ses auteurs, suit Jean-Marc Roberts chez Stock, où elle trouve très vite sa place.

*De 1998 à aujourd'hui,
Stock à l'aube du XXI^e siècle*

Dès septembre 1999 paraît *L'Inceste* de Christine Angot, qui crée la sensation de la rentrée littéraire, François Taillandier reçoit le grand prix du roman de l'Académie française pour *Anielka*. La littérature française est à nouveau à l'honneur chez Stock.

Une famille d'écrivains se compose, des écritures et des univers originaux se côtoient, dessinant un paysage de la littérature contemporaine.

J'ai toujours aimé publier des gens très différents. Je n'ai pas une certaine idée de la littérature que je veux imposer aux gens. Je veux imposer des écrivains, qui ne sont pas tous les mêmes. Je n'aime pas les lignes trop droites, les familles où tous les enfants se ressemblent. Chaque enfant est différent. Chaque auteur est un cas particulier. Bien sûr cela finit par ressembler à une famille, mais très recomposée pour la joie d'une série et des maisons qui les abritent.

Jean-Marc Roberts

La Bleue accueille des romanciers aussi différents qu'Erik Orsenna de l'Académie française, Philippe Claudel, Yves Laplace, Laurence Tardieu, Pascale Roze, Sophie

Chérier, Nina Bouraoui, Éric Reinhardt et Justine Lévy, mais également des personnalités plus inattendues, tels Guy Bedos et François Berléand. En presque dix ans, elle a permis à de nombreux lecteurs de découvrir de nouveaux talents et a su imposer des romanciers prometteurs, comme Aurélie Filippetti, Nan Aourousseau, Jean-Éric Boulouin, Florence Noiville et Frédéric Brun dont le premier récit, *Perla*, a reçu la bourse Goncourt du premier roman en 2007.

Plusieurs de ses auteurs ont été couronnés par des prix littéraires de renom : Michel del Castillo (*Colette, une certaine France*, prix Femina essai 1999), Bruno Gibert (*Claude*, prix du Premier roman 2000), Edwy Plenel (*Secrets de jeunesse*, prix Médicis essai 2001), Philippe Claudel (*Les Âmes grises*, prix Renaudot 2003 et *Le rapport de Brodeck*, prix Goncourt des lycéens 2007), Nina Bouraoui (*Mes mauvaises pensées*, prix Renaudot 2005), Bernard Chapuis (*La Vie parlée*, prix Roger-Nimier 2005), Christian Authier (*Les Liens défaits*, prix Roger-Nimier 2006), Jean-Marc Parisi (*Avant, pendant, après*, prix Roger-Nimier 2007), Brigitte Giraud (*L'amour est très surestimé*, bourse Goncourt de la nouvelle 2007), Vassilis Alexakis (*Ap. J.-C.*, grand prix du roman de l'Académie française 2007).

Depuis 2005 la Bleue se décline en « framboise » : *La Douceur des hommes*, de Simonetta Greggio, et *Une pièce montée*, de Blandine Le Callet, un premier roman couronné de succès, ont paru sous cette nouvelle couverture.

À côté de la Bleue, d'autres romans paraissent, tels des romans historiques ou policiers. Dans la tradition de la littérature populaire, la collection « Thriller » de Françoise Roth abrite depuis 2003 des écrivains français

mettant en scène, sur fond d'aventures et d'intrigues policières, des sujets contemporains brûlants, parmi lesquels Alexandra Schwartzbrod (prix du polar SNCF 2003 pour *Balagan*) et François Forestier (prix Paris Polar 2005 pour *Rue des rats*).

Par ailleurs, en 2001, l'un des plus fidèles auteurs de la Bleue, Erik Orsenna, a inauguré une série de contes illustrés consacrés à la langue française (*La grammaire est une chanson douce*, *Les Chevaliers du subjonctif*, *La Révolte des accents*).

Jean-Louis Fournier apporte à la maison au début 1999 l'un de ses plus grands succès, *Il a jamais tué personne, mon papa*.

Dans le domaine des essais, trois collections défendent la diversité des idées et des engagements intellectuels.

Sous la houlette de Nicole Lapierre, « Un ordre d'idées » aborde depuis 2001 des sujets à la fois anthropologiques et politiques à travers des passeurs engagés tels que Régine Robin, Benjamin Stora ou Enzo Traverso. « L'autre pensée », créée par Anne Dufourmantelle en 2005, s'intéresse aux domaines de l'éthique, du politique, de l'anthropologie, de la critique littéraire et de la psychanalyse (Jacques Derrida, Noam Chomsky, Antonio Negri). « Les essais », que dirige François Azouvi, publient des livres engagés, au sens le plus large de l'engagement intellectuel (Yves Michaud, Marcel Gauchet, Paul Ricœur, Alain Finkielkraut, François Heisbourg).

Par ailleurs paraissent des documents d'actualité, des biographies ou des autobiographies de témoins de notre temps, ainsi que des livres d'entretiens : Albert Jacquard,

Axel et Jean-François Kahn, Simone Veil (qui accepte de se raconter dans *Une vie*)...

Après Christiane Besse, puis Gila Lustiger, c'est Marie-Pierre Gracedieu qui prend en main les destinées de la littérature étrangère en 2006. Renouant avec une couverture rose un temps délaissée, elle remet à l'honneur les textes du fonds, rééditant notamment sous forme d'anthologies les œuvres de Yasushi Inoué ou l'édition intégrale des romans cultes de Sigrid Undset. Pour des auteurs tels que Virginia Woolf, de nouvelles traductions ont été commandées et son *Journal* ressortira en 2008 en un seul volume. Le domaine étranger offre un prodigieux catalogue qui, du Japon à la Suède et du Brésil à l'Afrique du Sud, fait entendre toutes les voix du monde. Par ailleurs, l'éditrice de La Cosmopolite fait découvrir de nouveaux auteurs, telle la Finlandaise suédophone Monika Fagerholm dont le roman *La Fille américaine* a reçu en septembre 2007 un chaleureux accueil de la part de la critique et des libraires.

Les auteurs publiés en Cosmopolite partagent un intérêt profond pour la complexité de l'être humain et la forte personnalité de leur écriture. Les thèmes abordés sont universels, l'amour, la mort, la trahison, mais ces écrivains ont su faire entendre leur voix, leur musique. Pour le passé, on pense à Sigrid Undset, Virginia Woolf, Carson McCullers. Mais pour ces mêmes raisons, des auteurs contemporains tels que Monika Fagerholm et Magdalena Tulli trouvent tout naturellement leur place dans cette collection.

Marie-Pierre Gracedieu

Fidèle à ses origines et à ses engagements, Stock, désormais installée rue de Fleurus, souhaite révéler au grand public les talents d'aujourd'hui et de demain à travers ses

différentes séries, dans les domaines français et étranger d'une part, mais aussi à travers la publication d'essais. Soucieuse de sa singularité et de l'indépendance de ses choix, elle défend avant tout la qualité des textes et la liberté des auteurs. Respectueuse de son passé, elle demeure tournée vers l'avenir, pour ses trois cents prochaines années.

*Texte établi
par Marie Eugène et Capucine Ruat*

Bibliographie sélective

Les auteurs de l'histoire remercient Jean-Dominique Mellot pour ses conseils et sa relecture, ainsi que toute l'équipe Stock.

- ASSOULINE, Pierre, *Gaston Gallimard. Un demi-siècle d'édition française* [1984], Paris, Gallimard, « Folio », 2006.
- BARBA, Jean-Nicolas, *Souvenirs de Jean-Nicolas Barba, libraire au Palais-Royal*, Paris, Ledoyen et Giret, 1846.
- BARBIER, Frédéric, *Histoire du livre*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2006.
- BARBIER, Frédéric, JURATIC, Sabine, et VARRY, Dominique (dir.), *L'Europe et le Livre. Réseaux et pratiques du négoce de librairie XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1996.
- BARTILLAT, Christian de, *Stock (1708-1981). Trois siècles d'invention*, Paris, Christian de Bartillat, 1981. Suivi de : « Une approche historique », par Alain de Gourcuff et Marc Prigent.
- BELIN, Jean-Paul, *Le Mouvement philosophique de 1748 à 1789*, thèse de doctorat, Paris, Belin frères, 1913.
- BLUCHE, François, *L'Ancien Régime. Institutions et société*, Paris, Éditions de Fallois, 1993 ; *Le Livre de poche*, 2005.
- CHALINE, Olivier, *La France au XVIII^e siècle 1715-1789*, 2^e éd., Paris, Belin, 2005.

- CHARTIER, Roger, et MARTIN, Henri-Jean (dir.), *Histoire de l'édition française*, tome II, *Le Livre triomphant 1660-1830*, nouv. éd., Paris, Fayard/Éditions du Cercle de la librairie, 1990.
- CUNEO, Anne, *Le Maître de Garamond*, Orbe, Paris, Bernard Campiche/Stock, 2003.
- DELALAIN, Paul, *L'Imprimerie et la Librairie française à Paris de 1789 à 1813*, Paris, Delalain, 1900.
- Dix ans sous la Bleue*, Paris, Stock, 2004.
- DUFRESNE, *La Misère des apprentis imprimeurs appliquée par le détail à chaque fonction de ce pénible état*, in RADIGUER, Louis, *Maîtres imprimeurs et Ouvriers typographes*, thèse de doctorat, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903.
- DURAND, Pascal, et GLINOER, Anthony, *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique*, préface de Hubert Nyssen, Bruxelles-Paris, Les Impressions nouvelles, 2005.
- FARGE, Arlette, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard/Julliard, 1979 ; « Folio histoire », 1992.
- FOUCHÉ, Pascal, *L'Édition française sous l'Occupation, 1940-1944*, Paris, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'université Paris VII, 1987.
- FOUCHÉ, Pascal, PÉCHOIN, Daniel, et SCHUWER, Philippe (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2005.
- GOUBERT, Pierre et ROCHE, Daniel, *Les Français et l'Ancien Régime*, tome II, *Culture et Société*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, 2000.
- GOUBERT, Pierre, *Louis XIV et Vingt Millions de Français*, Paris, Fayard, 1966 ; Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », 1998.
- GOURCUFF, Alain de, et PRIGENT, Marc, « Une approche historique », in BARTILLAT, Christian de, *Stock (1708-1981). Trois siècles d'invention*, Paris, Christian de Bartillat, 1981.

- LOTTIN, Augustin-Martin, *Catalogue chronologique des libraires et des libraires-imprimeurs de Paris, depuis l'an 1470, époque de l'établissement de l'imprimerie dans cette capitale, jusqu'à présent...*, Paris, J.-R. Lottin, 1789.
- MALET, Albert et ISAAC, Jules, *Histoire 2, L'Âge classique 1492-1789*, Paris, Librairie Hachette, 1959, Hachette Littératures, « Pluriel », 2006.
- MELLOT, Jean-Dominique, et QUEVAL, Élisabeth, *Répertoire d'imprimeurs/libraires (vers 1500-vers 1810)*, avec la collaboration d'Antoine Monaque, Service de l'Inventaire rétrospectif des fonds imprimés de la Bibliothèque nationale de France, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2004.
- MERCIER, Louis-Sébastien, *Tableau de Paris*, tome II, Paris, Mercure de France, 1989.
- MINARD, Philippe, *Typographes des Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 1989.
- MÜLLER Valéry et Charles, « Une librairie », in STOCK, Pierre-Victor, *Mémoire d'un éditeur*, tome I, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1935.
- NYSSSEN, Hubert, *Du texte au livre, les avatars du sens* [1993], Paris, Armand Colin, 2005.
- PARINET, Élisabeth, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2004.
- POULOT, Dominique, *Les Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, « Premier cycle », 2000.
- RADIGUER, Louis, *Maîtres imprimeurs et Ouvriers typographes*, thèse de doctorat, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903.
- STOCK, Pierre-Victor, *Mémoire d'un éditeur*, tome I, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1935.
- STOCK, Pierre-Victor, *Mémoire d'un éditeur*, tome II, Paris, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1936.
- STOCK, Pierre-Victor, *Mémoire d'un éditeur* [1938], tome III, Paris, Stock, 1994.

WERDET, Edmond, *Histoire du livre en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789*, seconde partie, Paris, E. Dentu libraire-éditeur, 1861.

ZUBER, Roger, PICCIOLA, Liliane, LOPEZ, Denis et BURY, Emmanuel, *Littérature française du XVII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, « Premier cycle », 1992.

*Tableau chronologique
des successions et des rachats :
de la librairie Cailleau aux éditions Stock*

1708. *André Cailleau* (168 ?-1751)
Il est reçu officiellement libraire le 8 mai 1708.
1751. *Antoinette-Pérette Huguier* (1693-1753), veuve d'André Cailleau
1753. *Nicolas-Bonaventure Duchesne* (1711-1765), gendre Cailleau
- 1765-1791. *Marie-Antoinette Cailleau* (17 ? ?-1793), veuve de N.-B. Duchesne
1787. *Jean-Nicolas Duchesne* (1757-1845), fils de N.-B. Duchesne et M.-A. Cailleau
1791. *Jean-Nicolas Barba* (1769-1846), acquéreur du fonds Duchesne
1839. *Christophe Tresse*
1845. *Nicolas Tresse*, frère de Christophe Tresse
1871. *Mademoiselle Stock*, épouse de Nicolas Tresse

1885. *Pierre-Victor Stock*, neveu de la veuve Tresse
Le jeune homme devient officiellement l'associé de sa tante
et la « maison Tresse » devient « Stock ».
1921. *Jacques Boutelleau* (Jacques Chardonne) et *Maurice
Delamain*
1961. Rachat de la maison par Hachette
Elle prend le nom de « Delamain », pour reprendre finale-
ment un an plus tard le nom de « Stock ».
1961. *Guy Schoeller*
1962. *Charles Orengo*
1970. *Christian de Bartillat*
1981. *Jean Rosenthal*
1988. *Alain Carrière*
1991. *Claude Durand*
- 1998 à aujourd'hui : *Jean-Marc Roberts*

Table

Introduction	7
<i>Reigen. La Ronde. Réceptions</i>	9
<i>La Ronde</i> vue par son metteur en scène	19
<i>La Ronde</i> d'Arthur Schnitzler	23
Stock, éditeur depuis 1708	141
<i>André Cailleau, à l'aube du siècle des Lumières</i>	149
<i>Duchesne, éditeur de l'Émile</i>	171
<i>La veuve Duchesne, jusqu'aux lendemains</i> <i>de la Révolution</i>	179
<i>Barba, la librairie du Palais-Royal</i>	185
<i>Pierre-Victor Stock (1877-1921),</i> <i>l'héritage et le renouveau</i>	193
<i>Delamain et Boutelleau (1921-1961),</i> <i>les décennies « cosmopolito-féministes »</i>	223
<i>1961-1998, Stock dans l'ère nouvelle</i> <i>des concentrations</i>	238
<i>De 1998 à aujourd'hui,</i> <i>Stock à l'aube du XXI^e siècle</i>	243
Bibliographie	248
Tableau chronologique	252

*Ce volume a été composé par
Nord Compo (Villeneuve d'Ascq)*

*Achevé d'imprimer en janvier 2008
sur les presses numériques
de Jouve
11, bd Sébastopol, 75001 Paris
pour le compte des Éditions Stock
31, rue de Fleurus, 75006 Paris*

Imprimé en France
Dépôt légal : février 2008
N° d'impression :